

François Jolidon

JUKEBOX

nouvelles



JUKEBOX

François Jolidon

JUKEBOX

nouvelles



Avec le soutien de la Ville de La Chaux-de-Fonds

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2023, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701600-8-3

Image de couverture et illustrations: Anaïs Lou – anaislouillustration.com

JUKEBOX

Chaque nouvelle porte le titre d'une chanson.
Elle lui donne une note, un air, un contexte.
D'où le titre du recueil.

On a tous dans la tête des morceaux de chanson.

Table des matières

1	L'amour avec toi , Michel Polnareff	13
2	Salut les copains , Gilbert Bécaud	21
3	It's so easy (to fall in love) , Linda Ronstadt	39
4	Minnie petite souris , Henri Salvador	47
5	Happy birthday , Stevie Wonder	61
6	La plus belle pour aller danser , Sylvie Vartan	71
7	Sugar baby love , les Rubettes	81
8	Brigitte Bardot Bardot , Dario Moreno	91
9	Au chant du coq , Manau	107
10	Si la photo est bonne , Barbara	115
11	N'avoue jamais , Guy Mardel	129
12	L'Italiano , Toto Cutugno	139
13	Farewell , Bob Dylan	147
14	Les feuilles mortes , Yves Montand	161
15	Le rapt , Jean-Jacques Goldman	175
16	Boomerang , Serge Gainsbourg	183
17	Le cinéma , Claude Nougaro	199
18	Oh quelle nuit! Sacha Distel	221



L'amour avec toi

1

L'amour avec toi

Chanson de Michel Polnareff, 1966

La première fois que je l'ai accompagnée chez Jean-Paul, elle n'a pas été vraiment surprise, Mme Sanchez, femme de ménage qui a l'habitude de nettoyer des appartements insalubres. Ce dernier pourtant se distingue par sa puanteur, sa saleté et ses guirlandes d'ordures. Étonnée tout de même par les centaines de pièces de lego dispersées sur la table, les tapis, le lit, qui donnent à son antre de Diogène une touche enfantine. Une multitude d'avions, construits avec fantaisie à l'aide des petites briques colorées, de gros Concorde avec une croix suisse sur le cockpit, des avions militaires avec mitraillettes, des planeurs genre Solar Impulse aux ailes garnies de panneaux solaires et plein d'autres appareils aux drôles de formes. Tout ce monde ludique côtoie les emballages de chips et les cadavres de bière. D'où une gêne, une certaine appréhension de tout un chacun.

Moi, en tant que curateur, je me suis habitué à son «aéroport», comme Jean-Paul appelle son appartement et j'ai surtout appris à connaître ce grand bonhomme de vingt-six ans, avec sa taille de géant et sa figure bizarre.

Il y a sa maman, heureusement. Elle vit seule depuis une dizaine d'années dans la banlieue lausannoise et se consacre sans compter à son fils atteint de graves problèmes psychiques.

Elle l'aime inconditionnellement et ferait tout pour l'aider.

Elle est quand même décontenancée devant le désordre général de son appartement, voire agacée devant «un capharnaüm incroyable!» : mégots qui stagnent sur le lavabo de la salle de bain, poubelles débordantes dans le corridor, détritiss disséminés

dans le salon, montagnes de vaisselle sale à la cuisine, restes de nourriture au pied du canapé, bouteilles d'alcool. Elle est surtout épouvantée par les seringues que Jean-Paul ne prend même pas la peine de dissimuler et les boîtes de clozapine à peine entamées qui traînent dans l'appartement. Remuée aussi devant la passion de son grand fiston pour ses lego, passion entretenue depuis sa tendre enfance, qui pourrait encore l'émouvoir lorsqu'elle prend dans ses mains un des curieux engins de son garçon.

Mais la brave maman, catholique pratiquante, qui n'a jamais caché son admiration pour le pape Jean-Paul II, est fortement ébranlée par quelque chose de difficile à dire. Ce qui la choque vraiment, ce ne sont ni les bouteilles ni les mégots qui traînent dans l'appartement, c'est Mme Marilyn et ses six collègues.

Depuis quelques mois, ces dernières attendent dans la salle d'attente de l'aéroport. Ce sont les stewardesses de la compagnie d'aviation Jeanpaulair. Derrière elles, un grand poster de Boeing survolant les Alpes semble jaillir du mur du salon. Ces dames reposent sur des fauteuils en osier et un canapé Ikea en simili cuir jaunâtre, assises les unes à côté des autres, les jambes ouvertes offrant au regard de chaque visiteur leur sexe béant. Et ça, ça la perturbe horriblement, la maman, elle ne sait plus quoi faire de ce fils qui lui fait honte. Elle a admis difficilement, mais elle a fini par reconnaître qu'il est malade, atteint d'une grave maladie mentale, et de surcroît toxicomane. Il s'est mis à l'héroïne pour soulager sa céphalée de Horton qui lui cause des maux épouvantables une semaine sur deux. Malheureusement, je n'ai découvert que récemment cette addiction. J'ai réalisé que les médicaments qui lui avaient été prescrits avec des injections de sumatriptan n'ont eu sur lui aucun effet positif, peut-être même le contraire. Cette situation désespère tout le monde, sa mère en premier lieu.

Chaque fois qu'elle met un pied chez lui, elle a l'impression que le rouge ne quitte plus ses joues. Surtout que le plastique de ces dames est plein de taches et on voit bien ce que veulent dire ces éclaboussures séchées. Elle se décide à prendre un chiffon et du savon liquide pour les rendre moins scandaleuses. Elle s'applique consciencieusement à les effacer. « Mais c'est du travail de singe », comme elle dit. Si bien que pour résoudre le problème au regard de la femme de ménage, de l'infirmière et de moi-même, elle a fini par confectionner des maillots de bain pour les sept poupées gonflables. Ses compétences de couturière lui sont à nouveau utiles, « j'ai remonté de la cave ma vieille Bernina, quelle surprise pour moi qui pensais en avoir fini avec mon lointain apprentissage. » Elle a choisi une toile de parachute à la mode, d'un bleu ciel délicat et a brodé l'initiale de chaque hôtesse de l'air sur le cœur. Ce sont les uniformes de la compagnie Jeanpaulair qui font la fierté de son directeur, « elles sont vachement belles mes hôtesse, vachement sexy ! » Il y a M pour madame Marilyn, la responsable du groupe, P pour Pamela avec son immense poitrine, B pour Brigitte, etc. Ce sont les raisons de vivre de Jean-Paul, il leur parle souvent, les cajole, en choisit une par jour et lui chante cette chanson de Polnareff en agitant ses longs bras :

*Moi j'ai-me-rai fai-aire l'amour avec toi — la la la la —
la la la la la la la...*

Franchement, je n'ai pas été étonné que Mme Sanchez, que j'ai trouvée difficilement pour essayer de mettre un peu d'ordre dans l'aéroport de Jean-Paul, jette l'éponge, si l'on peut dire. Au bout de deux visites, à l'image des deux femmes de ménage précédentes « Zouis désolée, c'est zouste impossiblé », c'est ce qu'elle m'a murmuré en pleurnichant.

J'ai essayé de prendre contact avec le père, président de section d'un parti politique dans une petite commune, mais au bout de cinq minutes de téléphone, j'ai compris que le dialogue serait impossible. «J'en ai marre du laxisme général, mon fils est majeur et vacciné, responsable de ses actes, il doit les assumer, je l'ai averti à plusieurs reprises en vain, j'ai menacé, j'ai été clair et ferme, il n'a rien voulu entendre, il s'est muré dans une obstination incompréhensible. Donc j'en ai tiré les conséquences et j'ai rompu tout lien avec lui. Voilà, il n'y a pas à revenir à présent sur la question.»

Lors de notre dernier entretien, la maman me confie, désespérée, que le jour de Pâques elle s'est rendue chez son fils, pensant faire un peu de ménage. Mais dans ce genre de cas, c'est dans la tête qu'il faut mettre de l'ordre. D'où mission impossible de la pauvre mère.

- Aujourd'hui Marilyn est méchante avec moi ! hurle Jean-Paul, dès qu'elle entre dans le salon.

Désorientée, elle se force à suggérer d'un ton léger :

- Est-ce que... est-ce que Mme Marilyn est de mauvaise humeur?
- Non non, tu comprends rien ! elle m'a dit qu'elle veut pas m'embrasser pendant le vol Genève — Amsterdam, c'est une garce ! voilà ce qu'elle est.

Après cet échange difficile, elle ne sait plus quoi dire, elle est sans voix pendant quelques secondes. «Ça y est, tu l'approuves !» Il crie que toutes ses hôtessees sont des putes et il ajoute «tout le monde sait que les putes embrassent pas sur la bouche !»

On imagine sans peine la mère qui hoche la tête, désespérée, au milieu du salon, bras ballants, pieds collés à la moquette maculée. Son regard fait des allers-retours entre Jean-Paul et ses dames de caoutchouc. Elle finit par bredouiller « Mme Marilyn n'est pas... gentille, c'est vrai, alors tu... tu pourrais demander à Mme Carla si elle veut bien... t'embrasser sur la joue. »

Grand silence angoissant dans la salle d'attente.

Le visage de Jean-Paul se détend progressivement, ses yeux exorbités retrouvent un semblant de calme, sa bouche un air enfantin, il bave en souriant, se tourne vers sa mère et lui tend ses bras interminables.

– Ouais, t'as raison, manman, Mme Carla, sur le vol de Paris, elle pourrait dire oui, mais d'abord, faudrait que tu lui parles.

Les yeux noyés de larmes, la voix pleine de sanglots, la maman de Jean-Paul raconte cette scène douloureuse. Cloué sur ma chaise, je l'écoute, désarmé, rempli de compassion à son égard.

J'ose à peine évoquer la suite avec elle, la fin tragique de l'histoire qui a fait scandale.

J'avais cru bien faire en suppliant Mme Sanchez de consentir à un ultime passage chez Jean-Paul, avant de trouver quelqu'un d'autre.

Une fois de trop ! Dans un accès de délire, Jean-Paul en a profité pour ligoter Mme Sanchez sur la chaise voisine de Marilyn, en lui réclamant, avec des cris épouvantables, le baiser refusé par la poupée.



Salut les copains

Salut les copains

Chanson de Gilbert Bécaud, texte de Pierre Delanoé, 1957, qui a inspiré l'émission de variétés radiophoniques créée en 1959 sur Europe 1 par Frank Ténôt et Daniel Filippachi.

La lumière laiteuse de ce lundi matin de novembre s'invite timidement dans le bureau de Jérôme. Il aime bien ses murs jaunes récemment rafraîchis. Retraité de l'enseignement depuis quelques mois, il s'est lancé dans l'écriture avec un enthousiasme juvénile. Il allume sa lampe et son MacBook, s'installe dans son fauteuil, ajuste ses lunettes de lecture, ouvre le dossier perso qui apparaît sur l'écran et commence à relire le texte amorcé la veille. Un récit qui évoque son adolescence, plus précisément sa première expérience érotique, un vrai choc, difficile à transcrire. Il pianote avec deux doigts, mais comme il vient de parcourir le journal avec un café sur la table de la cuisine, ses pensées sont encore imprégnées des grands titres et des articles consacrés à l'événement du jour : l'élection du nouveau pape. Heureusement, pense-t-il, que les caricatures des dessinateurs de presse injectent un peu de dérision dans ce folklore anachronique.

À ce moment-là, l'image de l'église catholique avec son rituel, ses règles et ses interdits, lui saute à la figure. C'est toute son éducation,

son enfance, son adolescence qui remontent à la surface. Coup de colère sous son crâne. Rien n'a changé depuis des siècles, tous ces cardinaux ne sont pas fichus de progresser sur les choses importantes de la vie, l'usage du préservatif, l'avortement, les relations hors mariage, le célibat des prêtres. Ils continuent de plonger les foules dans la culpabilité de la contraception et de la sexualité. Et dire que des centaines de prêtres, couverts par leur hiérarchie, ont sali et traumatisé des enfants, pendant que des ados tourmentés de désir se confessaient tout honteux d'avoir cédé à la tentation de la masturbation. Après s'être repus en cachette, ô horreur, des pages des «nichons magazines», publicités de lingerie féminine à l'intention des mamans que les garçons chipaient dans les boîtes aux lettres.

Pardonnez-moi mon père parce que j'ai péché, cette ritournelle tourne dans sa tête et attise sa rogne. Il pense au vocabulaire que leur extirpait le confessionnal : mon père, je me suis pollué. Le curé avait expliqué doctement que le verbe masturber venait du latin *manus turbare* = troubler avec la main. Même lorsque l'adolescent découvrait le matin son pyjama amidonné à la suite d'un rêve érotique, il devait avouer d'un air contrit une «pollution nocturne». Quelle comédie ! Où sont donc les véritables pollueurs, d'enfants innocents et d'océans pacifiques ?

Jérôme relit son texte de la veille, non non, décidément ça ne va pas, il ferait mieux de tout recommencer. Il ferme les yeux et se concentre sur le fameux épisode qui lui a inspiré sa première mouture. Immédiatement surgit dans son esprit une jeune fille aux seins bien ronds, taille fine, fesses rebondies, visage criblé de taches de rousseur et sourire espiègle. Les sens de l'écrivain s'échauffent aux rayons de l'évocation.

C'est l'été de ses dix-sept ans, ça ressemble à une chanson de Michel Delpech, où il évoque son adolescence dans un village paumé de Vendée. Avec son défilé de bals de campagne, de premiers flirts, de cinés, d'Elvis Presley, de cibiches et de bières. Son visage concentré se déride, sans effacer la mélancolie qui lui barbouille les yeux. D'un coup son projecteur intérieur passe pour la ixième fois la fameuse scène, séquence essentielle de son existence, si souvent visionnée qu'il doute parfois de son exactitude, voire de sa véracité. Une bouffée de nostalgie l'envahit. Les mains qui recouvrent son clavier sont animées d'une énergie jubilatoire. Il voit le jeune Jérôme en tenue de footballeur qui court à la fin d'un entraînement pour échapper à la pluie qui s'est mise à tomber en douche tropicale. L'écrivain redémarre son texte depuis le début.

J'enfourche mon vélo et comme un cow-boy dans un rodéo, je suis secoué par les bosses et les creux du pâturage à travers lequel je m'enfuis pour rejoindre la route goudronnée. Mes copains de foot qui habitent dans le bas du village ont foncé dans la direction opposée, je vois le peloton compact déchirer le rideau de pluie en soulevant des gerbes spectaculaires sur le chemin boueux. Moi je pédale de toutes mes forces sur l'herbe glissante. Il est bientôt cinq heures, si je me dépêche, j'arriverai presque à temps pour écouter « Salut les copains », que je ne rate quasi jamais.

À peine cent mètres d'avalés que j'ai le maillot et le short collés à la peau. Inutile de m'obstiner. Je ne vais pas traverser le village dans cet état. À cinquante mètres je repère un abri, un immense sapin aux branches qui traînent par terre. Un géant paternel qui me tend les bras, isolé au milieu du pâturage lessivé à grands jets. Zut je vais rater le chouchou de la semaine, une chanson de Johnny qui me donne la chair de poule chaque fois que je l'entends à la radio :

*Retiens la nuit
Pour nous deux jusqu'à la fin du monde
Retiens la nuit
Pour nos cœurs, dans sa course vagabonde
Serre-moi fort
Contre ton corps
Il faut qu'à l'heure des folies
Le grand amour
Raye le jour
Et nous fasse oublier la vie*

En regardant incidemment ses doigts sur son clavier, avec ses lunettes de lecture qui font office de loupe, Jérôme remarque pour la première fois des petites taches brunâtres. Mince, cette fois ça y est, je vieillis. C'est surtout la main droite. À gauche quasiment rien. Des veines bien grosses, gonflées, plutôt un signe de vigueur. Mais à droite, zut, cinq, six, sept points couleur tabac slaloment entre les veines. Saloperie !

Décidément, ce matin-là, les mains inspirent le retraité. En plongeant dans son enfance et son village, il a fait jaillir dans son cerveau une photo enfouie dans sa mémoire. Bizarre, ces fameuses mains sur la photo apparaissent soudainement vivantes. Ce sont celles du camarade Staline, allongé dans son cercueil, en première page des journaux. Pourquoi dans son bled tranquille, c'est l'effervescence le matin du 6 mars 1953, c'est même un scandale ?

Ses neuf ans l'empêchent de comprendre l'émotion soulevée par la photo d'un mort. Un type moustachu, l'air d'un grand-père débonnaire, repose les yeux clos dans un cercueil rempli de fleurs. Et cette photo provoque discussion, indignation, palabres.

Qu'est-ce qu'elles ont de spécial ces mains ? Les adultes sont parfois étranges, ils chipotent sur des détails. Pourtant en écoutant attentivement les commérages du village, il comprend petit à petit que ce ne sont pas les mains elles-mêmes qui font problème, c'est leur position.

Des mots en isme reviennent en boucle : athéisme, paganisme, communisme. Voilà ce qui est reproché au Petit Père des Peuples par les pieux paroissiens. Plus tard, Jérôme comprendra que lorsqu'on est un mort honorable, donc chrétien, il faut joindre ses mains au-dessus de son ventre comme pour une prière à Dieu. Maintenir ses bras le long du corps, c'est une insulte au créateur.

Je pédale je pédale, en m'approchant du grand sapin, je m'apprête à mettre pied à terre quand je vois l'abri déjà occupé par une silhouette féminine, fée ou sorcière qui me fait signe de m'arrêter avec un large sourire. La sorcière est pliée en deux pour éviter les branches sournoises et sa longue chevelure dégouline piteusement. Mais le sourire de la fée est terriblement encourageant avec ses yeux pétillants. Sa haie de cheveux raides semble se moquer du déluge et sa robe à fleurs est une invitation impérative dans son royaume. Après une seconde d'hésitation — timidité ou trouille ? — je me décide à entrer dans l'univers des contes. Bouche bée, je m'arrête essoufflé, balance ma bécane dans l'herbe et cours m'abriter. La roue avant continue de tourner en chuintant. Mon maillot me moule le torse qui s'est musclé en quelques mois, j'en suis fier comme de mes biceps qui ont gonflé ces dernières semaines. Seulement me voilà soudain tout embarrassé. Cette fille que je connais de vue, qui a mon âge, un an de plus à peine, qui fait partie d'une des plus grandes familles du bled — au moins douze enfants, une fierté dans la région — provoque en moi un trouble inédit.

Comment s'appelle-t-elle déjà, ah oui Rita, elle me fait un drôle d'effet avec sa gaieté un peu bizarre, ses habits plaqués sur sa poitrine, on dirait deux bosses de chameau. Deux seins ronds, énormes par rapport à sa tête menue et son cou gracile.

Ses cheveux longs châains aplatis sur son crâne dévoilent deux oreilles décollées. Des bricelets délicats. Il manque un bouton au milieu de la robe, ça lui fait un losange aussi rose qu'un bonbon. Elle sourit toujours avec ses yeux brouillés. Sa bouche entrouverte semble prête à avaler une gourmandise. On dirait un museau de fouine. Ça me fiche le trac. Elle me dévisage avec une curiosité exagérée. Une panthère découvrant un poulet. Elle s'approche de moi, lentement, imperceptiblement, lève le bras, touche mon épaule du bout des doigts, « dis donc t'es trempé comme une soupe. »

De plus en plus gêné, je pense qu'elle se moque de moi, je bredouille bêtement « toi... toi aussi, on dirait. » Je n'arrive pas à décrocher mon regard de ses seins. En même temps je sens dans mon short un échauffement qui me met encore plus mal à l'aise.

On est face à face, trempés, envahis par une émotion confuse, l'attraction de nos corps est si forte qu'on ne sait pas quoi faire de toute cette peau mouillée, frissonnante. Rita brise le silence, « tu n'as pas froid? moi je gèle. » La tête me tourne, je ne sais plus si je dois relever ma bécanne couchée dans l'herbe et m'enfuir sous la flotte ou la prendre dans mes bras. « Ouou... ais c'est vrai qu'il fait froid. » On se rapproche l'un de l'autre, mon épaule touche la sienne, ma jambe droite effleure sa robe, sa cuisse. Une décharge électrique dans tous mes membres, surtout dans le bas-ventre où l'orage tropical est descendu. Mon short exhibe une proéminence indécente. Qui saute aux yeux. En l'occurrence ceux de Rita qui ne détourne pas le regard. « Réchauffe-moi », souffle-t-elle et elle se colle carrément à moi. Avec une moue pleine

d'innocence et de naturel. Je lui frictionne vigoureusement le dos pour camoufler mon malaise. Mais rien à faire, l'aimantation est de plus en plus forte et bientôt nos bras abandonnent leur comédie, nos doigts s'attardent sur un bout d'omoplate, caressent le bas des reins, finalement s'agrippent sur nos corps trempés, comme des noyés sur une bouée. Nos bouches se cherchent, en manque d'air, vite se trouvent dans une fièvre haletante.

Les doigts de Jérôme s'arrêtent un moment de courir sur le clavier. Comment cette histoire s'est-elle terminée? Les souvenirs se mélangent un peu dans sa tête. Mais ce moment d'extase, il ne l'oubliera jamais. Une excitation si troublante, si forte et délicieuse, impossible de confondre cet instant avec d'autres émois.

Jusque-là c'est parfait, un vrai conte érotique. Mais après, ça se gâte. Que s'est-il donc passé? La pluie, l'orage? Pas du tout, les deux ados n'y ont même pas pris garde. C'est l'irruption soudaine dans leur champ de vision d'une silhouette filant en direction de la route qui perturbe l'instant de grâce. La forme fugitive semble attirée par le vélo couché à proximité du grand sapin, hésite, ralentit sa course sous la douche qui redouble d'intensité, bifurque et se précipite à son tour sous le parapluie géant.

Panique à bord. Du coin de l'œil, Rita qui l'a vue en premier s'est braquée, décollée brutalement de mon corps et à ce moment-là, moi aussi j'aperçois le coureur, le reconnais instantanément, n'ai qu'une envie, violente et impérieuse, fuir, fuir, à toutes jambes, le plus loin possible. Mais elles sont paralysées mes jambes. En un éclair, le type est là, devant nous, ruisselant, gêné. Pareil à nous, Adam et Ève surpris dans le jardin d'Éden. Devant nous apparaît un diable sorti de sa boîte, l'instituteur du village, en même temps entraîneur de foot pour les juniors. Je rougis violemment. Mon érection, qui s'est calmée

sous l'effet de la douche glacée, n'a pas eu le temps de camoufler mon désir. Du coup le regard du maître reprend toute son assurance. Ça y est, il a retrouvé le ton, la posture de celui qui a le pouvoir, le savoir, la morale. Il ouvre la bouche pour nous demander sèchement ce qu'on manigance. À peine a-t-il fini sa phrase que Rita lui lance « comme vous Monsieur, on se met à la chotte et on regarde les gens courir. »

L'écrivain sourit jaune. Quel emmerdeur ce type ! Son ancien maître de classe de 9^e année. À l'époque le courant ne passait pas entre eux. Et ça n'allait pas s'améliorer avec ce dernier épisode. Qu'est-ce qu'il l'agaçait avec son sourire pepsodent, sa calvitie luisante comme le corridor de l'école, son enthousiasme boy-scout, son élocution à la Charles Trenet, sans parler de ses chouchous qu'il exhibait tel un éleveur de poulains. Avec Jérôme ça ne marchait pas, il trouvait insupportable l'admiration béate que le leader bondieusard suscitait chez ses compatriotes.

À présent Jérôme essaie de retrouver la suite du volcan interromptus, et c'est une drôle de fin en queue de poisson qui émerge d'un fatras d'images enchevêtrées au fond de sa boîte crânienne.

Il ne peut en extraire que des fragments de remontrance, d'humiliation, de commérages. Et surtout une séquence vide, toute grise, dominée par l'absence, la privation de Rita. Jérôme songe à sa vie d'alors, étudiant exilé dans une ville lointaine, coincé dans un internat catholique.

Garçon gentil et naïf, assez solitaire, amateur de livres et de films, appréciant l'anonymat citadin, il était animé d'un grand désir d'émancipation que l'épisode avec Rita a exacerbé. Décidément il n'aimait pas son patelin.

Il trouvait ses habitants lourdauds, pire, méchants. Ses camarades aussi. Il avait bien essayé de se fondre dans l'équipe du quartier, à l'école, aux scouts, au foot, mais sans grand succès. Il était différent. Et on lui faisait sentir que son côté rêveur et intello était bien trop chiant pour faire partie d'une bande de rouleurs de mécanique, rois du flipper et du baby-foot, qui carbureraient aux alcools forts, « emballaient les gonzesses » d'un clin d'œil et préféraient la baston du samedi soir au jeu d'échecs.

L'écrivain se rappelle leurs plaisanteries et leurs moqueries grossières, les sobriquets péjoratifs qu'ils s'empressaient d'affubler au gaffeur, à l'étranger ou à l'original du village. Il pense soudain avec honte à quelques incidents auxquels lui-même a participé, comme un mouton. L'arrivée en sixième d'un nouvel élève, énorme, épais, dont toute la classe se moquait, comment l'avait-on baptisé ? hippopotame ou éléphant, il ne sait plus très bien mais les humiliations récurrentes que le nouveau devait endurer, il ne les a pas oubliées, elles remontent à la surface avec des relents peu ragoûtants. Idem pour le garçon efféminé de la classe, un élève appliqué et intelligent qui essayait en vain de se faire une petite place dans ce club sans pitié. Quel calvaire ces enfants différents ont-ils subi ! Lui revient en mémoire la famille italienne de son quartier qui était affublée de tous les noms péjoratifs à disposition dans la bibliothèque de l'imbécillité : rital, piaf, macaroni, magut...

Vraiment son village ne lui revenait pas, il sentait confusément qu'il était plus proche des victimes que des bourreaux et que son propre sort dépendait du bon vouloir de quelques caïds influents.

Il se revoit dans l'usine de son père qui lui a dégotté un job d'été, l'année de ses dix-sept ans. On lui a procuré un grand tablier de

caoutchouc rouge foncé et en quelques minutes, son père, promu chef d'atelier depuis quelques années, lui a expliqué le travail.

Facile, trois gestes à exécuter, saisir une bande d'acier (à présent il a oublié le vocabulaire horloger), la poser sur une tablette métallique avec la main gauche, avec la droite abaisser le levier de la machine à découper et enfin faire tomber la pièce (un fond de boîtier de montre) dans la caisse. Faire juste gaffe aux mains, bien gaffe.

L'odeur est âcre, saturée de graisse et de ferraille, le bruit infernal, il entend tout juste les paroles de son paternel pourtant à dix centimètres de son oreille. Le premier essai est concluant, le deuxième idem. C'est parti pour une première journée. Son père rejoint sa place, dix mètres plus loin où il s'assied devant une machine qui polit des boîtes de montres en faisant des copeaux d'or. De l'or, tu te rends compte, faudra qu'il lui demande à l'occasion comment ça marche exactement.

Au bout d'une demi-journée, mes gestes sont automatiques et je me surprends à jeter des coups d'œil par la fenêtre et à rêver : à dehors, la nature, la piscine, les filles, surtout les filles et bien sûr Rita, je ne l'ai pas vue depuis presque une année. Je pense aussi à mon père qui fait ce genre de boulot depuis plus de vingt-cinq ans, lui qui rêvait de travailler aux CFF mais qui a dû gagner le pain de la famille, aîné de neuf frères et sœurs. Comment fait-il pour endurer un travail si répétitif et inintéressant ? Et il le fait tellement consciencieusement ce boulot qu'il a gravi les quelques échelons possibles sans qualification ni apprentissage. Je commence à comprendre certains traits de son caractère et son besoin en rentrant du travail de se plonger dans d'autres domaines : menuiserie,

mécanique, jardinage. Jamais un moment de vide, jamais inactif, même pendant les vacances horlogères, impossible de rester sans rien faire.

Trois jours se passent, mornes, sans incident. Il y a juste une question essentielle qui reste à régler, celle du salaire que la direction doit fixer et annoncer au fils de l'ouvrier modèle. C'est seulement dans la matinée du quatrième jour qu'un membre de la direction entre dans l'atelier et se dirige vers Jérôme. Un grand type un peu voûté, c'est le sous-directeur qui se penche à son oreille. Il semble gêné.

J'aperçois mon père qui s'arrête de travailler et se concentre très fort pour lire sur les lèvres du type de la direction. Le bruit est si violent que j'entends à peine 2 frs 50 mais mon père à l'autre bout de l'atelier a bien compris, il fait non de la tête suivi d'un geste péremptoire: des deux mains il fait mine d'enlever son tablier. Moi je l'imites instantanément et je quitte l'usine sous le regard ébahi du chef mais sous celui approbateur du papa furieux comme jamais je ne l'ai vu. Il est tellement en colère — il parle d'injustice, d'ingratitude, d'humiliation — qu'après un entretien houleux avec son patron, il claque la porte de sa boîte deux jours plus tard après vingt-six ans de bons et loyaux services.

Jérôme songe à cet ouvrier stakhanoviste, qui finalement trouvera du travail dans le village voisin, et devra accomplir tous les jours les trajets avec un collègue qui possède une voiture. Pour se rendre chez lui, il enfourchera son vélo pour filer, son bérêt vissé sur la tête. Quelques mois plus tard, juste avant d'arriver chez son copain, il se fera faucher par une bagnole. Il avait cinquante-quatre ans.

L'a-t-il revue Rita ? Oui, une seule fois, quel choc ! juste après son passage raté dans l'usine de son père. C'est la fête du village. Vers la fin de l'été. La grande kermesse paroissiale, avec foires, cortèges, carrousels, beuveries et dragues.

Quelle chaleur ! c'est la foule des grands soirs qui se traîne dans les rues. Que faire sinon commencer par boire quelques verres, des bières pardi par une soif pareille, et surtout pour me donner du courage. Il m'en faut plus d'une pour rejoindre la petite équipe, paraître dans le coup pour aborder les filles, les arrêter avec un baratin rigolo. Pour ça il faut bousiller cette fichue timidité qui fait bredouiller des banalités et même des conneries. Les potes eux, n'ont pas fait de philosophie, de latin ni de grec comme moi, mais ils semblent avoir étudié à l'Université du blabla. Bien sûr, c'est du style direct, pas très futé, mais ça marche du tonnerre.

Bon sang, qu'est-ce que je vois là devant, à dix mètres au milieu de la foule ? Incroyable, c'est Rita, mince, j'ai une batterie de rock qui cogne dans ma poitrine.

Qu'est-ce que je fais ? J'aimerais tellement la rejoindre, lui parler. Comment ? Allons mon vieux, vas-y, un peu de courage voyons, elle ne va pas te bouffer.

Je la suis dans la foule, difficilement.

Quand je veux m'approcher, une grappe de fêtards fait barrage ou alors c'est mon hésitation qui m'empêche d'avancer. Finalement je la rattrape, lui touche l'épaule. Elle s'arrête, paraît stupéfaite, me regarde fixement, me donne un baiser sur la joue, timide et tendre. On est au milieu de la vague humaine, empruntés, silencieux. Elle me prend le bras et m'entraîne à l'écart, dans une ruelle sombre et calme.

On trouve un banc, on s'assied et commence à parler. Les mots sortent de nos bouches, semblables à des plaintes d'animaux effarouchés. L'ennui de l'autre, l'envie de l'autre, la colère contre les gens « convenables », les bien-pensants. Et avant que nos bouches aimantées ne se rapprochent l'une de l'autre, elle me lance à la figure une nouvelle qui me met ko.

- Écoute... j'suis enceinte.*
- Hein ? non, c'est pas possible.*
- Bin non, pas de toi... j'aurais préféré d'ailleurs.*
- Enfin, c'est qui ?*
- J'sais pas... j'ai couché avec plusieurs.*

Le silence s'abat sur nous tel un bloc de glace. Une larme perle au bord de son œil, reste en suspension quelques secondes et finit par glisser le long de sa joue. Moi, je suis anéanti, je ne parviens pas à débrouiller dans mon cerveau l'écheveau des images. Je me prends la tête dans les mains et murmure :

- Pourquoi t'as fait ça Rita ? Pourquoi ?*

Je suis cloué sur le banc. Tremblant.

- J'sais pas... les types me bouffent des yeux, je sais pas ce qui se passe, ils me disent que je suis la plus belle... tellement sexy... ils insistent, j'ai du mal à dire non.*
- Enfin... moi je, je...*
- T'as fichu le camp, sans rien dire, j'ai cru que c'était foutu entre nous.*

Quelques jours plus tard, c'est la fin des vacances. Jérôme rejoint son internat avec une gueule de bois persistante.

Ce n'est qu'aux vacances suivantes, celles de patates, qu'il retourne dans son village. Une rumeur galope. Radio-corridor crachote ses infos dans les immeubles.

- *Tu sais pas la dernière ? La Rita est enceinte.*
- *Ah...*
- *Tiens-toi bien, il y a une recherche de paternité en cours.*

Je sens mon cœur exploser.

- *I' paraît que le boucher, le notaire et le garagiste doivent passer devant le juge.*

Je suis pris de vertige. Décidément je déteste ce bled. Comédie, simagrée, tartuferie. Je me rends compte aussi que l'amour est pour moi une langue étrangère.



It's so easy (to fall in love)

It's so easy (to fall in love)

Chanson de Buddy Holly, 1957, chantée notamment par Linda Ronstadt.

1^{er} prix au concours de nouvelles du SCRIBE 2022 sous le titre *Un poney à la place du cœur*.

Derrière la fenêtre. Je guette. Sans bouger. Depuis longtemps. J'ai mal aux jambes. Je m'accroche au rideau. C'est long et ennuyeux. Et inquiétant. C'est comme attendre le soleil, on a entendu à la radio qu'il viendrait, on regarde le ciel, on voit des rayons à travers les nuages, on supplie pour qu'il vienne, mais il ne se presse pas. Je soupire, je me plains avec ma voix de dedans qui pleurniche. Je respire très fort, essoufflée. Un poney galope dans ma poitrine. Je pousse l'escabeau vers la fenêtre, grimpe les deux marches, pour voir le jardin tout entier, le chemin, le parking.

Flora est dans mes bras. Je lui dis tu verras, il est beau. En plus très gentil. Toi aussi tu vas l'aimer, mon bébé adoré. Je la serre très fort, la couvre de bisous.

Tout à coup j'ai un doute, c'est bien aujourd'hui ? mais oui, hier c'était le jour de Mme Salvi, la femme de ménage, elle vient chaque mercredi matin, elle est sympa Mme Salvi, toujours de bonne humeur.

J'entends le scooter du facteur, Alex va être là dans pas longtemps. Juste après le courrier. Des coups tapent dans ma poitrine. Le facteur bondit de son scooter jaune, il ouvre le portail, traverse l'allée au petit trot, ça fait sciiiii sciiiii sur les graviers.

J'entends plong plong plong. Les journaux tombent dans les boîtes aux lettres. Flora, s'il te plaît, arrête de pleurer, ça m'agace, surtout en ce moment, voyons. J'allonge la tête à droite, le chat de la voisine du rez traverse le jardin. Bambino découvre le monde et va chaque jour un peu plus loin. Aujourd'hui on dirait qu'il hésite à traverser la route. Attention jeune fou ! Te fais pas shooter par une bagnole ! Il est mignon avec ses taches noires sur tout le corps. Bof, je comprends pas la voisine, elle dit qu'elle adore Bambino, c'est mon enfant qu'elle dit, mais elle le surveille pas. Si t'aimes vraiment quelqu'un, tu le serres dans tes bras, comme moi avec Flora, pour l'empêcher de partir, ou bien tu l'enfermes dans une chambre, ou bien tu l'attaches. On attache bien les chiens et les chevaux et les chèvres. Finalement, c'est une nouille cette voisine. Elle aime pas vraiment son Bambino.

Ça y est, le voilà. Oh là, oh là, je suis éblouie par la lumière, j'ai mal aux yeux, j'ai le cœur qui s'affole. Arrête de cavalier comme un fou ! Tu galopes, tu t'emballes. Allons du calme ! ça me fait tourner la tête. Bien sûr que tu l'aimes ton Alex, tu l'adores en secret. Pas de panique, ma petite, personne ne peut t'en empêcher.

À la radio ces derniers jours, j'ai entendu une super chanson sur l'amour, elle ne veut pas sortir de ma tête, c'est en anglais, mais c'est pas difficile à comprendre :

*It's so easy to fall in love
It's so easy to fall-all in love
So easy yé é é
So easy*

Je le regarde parquer l'auto bleue, c'est pareil chaque jeudi depuis les vacances de Pâques. Il le fait drôlement bien pour dire qu'il vient juste de passer son permis. Je vois d'abord sa botte noire dépasser, ensuite son jeans noir, puis sa tête avec sa queue-de-cheval. Ça lui va bien la queue-de-cheval à Alexandre. Maintenant il est là tout entier, habillé en noir. Qu'il est beau, hein Flora c'est vrai ? Il porte un sac en bandoulière, ça fait chic.

Mes jambes tremblent sur l'escabeau. Je descends vite, cours, au passage j'entends la musique de la hi-fi dans le salon, c'est Sting, je suis sûre qu'il l'adore, j'enfile les souliers rouges à talons qui traînent dans le corridor, des hauts talons super, j'ouvre sans bruit la porte d'entrée de l'appartement, la referme doucement et me retrouve sur le palier.

Je suis de nouveau tout essoufflée, il y a des rigoles sous mes bras, je respire profondément pour calmer ma poitrine. J'étouffe Flora contre moi, lui fais mal. Je l'aime tellement mon Alex, c'est de la folie. Je peux pas retenir mes rires, mes larmes, les frissons, les tremblements, les grimaces de mon visage, la tempête dans ma tête.

J'entends la porte d'entrée qui s'ouvre. Juste après, Alex monte l'escalier, comme d'habitude quatre à quatre, pour se rendre chez son oncle et sa tante au 2^e. Je reste bloquée sur le palier, je ne sais plus quoi faire, je me sens bête, comment c'est possible d'être folle d'un gars de dix-huit ans ? Il y a quelque chose qui cloche... est-ce que c'est permis ?

Mais ce n'est pas moi qui décide, mon cœur comme un poney n'en fait qu'à sa tête, il m'écoute pas.

Tout à coup il est là, devant moi. Surpris, souriant, hésitant, il s'arrête, me dit bonjour Sophie, se penche pour me faire une bise. Je me sens pâlir, ma tête tourne, et puis je deviens écarlate, me cramponne à la rampe. Comment lui dire que... lui faire comprendre que... ? Je me sens mal, ma bouche est sèche, ma langue coincée dans ma gorge, ma tête tourne, tourne, mes jambes sont molles, elles veulent plus me porter. Je lâche Flora, mon bébé adoré, Flora, Flora, qui tombe dans l'escalier, roule comme un chiffon, rebondit sur la pierre, s'arrête sur une marche. Oh non, ma chérie ! Je crie, sanglote, avance d'un pas, mon talon droit est tout tremblant, il se tord, se casse. Je plonge la tête en avant, mes bras tournent dans le vide et je m'étale sur le carrelage du palier. Ma robe rose est retroussée sur mes cuisses, on voit sûrement mon slip, je pleure et gémis, j'ai les genoux écorchés et le cœur blessé.

Alexandre est figé, mal à l'aise, ne sait pas quoi faire de ses immenses bras. Il tend les mains vers moi, mais je ne sais pas pourquoi il hésite tellement.

On entend une voix crier dans l'appartement. C'est ma mère qui appelle. La porte s'ouvre brusquement.

« Oh, voyons, Sophie, je t'avais pourtant défendu de mettre mes talons aiguilles ! Voilà ce qui arrive quand on veut jouer les dames à six ans. Heureusement que vous étiez là Alexandre, pour l'empêcher de tomber plus bas. »

Elle se penche par-dessus la balustrade et elle ajoute, « comme sa poupée. »



Minnie petite souris

Minnie petite souris

Chanson interprétée par Henri Salvador, 1989

Je sais bien, je suis une vraie pétocharde et, mon Dieu, ça ne s'arrange pas avec l'âge. Je me dis souvent Juliette arrête de paniquer pour une broutille, pour des menaces imaginaires. C'est plus fort que moi, depuis toute petite, je ne me fais pas confiance et j'ai l'impression d'être toujours en retard sur l'événement. Ma récente retraite de l'administration cantonale a accentué ce sentiment d'insécurité car je me retrouve bien plus souvent seule à la maison. Martial en a encore pour une année à travailler dans sa boîte d'assurances, je me réjouis. Bien sûr, il sera davantage dans mes pattes, mais au moins je serai rassurée. On habite à l'orée de la ville, sur les hauts de Lausanne, dans un chalet modeste construit par mes parents. Bien trop grand maintenant que nos enfants ont quitté le nid familial. C'était la campagne, il y a peu de temps. Maintenant c'est tout un quartier qui a grignoté les champs. J'ai la nostalgie des cloches de vaches qui ont rythmé ma jeunesse.

Nous louons la chambre de notre aîné Valentin à une étudiante étrangère. D'un côté, je rends service parce que trouver de quoi se loger en ville devient mission impossible, d'un autre, la somme modique que je lui demande me permet de sponsoriser les fondations «Enfants du monde» et «Pain pour le prochain» que j'ai soutenues dès leur création. Sans oublier les abon-

ments d'opéra et de théâtre entièrement financés si l'on peut dire par Veronika, même le permis de chasse de mon mari, mais je n'en suis pas fière, Sainte Vierge Marie, j'ai toujours détesté la chasse, alors vous pensez, lorsque le chasseur se trouve être le chef de famille, c'est pénible, très pénible.

En réalité, la vraie raison de cette location, c'est que j'ai beaucoup de mal à être seule et la présence de notre gentille jeune fille me tranquillise beaucoup. Surtout la nuit quand Martial est absent. Ce qui n'arrive pas souvent, Dieu soit loué, mais ça arrive quand même et cette nuit par exemple, je suis seule. Demain et après-demain aussi et ça m'angoisse déjà. Surtout que Veronika est en vacances pour une semaine en Italie d'où elle nous a envoyé une gentille carte du musée des Offices. La Toscane, ah comme c'est beau, elle a raison de visiter Florence et d'aller chercher un peu de chaleur dans le sud.

N'empêche, elle me manque déjà notre étudiante, pas seulement parce qu'elle charmante et disponible — elle m'a proposé plusieurs fois de faire mes courses — mais c'est un peu mon ange gardien, je me sens tranquille quand elle est dans sa chambre.

On gèle déjà ici et la température alliée à la solitude me tombe sur le moral. Malgré mes plaintes, Martial est parti sans scrupules à la chasse en Valais avec son équipe de copains. Pour quatre jours. J'appréhende, décidément je déteste être seule la nuit. Pas plus tard qu'il y a trois jours, j'ai lu dans le journal qu'un cambriolage avait lieu toutes les dix minutes dans notre canton. Et comme par hasard, avant-hier, j'ai reçu un téléphone d'une entreprise spécialisée dans les systèmes de protection contre les vols. La femme, au bout du fil, m'a proposé un rendez-vous pour m'expliquer les moyens ultramodernes de sécurité.

D'abord j'ai refusé — il fallait que j'en parle à Martial — mais elle m'a tellement fait peur avec ses chiffres et ses exemples que j'ai fini par dire d'accord. Elle doit venir la semaine prochaine.

En attendant, je suis seule cette nuit, doux Jésus, j'ai déjà des palpitations. Tout m'angoisse et j'ai l'impression que les choses se liguent pour me fichier la trouille. Ce matin encore, en allant à la Coop, j'ai vu deux Roms qui mendiaient à dix mètres de l'entrée et il y avait encore une vieille à genoux devant la Poste qui tendait la main en gémissant. Je me suis sentie coupable de remplir mon cabas en toute désinvolture et j'ai sorti quelques pièces de mon porte-monnaie. Je me suis dit, en pensant au téléphone de l'entreprise antivols, que ces miséreux ne pouvaient pas vivre de la charité des gens tels que moi. Ces pauvres hères doivent certainement compléter leur maigre pécule en détroussant les braves gens la nuit. De retour à la maison, j'ai vidé notre boîte aux lettres et trouvé au moins trois demandes d'aide: Amnesty international, CICR (urgence Syrie), Sentinelles (au secours de l'innocence meurtrie).

Je n'ai pas pu empêcher mes yeux de se mouiller en voyant les photos d'enfants traumatisés par la guerre. En feuilletant le magazine consacré au Burkina Faso, bonté divine, j'ai eu un choc en découvrant les visages enfantins rongés par le noma, la maladie de la pauvreté comme on l'appelle. C'est dire qu'en allant me coucher, j'étais encore bouleversée et l'esprit en pleine confusion. Je me suis promis d'envoyer cinquante francs pour les petits Africains.

Bien entendu, je n'arrivais pas à m'endormir, des dizaines de mains au bout de bras squelettiques me suppliaient, se rapprochaient, m'agrippaient en gémissant, déchiraient ma robe en pleurant.

Et voilà, ça n'a pas manqué, vers deux heures du matin, je me réveille en sursaut, je fais un bond terrible dans mon lit et me retrouve assise, les pieds pendants et tremblants hors du lit. Le bruit qui m'a réveillée coïncide exactement à mon rêve : une fenêtre brisée par un cambrioleur. Un coup violent qui fracasse le silence de la nuit et le sommeil profond dans lequel je suis enfin tombée après un siècle d'attente fébrile. Sainte Vierge, je me mets debout et fais quelques pas dans le noir, sûre de me retrouver face à face avec le cambrioleur dissimulé dans la cuisine d'où est provenu le bruit. Ou n'est-ce pas plutôt de la salle de bain ? Je ne sais pas, c'est le chaos dans ma tête, je sors de la chambre, essaie deux petits pas courageux dans le corridor. Est-ce la porte-fenêtre qui a été massacrée ? J'avance la main vers l'interrupteur, résignée, je me dis pourvu qu'il ne soit pas violent, je suis prête à lui ouvrir tous mes tiroirs, à sortir bijoux et argent, je retarde mon geste encore quelques secondes en essayant d'entendre sa respiration. Je bloque la mienne et après quelques secondes, j'allume.

Mon Dieu, rien dans le corridor. Il est sûrement resté dans la cuisine. J'entends mon cœur résonner dans mes tempes, c'est un tam-tam presque douloureux, j'ai autour de la gorge un étau qui m'étouffe. J'ai du mal à respirer. Pourquoi t'es pas là Martial ? T'as pas le droit de me laisser seule, j'ai un gros problème.

Deux pas, trois, un quatrième, un petit, je suis sur le seuil de la cuisine. Un reflet de lune brille à travers l'imposte. Mon cœur tape de plus en plus fort dans ma poitrine, dans ma tête des images se télescopent, mes jambes tremblent. Je respire profondément, je l'ai appris dans un stage de réflexologie, je gonfle mon ventre, le vide et plusieurs fois je recommence. Voilà je suis calmée, grâce à Dieu, je me sens mieux. Je reste immo-

bile comme un chasseur aux aguets qui bloque sa respiration avant de tirer un coup de feu. Et je presse sur la gâchette, non... l'interrupteur. Jésus Marie, la lumière éclate dans notre vieille cuisine ripolinée, rénovée récemment, toute pimpante avec ses nouveaux carreaux de ciment et ses chromes rutilants. Rien. Personne ne se cache derrière l'îlot qui reste de marbre, j'essaie de faire de l'humour pour masquer mon anxiété... Incroyable, je n'ai pourtant pas rêvé, je suis sûre de l'avoir entendu, ce bruit.

Ah, mais oui ça y est, j'y suis, on est samedi soir, ces imbéciles de voisins, ça s'est déjà passé une fois, ont balancé des bouteilles dans le conteneur du verre. Quels crétins! aucun égard pour le voisinage. Pas étonnant, une équipe de jeunes foireurs, sans éducation, avec des allures soi-disant branchées, décontractées. Tu parles, ils disent à peine bonjour et du bout des lèvres, avec leur Mini rouge, ils squattent la place visiteur de l'immeuble d'en face, mettent à fond une musique de cinglés jusqu'à passé onze heures.

Je m'apprête à regagner mon lit mais, puisque je suis debout, j'en profite pour faire un saut aux toilettes. Comme ça, je tiendrai le coup jusqu'au matin. Ensuite, je fais trois pas en direction de la salle de bains pour me laver les mains, j'allume, j'entre et mes pieds nus ont l'horrible sensation de marcher sur du verre et de l'eau. Sainte Vierge, je m'arrête, regarde par terre, remarque des éclats, je relève la tête, fixe la fenêtre, intacte. Nouvelle inspection du sol, ma brosse à dents gît à un mètre des bris de verre. Et le tube encore plus loin contre la paroi. Doux Jésus, c'est le verre à dents qui est tombé. Ah voilà le coupable! Ouf j'aime mieux ça qu'un cambrioleur ou mes jeunes voisins bruyants, finalement assez sympas, ces garnements insoucients. Un gros ouf de soulagement, je ris de ma trouille caricaturale.

Mais quand même, mm... je me demande comment ce verre à dents s'est détaché de son support.

Je me dis que je ferai du ménage le lendemain et je retourne me coucher, soulagée et en même temps préoccupée, surtout pressée de me rendormir.

Tu parles, rien à faire, la petite machine à penser tourne dans ma tête avec sa ribambelle de questions : comment ? pourquoi ?

Je me réveille en criant et je saute de mon lit comme un animal affolé. Je ne sais plus où j'en suis, Seigneur Jésus, ma tête est pleine de confusion, où est la réalité ? où est le rêve ? Mais d'un coup un flash dans ma tête, c'est évident : il y a quelqu'un dans cet appartement. Je me sens plus en colère qu'effrayée. Je fonce en grognant hors de la chambre vers la salle de bain.

Je fais exprès un boucan du diable avec mes pieds, frappe dans mes mains pour paraître déterminée, râle telle une rombière furax, j'allume. Rien. Mais je remarque immédiatement que la fenêtre est ouverte. Il fait froid, l'air automnal s'engouffre sans ménagement. Je file au salon, ouvre le tiroir des bijoux. Envoyés ! mes bagues héritées de ma maman, mon bracelet en argent offert par Martial lors d'un voyage en Turquie, les deux colliers d'ambre que j'adore, et les autres qui se trouvaient dans le petit coffre orange du tiroir. Et puis je pense à la cachette secrète de l'argent liquide, impossible qu'un voleur découvre dans la bibliothèque le Voltaire creux avec l'enveloppe que j'y ai glissée la semaine passée, cinq cents francs tirés du bancomat. Je repère le bouquin à la belle reliure ancienne, l'ouvre, l'enveloppe est là, vide.

Qu'est-ce que je fais? Je me prends la tête dans les mains, j'ai froid et une trouille qui embrouille mon esprit, je tremble comme une feuille, je me sens perdue, impossible de reconstituer ce qui s'est passé. Est-ce que je téléphone à la police? Il est quatre heures du matin, est-ce que ça se fait? Tout à coup je me mets à claquer des dents en réalisant qu'un cambrioleur s'est introduit chez nous, s'est servi pendant mon sommeil, m'a réveillée en cassant mon verre à dents. C'est fou, je comprends toujours pas comment.

Je retourne dans la salle de bain, toute chamboulée. J'allume les deux lampes et examine en détail le sol, les débris de verre, me mets à genoux en évitant de me blesser, j'inspecte les traces humides sur le carrelage, rien, je ne vois rien qui puisse m'aider. Je me décide, enfin, à aller chercher mes lunettes, me lève péniblement, trotte jusqu'à la chambre à coucher où elles sont, je crois, avec raison. À présent équipée, de retour dans la salle de bain, je remarque que les gouttelettes ne sont pas de l'eau, elles semblent rouges, on dirait du sang, je les renifle mais je n'arrive pas à faire la différence, je suis tentée d'en imprégner mon index, mais ça me dégoûte. Ah, les gouttes vont jusqu'à la paroi.

Mon regard tombe sur une fente dans la dernière catelle près de la porte. Une fente étroite provoquée lors des derniers travaux, la pose d'un nouveau gond qui a provoqué des dégâts.

La voilà, la fameuse catastrophe qui a fait sortir Martial de ses gonds (ah ah, elle est drôle celle-là!), il a traité le carreleur de tous les noms, même que j'ai essayé de le calmer et de lui dire de rester poli, bref j'avais devant les yeux le trou dans lequel Martial a glissé non sans mal une trappe pour éliminer la petite souris qui nous nargue depuis plusieurs semaines.

Comme j'ai une sainte horreur de ces bestioles, je les trouve répugnantes, je laisse au spécialiste de la chasse le soin de faire la guerre à Minnie ainsi qu'il l'appelle en rigolant.

C'est un problème dans notre vieux chalet, les souris, on n'a jamais réussi à s'en débarrasser définitivement. Martial leur a déclaré la guerre et déploie des trésors d'imagination pour la gagner. À la cave dernièrement, il en a attrapé deux en scotchant des bouts de noix sur les trappes. Il était fier de sa ruse, riait comme un gamin et se vantait de les avoir éliminées. Sauf une. Minnie, comme dans la chanson d'Henri Salvador que Martial adore. Je m'approche du trou et jette un coup d'œil dans la petite grotte. Sapristi, je crois bien l'apercevoir au fond, coincée contre la paroi. Je suis sûre en tout cas de voir la trappe avec son morceau de fromage intact. Immédiatement une ampoule s'allume dans ma tête, eureka, j'ai trouvé la cause de la chute du verre.

C'est elle, Minnie, qui s'est aventurée dans la salle de bain et qui a effrayé le voleur en se glissant entre ses jambes dans l'obscurité. Si ma version est bonne, mon visiteur est une femme, aussi trouillarde que moi, face à notre petit rongeur somme toute sympathique. Presque guillerette, j'ai bien envie de lui fredonner la chanson d'Henri Salvador, au moins le bout que je n'ai pas oublié.

*Minnie petite souris on est maintenant copain copain
J'ai un poulet rôti tu peux sortir tu ne crains rien*

Malgré la température glaciale, je me décide à ouvrir toute grande la fenêtre de la salle de bain, je me penche et me dis qu'il faut être casse-cou pour descendre un étage sans se casser la figure. Il y a une cheneau à trente centimètres de la fenêtre et

j'en déduis que c'est par cette voie que ma salopiaude de voleuse s'est enfuie.

J'enfile mon manteau, mes bottines et je file dans la nuit frisque. Je descends les escaliers en silence et me retrouve sur le trottoir luisant de verglas. J'évite de justesse de m'étaler. Je me dirige du côté de la fenêtre de notre salle de bain, j'examine l'arrivée de la conduite qui donne sur une plate-bande de fleurs et là je vois distinctement des pas dans la terre, exactement les empreintes de baskets de ma douche.

Un détail attire mon regard, deux taches sombres dans la terre, révélées par le lampadaire public, épaisses comme de la confiture de myrtilles, je les touche du doigt, hume, bizarre, sors mon portable de mon manteau, éclaire les empreintes avec la lampe de poche et Sherlock Holmes déclare toute fière, pas de doute, c'est du sang.

Requinquée mais tremblante de froid, je m'apprête à regagner mon logis quand je vois à une cinquantaine de mètres une silhouette recroquevillée qui clopine. La panique me brouille la vue à l'idée de me retrouver face à ma voleuse, je suis en train de perdre les pédales, miséricorde, j'ai le cœur qui tape dans ma poitrine, avec un mélange de trouille et de rage. Mais il faut agir, bouge-toi les fesses ma vieille ! C'est ma voleuse ! Elle semble sérieusement blessée et des gouttes sombres ponctuent son itinéraire. Que faire ? Lui foncer dessus ? L'arrêter moi-même telle une héroïne de polar ? pas le temps de réfléchir ! J'en ai perdu toute retenue, idem pour mon vocabulaire et mes bonnes manières. Je fonce en voyant la boiteuse disparaître derrière le supermarché du quartier. Avec mes bottines aux talons trop hauts, mes kilos en trop, ma gym du jeudi une fois sur deux, le terrain

glissant, je n'avance pas, j'ai perdu de vue la voleuse depuis deux bonnes minutes. Ah, une voiture arrive dans sa direction, c'est un taxi, je parie qu'elle va filer avec. C'est exactement ce qui arrive. Suis furax. Je sors mon smartphone et appelle la police.

Coup de bol, une autre voiture déboule dans le coin, je me plante au milieu de la route et agite les bras. «Aidez-moi s'il vous plaît, suivez cette voiture!» c'est la nouvelle James Bond qui hurle cet ordre au conducteur complètement ahuri. Pendant que j'explique la situation et décris le taxi fugitif, revoilà ma saligande à une centaine de mètres, allez fouette cocher! on refait notre retard, on s'approche, mon Fangio devient nerveux, moi il y a longtemps que je le suis. Heureusement on entend des sirènes.

Tout va très vite. Une voiture de police dépasse le taxi, le bloque, les flics bondissent et extirpent ma cambrioleuse de son nid. Toute vêtue de noir, avec une capuche sur la tête qui lui dissimule entièrement le visage. Mon chauffeur s'arrête, je vole vers l'attroupement. Je veux savoir qui m'a piqué mon trésor familial, violé mon intimité, farfouillé dans mes affaires. Je veux lui cracher ma colère. Mais impossible de m'approcher, deux policiers m'en empêchent, je monte le ton, crie que c'est moi la victime, bon Dieu de bon Dieu, j'ai le droit de savoir, finalement en me débattant j'arrive vers la silhouette noire au moment où on lui soulève son capuchon.

Complètement estomaquée lorsque je découvre son identité. Oh, la vache! le monde s'écroule d'un coup, je reçois un choc sur la tête, des étoiles qui zigzaguent. J'aimerais lui démolir sa jolie frimousse, à cette sainte-nitouche. C'est donc comme ça qu'on visite les musées de Florence...



Happy birthday

Happy birthday

Chanson de Stevie Wonder, 1981

«Rendez-vous vendredi 24 juillet à 9 heures à l'office de tourisme de Zinal. Avec Miguel.»

J'espère au moins qu'il est jeune et sympa! et ce qui ne gâcherait rien, beau. Pas trop tout de même, je me méfie de mon cœur d'artichaut. Décidément pour mes vingt berges, mes parents se sont gratté la tête pour m'offrir un cadeau original, drôle de cadeau!

Je sens mon poulx cogner dans mes tempes quand je pousse la porte de l'office du tourisme. Surprise, c'est un vrai poulailler. Je me fraie un chemin à travers les sacs de montagne accrochés aux dos des touristes du monde entier, si j'en juge par le concert cosmopolite.

Au comptoir une jeune femme souriante m'accueille et me désigne avec son beau visage expressif un grand gars de dos, à trois mètres, en discussion avec un montagnard râblé, à la figure cuivrée et crevassée, portant moustache poivre et sel, foisonnante à la manière d'Astérix. Son regard croise le mien. Son vis-à-vis se retourne dans ma direction avec une voix chaleureuse, «c'est toi Marion? Moi c'est Miguel, content de te connaître!»

Il écarte fermement de ses grands bras les sacs à dos qui font barrage, pose ses larges mains sur mes épaules, me claque deux bises sonores sur les joues, et déclare haut et fort «quel beau brin de fille tu fais, je suis chanceux!»

Ouh là là, mon cœur est au galop. Purée le mec ! J'aurai de quoi faire saliver les copines. Pour un cadeau, eh bien c'est réussi ! Qu'est-ce que mes parents ont fabriqué ? Ils l'ont choisi sur catalogue, ma parole ! Dans mes rêves les plus secrets, c'est exactement mon type. Yeux bruns rieurs, bouche gourmande, corps athlétique. Oh là là, deux jours avec lui, je ne jure de rien.

On est en route depuis bientôt deux heures. Je suis mon guide pas à pas, les yeux fixés sur ses mollets bronzés, musclés, presque glabres.

Je n'arrive pas à domestiquer mon regard, il remonte régulièrement sur son pantalon de flanelle brune qui moule ses fesses rebondies et fermes comme des pastèques.

Pourtant le sentier escarpé est bordé d'une végétation luxuriante qui m'enchanté d'ordinaire, mais en ce moment, ni les lis martagons, ni les marguerites épanouies, les tendres rhododendrons, les arnicas joyeuses n'arrivent à rivaliser avec l'aimant de mes yeux. Ah, ces mollets, ma pauvre fille, quelle douceur dans leurs courbes, du bois d'ébène doré, et quelle vigueur dans les muscles saillants à chaque effort, du Rodin, enrobé d'un duvet soyeux roussi par le soleil... « Regarde donc ailleurs, idiote ! » La sueur me dégouline sur le front, entre les omoplates, mon sac pèse de plus en plus, mon cœur tape sourdement, la pente se cabre, je suis une otarie. Et si on se retrouve seuls tous les deux cette nuit à la cabane... est-ce que je vais dormir à côté de lui ? Mes pensées s'embrouillent, je suis complètement essoufflée.

Un peu avant midi, il s'arrête brusquement, se retourne et me dit tendrement « alors ma mignonne, ça marche super, dis donc.

On fait une petite pause, d'accord? tiens, bois un peu de thé, et avale ces fruits secs.» Il scrute le ciel, les nuages qui zigzaguent dans le vent, «un petit orage nous guette, on va filer jusqu'au Roc de la Vache, là-haut on sort le pique-nique, ok?»

C'est reparti, les jambes un peu lourdes. Ce fichu sac rempli à ras bord, avec sûrement plein de choses inutiles, me casse le dos et les genoux! Le petit moteur dans ma tête se remet en marche lui aussi, ça tourne là-dedans, ça tourne... Est-ce que je vais y arriver? On a à peine dépassé les 2000 mètres et moi qui me vante d'être une grande sportive, capable de grimper facilement le fameux 4000 des dames. Les premières gouttes réveillent mes doutes. Des rafales violentes me giflent le visage, je mets mon capuchon. Des éclairs déchirent le paysage à présent sombre et sinistre. Un coup de tonnerre derrière nous craque comme une bûche fendue par une hache furieuse. Soudain Miguel me prend la main qu'il enferme vigoureusement dans la sienne, «ça fait les abeilles sur nos piolets, faut déguerpir d'ici, on fait un petit pas de course jusqu'au plateau.» Vite, il m'enlève mon sac, l'accroche sur son thorax et m'entraîne dans un trot cahotant tandis que la pluie et les éclairs redoublent d'intensité. Mon cœur est de plus en plus secoué, pas seulement par l'orage.

J'ai la figure noyée, le souffle haletant, les jambes flageolantes. Heureusement il s'arrête au bout de quelques minutes, se retourne pour découvrir mon visage rougissant, éclairé par un flash violent suivi d'un claquement de fouet. Il m'entoure de ses bras, me jette «ah ah, ça, c'est du tonnerre hein?» Je suis une feuille tremblante et finis par bredouiller «tu... tu parles d'un coup de foudre!» Il éclate de rire, on dirait une pierre qui ricoche sur le rocher. Il repart aussitôt à l'assaut de la montagne.

L'orage a lessivé les éboulis que nous traversons à présent. C'est raide, glissant et l'air me manque de plus en plus. Mais le ciel ouvre ses persiennes et me permet d'apercevoir tout en haut sur le rocher la cabane de Tracuit. Bientôt nous passons devant la Vierge du rocher, « on y est presque ! » me lance Miguel illuminé par les rayons de soleil qui jaillissent des fentes nuageuses.

La cabane n'est plus qu'à une vingtaine de mètres. Mon guide m'encourage et me glisse quelques infos pour la nuit et le départ pour le Bishorn. On pénètre dans le refuge. Oh zut ! il n'y aura pas de tête-à-tête avec Miguel, c'est plein comme un œuf. L'accueil est sympa, c'est une équipe de jeunes à peine plus âgés que moi, efficaces et cool, mais les locaux sont vieux, moches, puants, saturés, sans parler des toilettes, dehors, à cinquante mètres, avec deux cabines déglinguées pour cent vingt personnes. Quelle bécasse je suis ! tout ce cinéma et ces efforts pour en arriver là ! On m'indique ma couchette dans un des trois dortoirs d'une quarantaine de places. Il y fait déjà complètement nuit. Avant de se coucher, on avale une assiette de pâtes et un verre de rouge dans un chahut de camp de ski.

Bien sûr à 3256 mètres, on ne peut pas s'attendre à un confort citadin. Je sors ma lampe frontale pour grimper péniblement, à tâtons, au 1^{er} étage d'une rangée de lits superposés. Question petit nid intime, c'est vraiment râpé !

J'étouffe dans un bocal hermétique, rempli de reptiles avec une pique sur le dos. L'un d'eux me frappe le crâne, je gémis de douleur. Heureusement le museau de Frida, ma jument préférée du manège des Barrières, se frotte doucement contre mon coude. Je me réveille effrayée, dans le dortoir étouffant, plein de ronflements et de catarrhes. C'est Miguel qui me secoue gentiment le bras.

Il est quatre heures du mat. Il faut se préparer en silence, faire son sac, retrouver ses affaires, les trier, laisser le superflu au refuge.

Après deux tartines avalées avec deux bols de thé, un examen attentif du matériel, notre mini cordée s'engage en direction du 4000 des dames. Le ciel est barbouillé de nuages grisâtres, ainsi que mon moral après cette nuit quasi sans sommeil. Le soleil pointe le bout du nez derrière les Dents du Midi. Couple uni par la corde et mes fantasmes, nous entamons la lente traversée du glacier en enfonçant nos crampons dans la neige glacée. Comme un rideau de théâtre tiré par le vent, la scène apparaît dans toute sa majesté. Quel paysage ! On dirait le dos d'un énorme éléphant traversé par des millions de rides gelées. Des crevasses profondes ont creusé la peau de l'animal, « brrr... regarde où tu mets les pieds ma fille ! » Dans le jour qui se lève, je distingue au loin une petite colonne de fourmis qui arrive sur la tête du pachyderme avant de gravir la trompe, une cordée de sept ou huit marcheurs. Un vent violent efface toute trace, on croit fouler un immense désert vierge, le froid sec me mord les joues et les doigts, malgré mes gants épais.

Une heure plus tard, on attaque la trompe de l'éléphant géant. C'est une pente raide et glacée. J'ai le souffle de plus en plus court. L'air est avare. Des rafales violentes me font perdre l'équilibre. Le doute glisse en moi et j'enrage. Quel est l'affreux macho qui a baptisé ce sommet le 4000 m des dames ? Je distingue parfaitement le sommet à présent et cette image réanime le petit courage de mes jambes. Ça y est, on est en train de dépasser les fameux 4000 mètres. Mon pas ralentit, la corde se tend, Miguel tire un fardeau. Je peste de ne pas pouvoir savourer ce paysage de film d'aventures, trop absorbée par mes pieds fatigués et mon souffle haletant. Je peste aussi contre ma suffisance, ma naïveté

et mon cœur de midinette. J'essaie de respirer profondément afin d'accéder au minuscule plateau du sommet. Allez! encore un effort pour escalader cette ultime paroi de neige d'une centaine de mètres.

Voilà, on est sur la plate-forme, à 4153 mètres. Je regarde devant moi, derrière moi, autour de moi. C'est le choc. J'en ai le souffle coupé. Juste magnifique! Miguel me donne une bise affectueuse, «bravo Marion! hé dis donc quel cadeau!» Des larmes jaillissent sur mon visage et se transforment en stalactites. Juste devant nous, le Weisshorn nous nargue avec sa pointe dressée fièrement, le Zinalrothorn déroule son écharpe blanche avec élégance, le Cervin me fait un clin d'œil là-bas tout au fond, de l'autre côté le glacier d'Aletsch me tire la langue, la Dent Blanche me sourit, le Mont Blanc me félicite, et tous les autres sommets, des dizaines se balancent en fredonnant la chanson de Stevie Wonder :

*Haaappy... yy... birthday... ay... happy birthday...
happy birthday... haaappy... yy... birthday... ay...*

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je vis une nouvelle sensation, exaltante, fantastique. Merci maman, merci papa, pour le coup de foudre! Oui, oui, je suis amoureuse.

De la vie.



La plus belle pour aller danser

La plus belle pour aller danser

Chanson de Charles Aznavour, interprétée par Sylvie Vartan, 1964

Je n'ai jamais aimé les soirées de fin d'année. Avec animation cucul, déguisement débile et participation active des inscrits au repas. Je suis gênée par les clowneries, les costumes de carnaval, et puis j'aime pas m'exhiber, j'ai honte de ces jeux de gamins. Alors cette année, vous pensez, j'étais bien décidée à rester à la maison avec mes deux mioches. Surtout que cette fois j'avais une sacrée excuse.

Mais mes collègues m'ont harcelée. Ils ont été d'une si grande gentillesse que j'ai fini par craquer. Une sympathie discrète et sincère, sans démonstration excessive ni signe de pitié non plus. Bref tout le monde s'était donné un mal de chien pour m'empêcher de rester dans mon coin. Et aussi beaucoup de cogitation pour obéir à la consigne de la soirée. Dans notre collège, c'est une tradition, le comité d'organisation choisit un thème et pendant plusieurs semaines, des équipes se forment et passent pas mal de temps à réaliser les projets, c'est-à-dire composer sketches et chansons, fabriquer masques et costumes. Moi d'habitude ce genre de créativité, ça m'encrasse. Mais pas moyen de me débiter. Finalement j'ai trouvé ces petites réunions plutôt sympas. En tout cas je me sentais moins seule. Et à cette époque-là, la solitude, c'était terriblement angoissant. Grâce à mes deux collègues de sciences qui sont des fans de ce genre de soirées, je me suis investie à fond dans la préparation de la fête, j'en étais étonnée moi-même.

Le sujet de cette année, c'était le Far West, et pour avoir des idées originales et marrantes, Paule et Marlyse se sont creusé la tête. Le Far West... Far West... elles m'ont dit «Josiane toi t'as toujours plein d'idées allez trouves-en une bonne!»

À force de me bassiner, j'ai fini par leur en sortir une farfelue, qui a les enthousiasmées: les Dalton et Lucky Luke. Ah oui super! C'est drôle et original!

Comme c'est Paule la plus grande, elle a choisi de faire Averell. Marlyse voulait être William, moi ça m'était égal pour jouer Jack. Mais qui pour être Joe? On s'est dit qu'il fallait aussi trouver un Lucky Luke et pourquoi pas une Ma Dalton. Nos recherches ont démarré efficacement puisque le nouveau prof de biol a accepté immédiatement d'entrer dans notre groupe. Seulement Marcel, c'est le plus grand, Paule lui a donc cédé Averell et finalement elle a voulu faire Lucky Luke.

On a contacté nos collègues de math pour compléter l'équipe, ils ont bien rigolé et ont dit ok.

Au bout du compte, Gérard, qui est petit, a été d'accord pour Joe, et Sylvie s'est proposée comme Ma Dalton. Restait le stagiaire de physique qui a eu une idée géniale, « finalement moi je pourrais faire Rantanplan. » Gros éclat de rire.

Pendant plusieurs semaines, on a bossé après les cours: confection des costumes et des masques, un sacré boulot! heureusement que dans l'équipe, il y avait de fameux bricoleurs. Ambiance du tonnerre, beaucoup d'entraide et de rigolade. Même que j'ai senti une connivence sympa avec Marcel qui me taquinait souvent et parfois même me complimentait « Dis donc Josiane, t'as une super

veste en jeans, quel look!» J'avoue que j'étais émoustillée. Mais j'avais été tellement échaudée par ma dernière expérience que je m'étais promis de ne plus me faire avoir par un gentil monsieur, tout doux et compréhensif, au début... qui, au quotidien, révélerait sa vraie nature de mec... «Tous les mêmes», comme dit Paule.

Une fois prêts, Marlyse, qui fait partie de l'équipe du théâtre, nous a proposé une petite mise en scène: les quatre Dalton arrivent en file indienne, boulet au pied, mains attachées par une corde. Rantanplan suit avec Lucky Luke et Jolly Jumper. C'est Frédéric, qui est maître de travaux manuels et le concierge qui l'ont confectionné au dernier moment, en carton et avec une couverture. Super, le cheval! et très comique!

Le grand soir est arrivé, le trac aussi, surtout la gêne. Doublement. Pas facile, quand on est un bandit entravé, en même temps une comédienne débutante, de déambuler sans anicroche, la figure masquée! Et puis comment dominer le sentiment aigu du ridicule?

Mais bon, c'est parti, et au bout de quelques minutes, tout le monde se tord de rire, s'étonne, s'exclame, essaie d'identifier les collègues sous leur accoutrement, de deviner les sujets représentés. Et tout le monde de s'esclaffer «Oh là là que c'est bien trouvé! Ah ça, il fallait y penser! Y'a pas plus chef indien que le doyen!» Ce dernier, nez rouge et ventre nu rebondi, plumes bariolées dans les cheveux, pagne en raphia, défile avec sa tribu, tomahawks et arbalètes à la main, lançant des cris de guerre. C'est au tour des cow-boys avec lasso et tout le harnachement qui s'arrêtent soudain au milieu de la grande salle pour bivouaquer, préparant foyer et couchage. La doyenne est méconnaissable sous son fichu à carreaux, ses sabots et son costume de

paysanne quakeresse. L'infirmière scolaire, la bibliothécaire et la médiatrice, irrésistibles avec leurs plumes en papier, leurs gros becs et leurs crêtes rouges qui couraient en piaillant autour de la fermière. C'est au tour des cow-boys de débouler avec deux chariots et deux vachettes complètement survoltées.

Sans oublier notre bande de gangsters qui déclenche l'enthousiasme, c'est le bouquet ! quelle excellente idée !

On se félicite, « on te l'avait bien dit Josiane qu'on cartonnerait ! » On se tape dans le dos, s'embrasse, rit à en faire pipi dans nos culottes. « Quel rire, quel rire ! » n'arrête pas de s'exclamer la maîtresse de latin, Madame Dubuisson. C'est vrai qu'en matière de créativité, notre petit établissement de Chapelle-sous-Vent a de quoi épater la galerie.

En conclusion, l'apéro-défilé remporte un « joli » succès, comme on dit ici. Il y a de l'émotion, de la joie, de la fierté aussi d'avoir réussi l'épreuve, réussi à faire rigoler le public, tout en respectant le thème imposé « et ça tu peux me croire Louis, c'est pas de la tarte ! Encore un coup de blanc, allez un dernier petit » et les mains de plonger dans la soucoupe de flûtes au fromage, et on rit de nouveau, de bon cœur, on rit en refaisant le défilé dans les conversations, « jamais j'aurais cru que le dirlo ferait le shérif aussi bien ! Quelle allure avec ses éperons et ses pistolets ! »

Chacun le sait, tout ça creuse l'estomac. On se met donc à table et on attaque le menu de fête : terrine de poisson en entrée avec salade de rampon, ensuite filet mignon en croûte. On se régale. La viande est tendre (sûrement une cuisson lente, c'est la mode) et la sauce aux morilles onctueuse et goûteuse à souhait. Une bien belle soirée.

Et là en plein repas, dans une ambiance surchauffée, qui est-ce qui déboule tel un chien sur un jeu de quilles? Lady Gaga en personne! En chair et en os, c'est le cas de le dire, avec sa robe moulante faite de morceaux de viande d'un rouge vif. Impressionnante! Une perruque blanche bleutée, un steak sanglant en guise de coiffe, un autre autour du poignet et plein de tranches de bœuf le long du corps. Au pied, des bottes à hauts talons recouvertes de morceaux sanguinolents. Lorsque la Lady se rapproche, les bouts de viande révèlent des trompe-l'œil en plâtre parfaitement réalisés. Ses talons aiguilles claquent comme des marteaux-piqueurs. Elle avance lentement, sexy en diable, avec des pas de mannequin, des esquisses de danse, une aisance époustouflante. C'est juste bluffant, on s'y croirait.

La voilà plus près de nous, ses mollets sont nettement moins fringants qu'à vingt mètres, sa poitrine est un peu fatiguée dans son décolleté audacieux et ses bras sont friselés de cellulite.

Mais dans la salle, silence religieux. La mastication générale s'est arrêtée. Longues secondes de suspense. Sidération, stupefaction. Et juste après, l'explosion, hourras, bravos, cris, rires, vacarme. Aucun doute, c'est la plus belle, chacun pense «pour aller danser», d'ailleurs c'est prévu en fin de soirée, les Flambeurs, le petit orchestre de Jean-Rémy a déjà installé son matos sur l'estrade de la salle de gym. Un coup de nostalgie semble s'abattre sur les collègues, pensent-ils à Sylvie Vartan qui chantait il y a longtemps une rengaine qu'on aimait bien?

*Ce soir je serai la plus belle
Pour aller danser
Danser-er
Pour mieux évincer toutes celles*

Que tu as aimées
Aimées-ées-ées

La foule des convives cherche à présent qui se cache derrière l'épaisse couche de maquillage, qui ça peut bien être? C'est l'effervescence, chacun y va de son hypothèse. Moi en tout cas, je n'ai aucune idée, je renonce.

Je dois avouer que c'est un succès... violent. Qui éclipse complètement les équipes les mieux costumées qui se trouvent tout à coup gnangnans d'avoir suivi la consigne à la lettre.

En tant que Dalton, je fais la gueule derrière mon masque en carton et ma voisine Rantanplan, dépitée, défait nerveusement le nœud de ficelle qui retient ses oreilles.

Lorsqu'enfin sous sa perruque blonde est découverte une des secrétaires de notre établissement, c'est un triomphe qui fuse en feux d'artifice. Corinne!! sacrée Corinne va, «quelle classe, ah quelle malice, dingue la ressemblance, tellement inattendue, tellement sympa, ah ah ah quel rire, quel rire!»

Moi je suis abasourdie, furax, ça bout à l'intérieur, je me sens trahie par tout le monde, mes collègues qui applaudissent frénétiquement cette connerie!

Qui ne respecte même pas le thème de la soirée, en plus qui arrive en retard pour bien se faire remarquer et qui se paie finalement le monstre succès !

Quel culot elle a, cette garce, cette grue qui m'a piqué mon type il y a juste une année.



Sugar baby love

Sugar baby love

Tube des Rubettes, 1973

«Fred, bon sang, faut faire une fête ! C'est pas tous les jours que t'as soixante-cinq balais. Tu vas toucher l'AVS, mon salaud.» Jacky le baratineur m'a saoulé avec ses beaux discours et comme un bleu, j'ai cru à son projet, week-end prolongé inoubliable, Nice ensoleillée, bistrots sympas et nanas extras. En fait je me fais toujours avoir.

Des fois je me fais honte, je suis vraiment con, je vois bien que c'est débile, mais avec leur baratin, leur miel, j'ose pas dire non, même si j'y crois pas. Ma toute dernière connerie, il y a une semaine, moi qu'on appelle jamais au téléphone, je reçois un appel de la fille des pinards. Celle qu'est déjà venue deux fois sonner à ma porte. Pour me refiler son «vin exceptionnel». La première fois il y a une année, elle m'a roulé dans la farine avec ses roucoulades. Résultat des courses, complètement fauché et dans la dèche avec mes factures impayées, je me suis retrouvé avec douze bouteilles de Bordeaux à trente-cinq balles alignées sur les catelles de ma cuisine. Deux jours après, j'avais la visite de mon assistante sociale, je vous raconte pas l'engueulée quand elle a découvert le spectacle des Bordeaux. «Si vous comptez sur moi pour payer vos idioties.» Mais ça m'a pas tellement servi de leçon puisqu'au téléphone il y a huit jours, j'ai pas pu lui dire non à cette finaude. Elle a réussi, à coup de minauderies, à me vendre deux cartons de Pinot noir à vingt-sept francs, une occase unique selon elle.

Pourquoi je fais ça ? Avec ma gueule et mon physique, je suis si content qu'on me parle, qu'on soit gentil avec moi, que je fonde littéralement. Je peux pas résister à un sourire, à une parole aimable. Et j'ai besoin qu'on me parle, j'ai aussi terriblement besoin de parler moi-même. C'est plus fort que moi, il faut que je cause avec quelqu'un.

Faut dire qu'en général les gens, dès qu'ils voient ma gueule, ils foutent le camp en courant. J'ai une tronche pas possible, un nez de travers, des petits yeux qui louchent, des oreilles décollées et cerise sur le gâteau, une déformation congénitale, un goitre.

J'ai été opéré, mais j'ai toujours une boule bien visible et ma thyroïde a tendance à gonfler. C'est pour ça que je prends des médocs, deux sortes, un à base d'iode et un autre, du lévothyroxine qui a pas mal d'effets secondaires. Ça ralentit la saloperie, l'augmentation du gonflement, mais ça peut pas me guérir. Bref quand quelqu'un me regarde et me parle sans dégoût, ça me fait tout chaud au cœur.

Ma gueule, c'est quelque chose, mais je vous ai pas parlé du reste. Court sur pattes, avec un bide proéminent, un animal de foire. Ça fait rire les gens, cette espèce de nain au visage repoussant. Quand j'entends Souchon chanter « allô maman bobo, comment tu m'as fait j'suis pas beau », ça me fout les boules, cette chanson, c'est la mienne. Pour lui, c'est de la rigolade, même si Souchon c'est pas un Apollon, il fait son petit branleur qui s'écoute chialer.

Par-dessus tout ça, j'ai un gros problème dans la tronche. Une obsession. Les bonnes femmes, la baise. Tout me fait penser à ça, les publicités de bagnoles avec des nanas couchées sur

les capots, les magazines pornos où à chaque page tu vois des bouches avaler d'énormes queues, même sous la douche quand je me fais couler du shampoing dans la main, on dirait du sperme, ils font exprès ou quoi. J'y pense tout le temps à ces trucs et j'ai qu'un moyen pour avoir la paix pendant un moment, je me branle devant des films de cul qui s'entassent sous ma télé. Même que depuis quelque temps ça devient difficile. J'ai du mal à bander. Et je me sens humilié par ces gonzesses aux seins et au cul aussi gonflés que des ballons de foot, qui se font tringler par des athlètes plus beaux que des dieux. J'enrage en voyant des barres à mine de vingt centimètres qui forent en profondeur sans s'arrêter.

Question télé, il y a deux ans, même genre de connerie. Mon poste pourri avait rendu l'âme et l'assistante sociale qui m'aide à faire mes comptes et mon budget était d'accord que j'en achète une nouvelle, avec écran plat et les derniers trucs à la mode. Bon je vais au supermarché du coin et je fouine parmi une forêt d'écrans de toutes les grandeurs. Oh, c'était impressionnant de voir le même match de foot des dizaines de fois. Tout de suite ce sont les grands écrans qui m'ont flashé. La pelouse était si verte, le ballon si vrai, les gueules des joueurs si nettes. On voyait la cicatrice de Frank Ribéry sur la joue, on se serait cru à trois mètres. Hallucinant. Un écran immense ! Home cinéma, c'était marqué sur une pancarte. Je regarde le prix, je me dis c'est pas pour ta pomme mon gars, 7000 balles, tu parles. Un vendeur s'approche, me sourit gentiment « elle est superbe, s'pas ? » Je lui dis « vachement, mais bon c'est bien au-dessus de mes moyens. » Avec un grand sourire et une tape sur l'épaule, il dit « c'est votre jour de chance, aujourd'hui on la fait 5000.- c'est un modèle d'exposition, hein c'est pas beau ça ? » Bref voilà comment je me suis retrouvé avec ma super Samsung dans mon petit salon

bordélique et un leasing de 150.- par mois, quelle connerie. Inutile de décrire la tête de l'assistante sociale.

Alors pour Nice, ça a été pareil, la cata. Miné, humilié même. Quelle connerie ! Jacky m'avait fait tellement de boniments, des filles en veux-tu en voilà, des nanas au grand cœur, très humaines, traduction qui baisent avec tout le monde, même avec des cloches pareilles à moi et patati et patata. Tu parles, on est rentré complètement fauchés et pour les nanas, une véritable Bérézina. Et surtout j'arrivais presque plus à marcher, cette fois mon dos avait lâché, j'avais forcé sur les va-et-vient, la gare, le bord de mer, le boui-boui. Jacky a dû me soutenir pour descendre du train et sortir de la gare, un véritable handicapé ! Mes derniers ronds sont partis dans un taxi.

Déjà au départ, c'était foireux la combine du Jacky. Il avait beau me dire « fais-moi confiance Fred, j'ai le pognon, on va bien se marrer », moi j'étais pas chaud, mais Jacky, il sait toujours tout, il a réponse à tout, à la fin on dit ok. Easy Jet de Genève pour Nice, fastoche, à nous deux les p'tites Niçoises ! Dans l'avion Jacky a sorti de la poche de sa chemise hawaïenne deux pilules bleues qu'il m'a refilées, « avale ça mon pote, tu vas bander pendant deux jours, tu vas retrouver la pêche de tes vingt bergeres, mon cochon, tu verras ! » Je lui fais trop confiance à Jacky, j'ai avalé les pastilles et j'ai fermé les yeux pendant le vol en imaginant une pute aux seins énormes qui se frottait contre mon membre tout gonflé.

En posant le pied sur l'aéroport de Nice, j'ai reçu un coup de chalumeau en pleine poire. Bon sang, le soleil m'a tapé sur le chou tellement fort que j'ai vu tout tourner. Jacky m'avait pas dit que les pilules bleues provoquaient des effets secondaires,

quel con, j'ai failli tomber dans les vapes. C'était bien parti. On a pris un taxi pour le centre-ville. Bien sûr Jacky a pas pu s'empêcher de s'engueuler avec le chauffeur. Pour des brouilles. Il était black, le chauffeur, si on connaît Jacky, hum les blacks, il peut pas les blairer.

Bref on s'est assis à la terrasse d'un bistrot et j'ai sifflé vite fait une bière bien fraîche. Juste après, j'ai chopé un mal de caillou monstrueux. Je flippais sûrement à cause de mes énormes envies. J'y pensais tant, je me réjouissais tellement, caresser, être caressé, tout ça m'avait échauffé la tête. J'ai eu bien du mal à repartir sous la fournaise et dans le boucan infernal de la circulation. Il était presque deux heures de l'après-midi et on avait faim. On a fait quelques dizaines de mètres et on est entrés dans un restaurant avec air conditionné. Je me suis affalé sur une banquette et on a commandé des steaks frites. Jacky m'a refilé une aspirine et je me suis senti mieux. Mais j'avais les oreilles en feu et le nez qui piquait, sûrement les effets secondaires des pastilles.

Il était presque cinq heures quand Jacky a décidé d'aller dans le fameux boui-boui où il était soi-disant connu comme un nabab. On a pris un bus qui nous a emmenés dans un quartier popu. Au bout de dix minutes de marche, on est entrés dans le boxon. L'entrée était sombre et un peu crade. Rien d'engageant. Dedans, sinistre, quelques loupiottes rose sale et des néons fluo à moitié fichus. Au bar, deux nanas et un barman. J'étais dégoulinant de transpiration et déjà crevé.

À peine entrés qu'on se fait entreprendre par les deux blondasses qui ondulent du popotin en nous parlant. «Chouette dit Jacky, je t'avais dit mon vieux Fred, elles sont super sexy et gentilles.»

Tu parles, au bout de cinq minutes, elles commandent du champagne et rigolent en douce en faisant des clins d'œil au barman. Jacky se rapproche de la plus mignonne et essaie de la peloter. Rien à faire, elle s'écarte en se fendant la poire et lui demande du pèze pour la toucher. Au bout du troisième verre, ma tête commence à tourner. Jacky se dirige vers le jukebox qui m'aveugle avec ses éclats bleutés et ses éclairs jaune pétant. Il glisse une pièce dans la fente et tapote sur les boutons. Un tube d'été, genre country, secoue le bar, ça me met dans un état bizarre, je descends de ma chaise un peu bourré et j'esquisse quelques pas de danse pour faire le malin. Je m'approche d'une des deux nanas, la moins jolie, celle qui louche, et je ne sais pas ce qui me prend, un petit coup d'euphorie, j'accompagne le chanteur avec ma voix de fausset :

*Sugar baby love Sugar baby love Sugar baby lo-o-ve
sugar baby lo-o-ve*

en tortillant du cul à la manière de Johnny.

C'est l'éclat de rire général, elles se foutent de ma poire ouvertement.

Jacky se marre aussi. Ça me refroidit. En plus, monsieur veut passer aux choses sérieuses et entreprend de négocier pour nous deux. Réticente, la nana à l'œil qui dit merde à l'autre. Elle demande le double du tarif habituel pour monter avec le « chanteur de charme ».

La suite ? j'entre pas dans les détails. Malgré les pastilles, rien à faire, moi ça me la coupe, une pute aussi sympathique qu'un sergent-major et aussi sensuelle qu'un huissier.

Bref après trois jours de glande au bord de la mer, à passer d'un bar à l'autre, c'est un retour piteux à la maison. Fauchés, crevés, le dos en compote, le mal de crâne en embuscade, un coup de soleil sur la nuque et les oreilles, la cata quoi. Sacré Jacky, ses super combines, il peut se les garder, Nice, c'est fini effe i ni enne i ni.

Quand j'ai ouvert la porte de mon appartement, une odeur de pourri m'a sauté à la tronche. J'entre, en tout premier je vois l'évier de la cuisine débordant de vaisselle sale et par terre des sacs poubelles à moitié remplis. Je vais au salon, des revues pornos traînent par terre, des DVD idem avec des titres et des photos crades, c'est pas ça qui pue, mais tout à coup tout ça m'écœure. La puanteur vient de la cuisine, précisément de la cuisinière. Sur une plaque, une casserole, je soulève le couvercle et je découvre un reste de soupe oublié depuis plus de trois jours. C'est verdâtre et l'odeur me fait presque tourner de l'œil.

C'est dégueulasse ! vraiment j'suis con comme la lune.

J'ai été dégoûter dans la salle de bain, me suis dégoûté dans le miroir. J'ai pris une décision importante. Faire de l'ordre, dans l'appart, mais pas seulement, dans ma vie mal foutue aussi. J'ai rempli un grand sac poubelle, j'étais content d'y flanquer toutes mes saloperies, revues et cassettes pornos, oui soulagé d'y jeter mes polars glauques, mes magazines débiles, même que j'y ai balancé mes clopes, vas-y Fred, tu vas y arriver, je me suis dit.

Là-dessus Jacky a téléphoné, « Ramène ta fraise, mon vieux, on est tous au Kibo, i' manque plus que toi, on t'attend. »

Alors j'ai suivi les copains.



Brigitte Bardot Bardot

Brigitte Bardot Bardot

Chanson de Dario Moreno, 1962

Clinique St-Roc, le 25 novembre 2010

Cher Armand,

Merci pour ta lettre que j'ai beaucoup appréciée. Quel bien ça fait d'avoir quelques amis fidèles pendant les tempêtes et les scandales ! Je réalise vraiment que les malheurs des uns font jouir certaines personnes. En ce moment je suis par terre, blessé, davantage moralement que physiquement (même si je me remets avec peine de mes nombreuses contusions). Malgré ça, les médias et certains anciens « amis » me tapent encore dessus. J'ai fait une connerie, c'est clair et je suis grillé politiquement, mais enfin, à part mon épouse qui est en droit de se sentir victime, qui d'autre ai-je lésé ? Toi qui me connais par cœur et donc mon goût des jolies femmes, tu comprends que j'ai craqué pour cette sublime Polonaise que tu as vue l'an passé à Berne lors de la réception des ambassadeurs. Heureusement elle s'en sort sans égratignure, contrairement à la secrétaire de Ted Kennedy, tu te rappelles, qui a laissé sa vie dans le même genre d'accident. Je t'entends me dire qu'elle s'en sort terriblement mortifiée, tu aurais raison, ça n'est pas drôle d'être présentée dans les journaux comme la jolie rouquine à moitié dénudée que les flics ont désincarcérée. D'ailleurs notre relation est grillée elle aussi, certainement à tout jamais. Sur mon lit d'hôpital, je ne fais que ruminer l'accident et ses circonstances. Et ta lettre a réveillé des souvenirs enfouis de notre adolescence au cours de laquelle les femmes ont occupé à plein temps notre esprit.

Rappelle-toi, on était des allumettes. La moindre étincelle nous enflammait instantanément. C'est dire le tsunami que j'ai vécu, jeune puceau de dix-sept ans, ce fameux week-end prolongé de la Toussaint.

Quel épisode ! que je n'ai jamais osé raconter, même à toi.

J'avais décidé de rester dans ma petite piaule du quartier du Guintzet au lieu de rentrer chez mes parents à une centaine de kilomètres, comme la plupart de mes copains externes.

Ma chambre, que tu as connue, heureusement indépendante — une porte donnant sur le perron extérieur et une autre directement dans le corridor du premier — m'évitait de traverser l'appartement de la famille Martin, mes logeurs. Tu t'en souviens peut-être, un bureau minuscule avec un rayon de bibliothèque, un lit étroit coincé entre une armoire branlante et un mini lavabo, c'était ma cellule de travail, en même temps la salle de cinéma de mes fantasmes. Par contraste la fenêtre semblait immense et plongeait sur un jardin brouillon, rempli de fleurs et d'arbustes livrés à eux-mêmes. Exactement moi, qui poussais ainsi qu'une herbe folle au milieu des graviers avec la modique somme d'argent que l'arrosoir parental me versait chaque mois.

Le crachin qui tombait depuis deux jours avec une petite bise sournoise alimentait mon coup de blues dominical à tel point que je ruminais ma solitude dans ma tanière en regrettant mon choix. Je me sentais d'autant plus seul que mes deux meilleurs potes, toi Armand et Bernard, aviez filé avec votre club de foot pour un tournoi du côté de Bulle.

Que faire dans cette ville morne qui suinte de pluie et d'ennui ?

Aucune envie de descendre des bières et de fumer des sèches toute l'après-midi au Domino, à attendre... quoi, qui?

Zut, après une petite virée déprimante au centre-ville, un flipper au Tic-Tac presque désert, je m'étais décidé à regagner ma piaule, m'y calfeutrer, attaquer ma version latine et si possible les maths que je détestais franchement, avant de m'accorder le dessert, le bouquin qui me troublait beaucoup avec son parfum de scandale déclenché depuis plusieurs années déjà, ravivé par son adaptation récente au cinéma.

Bouche entrouverte gourmande, yeux marron effrontés droit dans les miens, narines dilatées, décidément la photo de Brigitte Bardot en couverture de ce Livre de Poche me fait un sacré effet. Elle est couchée sur un homme nu, au torse velu et au sourire narquois. Et le titre en noir semble proclamer la victoire de ce mâle repu après une nuit orgiaque, *Le repos du guerrier*. En quatrième de couverture, l'épaule ronde et la cascade dorée de l'actrice provoquent mon regard de dix-sept ans.

Contrairement à Rimbaud qui prétendait qu'à cet âge-là on n'est pas sérieux, moi je le suis. Très sérieux même, au moment où je sors de ma serviette le livre que tu m'avais discrètement refilé, tu te rappelles. Brigitte me trouble. J'ai le cœur qui bat, les tempes qui tapent et les jambes flageolantes. Et ce refrain joyeusement obsédant de bossa nova qui me trotte dans la tête et qui me donne envie de me trémousser

Brigitté Bardot Bardot Brigitté Bardot Bravo...

Je me précipite sur mon lit pour ouvrir au hasard le fameux bouquin dont parlent à voix basse les adultes initiés.

Une odeur puissante me saute au nez, un effluve troublant s'échappe des pages. Je les approche de mes narines, ah, je ne sais pas si c'est le mélange d'encre et de papier ou le parfum des aisselles de Brigitte que je respire à plein nez.

Mes doigts tremblent en tournant les pages, mes yeux avides tombent sur des mots comme «jouir» «con» «cul» «baiser». C'est la première fois que je lis dans un livre des mots pareils. Et c'est une femme écrivaine qui les met dans la bouche d'une autre femme, si belle, si désirable.

Complètement remué, j'entame le livre de Christiane Rochefort depuis le début et je ne le lâche plus,

Brigitté Bardot Bardot Brigitté Bardot Bravo...

Le temps file jusqu'à la nuit qui tombe tout à coup derrière ma fenêtre. Je n'ai pas faim, j'ai juste envie de dévorer l'histoire de cette jeune bourgeoise, rangée, fiancée, étudiante qui tombe sous l'emprise de Renaud, intello paumé, rescapé d'un suicide, au physique bizarre mais à l'intelligence aigüe.

J'ai l'impression d'atterrir sur une planète inconnue.

Pendant presque deux jours je reste cloîtré dans ma chambre, juste un saut au magasin du quartier pour avaler un sandwich et un coca. Je trimballe mon bouquin partout, dans le bus, dans la rue, même aux toilettes. Je découvre avec Geneviève, la naïve narratrice, la frénésie du désir, la jouissance, l'aveuglement, l'esclavage de l'amour. En même temps le langage de cette jeune femme qui parle en détail de son aventure destructrice. Qui me secoue par sa crudité, sa lucidité, son autodérision.

Avec Renaud, je découvre la liberté sexuelle, la différence entre amour et désir, le cynisme, la goujaterie, la manipulation et la déchéance dans l'alcoolisme.

Je suis choqué par la perversité du bourreau mais aussi par la docilité de la victime.

C'est dimanche après-midi, soleil timide, tellement inattendu que je décide de finir mon bouquin dans le parc tout à côté. Au bout d'une heure environ, certains passages me font frissonner, la température de novembre également dans ma veste légère. Il se remet à crachoter des gouttelettes glaciales, je file à toute vitesse.

Me voilà sur le seuil de la maison de mes hôtes. Des cris de gamins joyeux remplissent la cage d'escalier. Deux garçons de huit et onze ans s'amuse comme ils peuvent par ce temps cafardeux, ils se bagarrent gentiment, se bousculent, embêtent leur grande sœur qui sort de sa chambre, dérangée par le bruit et qui tente de faire un peu de discipline. Je ne l'ai pas vue souvent la frangine, qui dort pourtant sur le même étage que moi. Quel âge ? dix-sept dix-huit ans, brune, forte poitrine, je la trouve un peu massive, pas jolie. Elle me dit bonjour avec des petits yeux malicieux en me serrant la main, c'est un mélange de robustesse et de sensualité. Avec un sourire bizarre, contre toute attente, elle m'invite tout de go dans sa chambre pour faire mieux connaissance. Surpris, j'entre en hésitant, m'assieds sur le lit et bientôt on entend le rire des garçons dans le corridor qui interpellent leur grande sœur, « on parie que dans cinq minutes tu vas lui faire un mimi sur la bouche, ah ah ah ! » Elle sort furieuse, les engueule et les chasse à coups de pied au cul.

À peine rentrée dans la chambre qu'elle se marre, quels coquins ces gamins, à peine assise sur le lit qu'elle me décoche un sourire bizarre, je ne sais pas comment l'interpréter, d'ailleurs je n'en ai pas le temps, elle me propose ébahi de leur faire gagner leur pari à ces deux salopiots, ah ah, elle avance hardiment la bouche et enfle d'autorité sa langue entre mes dents, longue, dure et froide comme un serpent.

J'ai si peu d'expérience en la matière que je trouve ça technique, mécanique, somme toute pas très excitant. Je suis troublé, décontenancé, passif. Mais à présent elle s'applique à me rouler un patin profond et ondulant qui produit un effet instantané.

Ça se voit et ça la fait marrer. Sa langue recommence ses baisers de couleuvre. Elle gémit doucement, me serre dans ses bras, tâte ma poitrine, mes épaules et me souffle dans l'oreille, «incroyable, t'es vachement musclé! c'est la première fois que je touche des biceps aussi durs et puis ton... oh oh, on dirait du bois, c'est pas comme mon fiancé.»

- Quoi, t'as un fiancé?
- Ouais, c'est pour la famille que je l'appelle pareil.
- Ah bon, et tu... couches avec lui?
- Penses-tu, non... seulement si on se marie.

J'ai la tête à l'envers, chamboulé par ce qui me tombe dessus. Incrédule et tout à coup terriblement excité. Je lui touche les seins, les caresse, volumineux qu'ils sont, bon sang vachement bandants! J'essaie de la coucher sur le lit, mais elle résiste, elle décolle sa bouche de la mienne pour me dire:

- Non, je dois y aller, j'ai rendez-vous dans un quart d'heure, on va au ciné et puis manger une pizza.

- Oh, dommage, c'était mmm...
- Écoute, je... je viendrai te dire bonne nuit, si je rentre pas trop tard.

Inutile de dire que j'ai un mal fou à travailler et même à finir mon bouquin avec mon fantasme étalé sur la couverture. J'allume mon transistor, tombe sur le rock endiablé d'Elvis, *Jailhouse rock*, qui me soulève de ma chaise.

Pendant toute la soirée, je pense à cette fille très spéciale, comment peut-elle parler de son fiancé à un inconnu qu'elle est en train d'embrasser? Je pense à sa poitrine fellinienne, à sa langue spéciale qui donne des frissons, à sa main dévergondée! Je pense à Brigitte qui incarne dans le film la jeune femme du bouquin, mais oui, ça existe vraiment des filles entreprenantes, qui aiment le plaisir physique et qui trompent leur fiancé avec le premier venu.

Je me demande ce que je vais raconter aux copains le lendemain matin, comment les faire saliver un maximum.

Je me prépare pour la nuit. Est-ce qu'elle va vraiment venir? Survolté, je me lave à mon minuscule lavabo, le visage, les aisselles et le bas-ventre, me pommade de Nivea, fauché comme je suis, je n'ai ni parfum ni eau de toilette pour m'asperger sous les bras. Je me couche avec *Le repos du guerrier*, essaie de lire, deux fois, trois fois la même page, abandonne, éteins ma lampe de chevet et me mets à fantasmer sur les promesses de la nuit. Je l' imagine couchée sur moi, de la même manière que Brigitte sur Robert Hossein, son corps collé au sien. Un tam-tam résonne dans ma tête. Entre mes jambes, une grenade prête à exploser.

Réveil en sursaut. Je sors brutalement d'un rêve peuplé de femmes aux mamelles gonflées et aux bouches telles des ventouses. Nuit noire. Quelqu'un est dans ma chambre. Une ombre blanche s'approche sans bruit, déterminée. Elle écarte les draps, entre dans mon lit. Moi, qui suis resté nu exprès, je n'en reviens pas, je n'y croyais plus, tombé finalement dans un sommeil profond. Muet et tremblant, j'essaie de saisir la forme blanchâtre, mes mains agrippent une chemise de nuit de molleton épais. Oui oui, elle est bien là, je la serre contre moi, une odeur de lessive envahit mon nez et ma bouche. Je relève sa chemise, c'est pas simple, je l'abandonne pour le moment, remontée jusqu'aux seins, pour me concentrer sur eux. Je les malaxe comme de la terre glaise, les transforme en melons voluptueux pour y plonger mes lèvres. Un désir violent guide mes mains sur ses fesses rebondies.

Est-ce que je ne suis pas en train de rêver? Non non, c'est bien elle, avec ce parfum d'huile d'olive qui me pousse à me vautrer dans le sillon. Je distingue à peine son visage, rugueux et sérieux dans la pénombre. Elle n'est peut-être pas belle, mais sa rudesse provoque en moi un trouble bestial. Nos bouches se ventousent, nos ventres fusionnent, zut zut zut... je n'ai pas le temps d'apaiser le volcan...

Honteux, je bredouille des excuses, elle me rassure avec des «ce n'est rien».

Un bruit dans les escaliers du corridor, suivi d'un craquement. Qui nous électrise.

Ma partenaire saute du lit tel un ressort, s'aplatit contre la paroi, au passage envoie valdinguer un de mes souliers. Crash d'un avion dans le silence. Un vent de panique paralyse la chambre,

fige Adam et Ève nus, pris en faute. Nouveau craquement dans le corridor, la chemise en molleton plaquée contre la paroi s'agite, ouvre discrètement la porte extérieure et disparaît dans la nuit. Moi je suis plongé dans une apnée suffocante.

Toc toc toc, trois petits coups sont frappés à la porte intérieure. Des coups violents dans ma poitrine. Qui ça peut être? les parents? qui ont tout découvert? Mon cerveau s'emballe, avec un défilé d'images de honte, d'humiliation. Un gong résonne dans mes tempes. En retenant mon souffle, je me décide à entrouvrir la porte, juste un peu.

Dans la pénombre, je distingue une robe de chambre laissant entrevoir une poitrine généreuse qu'un rayon de lune éclaire par la fenêtre du corridor, «Sylvain, excusez-moi, je vous réveille... j'ai eu si peur.» Le rayon éclaire aussi une portion de paroi contre laquelle est accroché un crucifix, brillant comme un sou neuf et qui est un rappel de la morale catholique qui règne dans cette maison. La main de Mme Martin agrippe mon coude, je suis bouche bée, paralysé, «j'ai entendu des bruits, des mouvements, j'ai une terrible frousse des cambrioleurs et mon mari est loin pour la semaine.» Elle fait un petit pas en avant, je sens son corps contre mon épaule qui barricade la porte, sa poitrine frôle mon bras, un frisson me parcourt le corps. «Et puis ma fille n'est pas encore rentrée, j'ai guigné dans sa chambre, son lit n'est pas défait, je me demande ce qu'elle fabrique à une heure pareille.» Elle se rapproche encore, ses seins tièdes effleurent mon bras, ses doigts tremblants saisissent mon épaule, «Sylvain, j'ai paniqué, sentez combien je tremble, est-ce que je peux rentrer chez vous cinq minutes?»

Sur le seuil de la petite chambre, le temps s'est arrêté. Il y a un moment de folie qui me brouille le cerveau avec une grande

confusion provoquée par la chair qui touche mon corps nu frissonnant dans la froideur de la nuit.

Je bredouille, vacille sur mes jambes, le barrage de mon corps cède sous la douce poussée exercée par ma logeuse. Elle est dans ma chambre, avance à tâtons vers le lit, s'assied au bord avec précipitation. Je la rejoins, les jambes flageolantes.

- Merci Sylvain, vous voyez comme je tremble ?
- Euh, euh... plus rien à craindre, c'est fini.
- Mais vous... vous avez froid ! prenez ma robe de chambre !

Sans attendre, elle se relève à demi, enlève son peignoir, me recouvre les épaules. Je n'arrive plus à penser. Je me sens perdu. Pourtant je ne peux m'empêcher de lorgner sur sa nuisette transparente. Sa main gauche est restée dans mon dos quelques secondes. Elle se met à évoquer sa vie de mère, de femme, souvent seule, livrée à elle-même, sans beaucoup d'aide et de compréhension des siens. Je respire très fort et commence à transpirer.

À mesure qu'elle parle, sa main se promène à nouveau dans mon dos, nos corps qui se touchent frémissent, sa tête penche insensiblement vers la mienne, repose à présent sur mon épaule. Gouttes de sueur le long de ma poitrine, sourde brûlure dans mon bas-ventre. Je sens dans ma tête un bouillonnement qui me submerge. Trouble irrépessible. Et puis soudain, sans prévenir, un souffle puissant nous bascule en même temps sur le lit. Aveuglés, haletants, éperdus. Nos bouches se cherchent, confuses, fiévreuses... Je me sens secoué par une tornade.

Ses caresses forment une vague qui m'emporte au large. Pas besoin de mode d'emploi ni de diplôme, tout s'enchaîne avec harmonie.

Je plonge dans une grotte douce et accueillante. Nous gémissons ensemble lorsque l'explosion se produit. Est-ce cela la damnation éternelle dont parlait le catéchisme de mon enfance? Qu'il est donc voluptueux le péché mortel! À supposer que Dieu existe, ce dont je doute depuis quelques années déjà, pourquoi condamnerait-il une de ses plus belles inventions, une si délicieuse sensation? Le lendemain en me réveillant, plus personne à mes côtés, j'ai du mal à faire le tri entre la réalité et le rêve, encore un fantasme d'adolescent frustré! non non, j'ai vécu tout ça. C'est un bouleversement tellement troublant que je ne peux en parler à personne. La découverte simultanée des désirs féminins dans un livre et dans un lit.

Deux jours plus tard, je croise la fille de ma logeuse dans le corridor. Elle rougit violemment. Moi aussi, de la voir rougir.

- Je suis un peu idiot... j'aurais pas dû venir l'autre soir.
- Euh, non non, voyons, c'est moi qui...
- T'as été drôlement gentil avec ma mère.
- Euh... tu trouves? alors tu sais?
- J'ai entendu derrière la porte, oui c'était bien pour elle, j'étais juste un peu jalouse.

Moi qui voulais faire baver les copains, c'était raté! Pas envie de raconter ces instants uniques, pas envie de rire de ces dames. Il s'était passé quelque chose de puissant entre nous, impossible de diffuser ce parfum secret. Je n'aurais pas supporté que mes copains les traitent de putes ou de connasses, moi finalement je les trouvais gentilles et généreuses. En plus je n'étais pas très fier de moi, après tout, c'était moi le garçon facile, de surcroît un jeune lapin éjaculateur précoce qui sautait sur tout ce qui se présentait. Décidément tout ça n'était pas très flatteur!

Voilà Armand, cette fameuse nuit que je n'ai jamais osé raconter. Plus de trente ans plus tard, le « guerrier » humilié, couché sur un lit de souffrance, s'y décide à la suite de ce stupide accident où la mort m'a laissé une chance mais où l'amour a compromis ma vie professionnelle et familiale.

J'espère sortir de cette maudite chambre d'hôpital dans trois semaines. J'espère surtout que je ne t'ai pas trop barbé avec mon anecdote intime et peu glorieuse. Moi j'ai eu un plaisir nostalgique à évoquer cette époque de découverte où les projets et les rêves coloraient notre quotidien, où les livres, la musique et le cinéma étanchaient notre soif.

À bientôt vieux frère. Je t'embrasse amicalement.

Sylvain



Au chant du coq

Au chant du coq

Chanson de Manau, 2015

Un jeune homme va venir renforcer notre équipe pendant six mois. Je me réjouis. Quand nous l'avons reçu avec ma collègue Sonia pour un premier entretien, il a montré un tel enthousiasme qu'on s'est dit super, ça va marcher comme sur des roulettes, même longueur d'ondes et du charme en plus. C'est David, vingt-cinq ans, bien bâti, joli garçon, pas Brad Pitt quand même, mais cordial et équilibré. Du gâteau, celui-là. Avec Sonia, on aime bien aussi que les étudiants viennent nous bousculer avec leurs convictions et leurs savoirs tout neufs. À ce niveau-là, ça promettait. Sonia m'a avoué plus tard qu'au premier contact, il lui était apparu trop sûr de lui. Pour ma part, je m'étais dit que ça ferait du bien à une équipe de nanas qu'un gars vienne se former quelques mois parmi elles. D'emblée j'ai éprouvé de la sympathie pour lui. Souriant, sociable, l'âge de mon fils, parcours scolaire sinueux, finalement sur le point d'obtenir un diplôme de tourisme, bref j'étais confiante. Ses motivations n'étaient pas bien claires, mais en quelques mois, elles auraient le temps de se préciser. Et puis les étudiants actuels ne sont plus ceux de notre époque. De mon temps, on voulait parcourir le monde, le changer même, on n'avait pas la trouille de s'engager, alors qu'aujourd'hui...

Les premières semaines se passent on ne peut mieux. Discussions franches, échanges constructifs. David est fiable et comprend vite. Son contact avec la clientèle est cordial et efficace. De plus il n'hésite pas à prendre en charge certains dossiers complexes, ce qui me décharge rapidement. D'ailleurs la responsable de l'agence me taquine à plusieurs reprises durant cette première période, tant il se montre poli à l'égard de sa référente, il pousse même la galanterie jusqu'à enlever la neige sur les vitres de ma voiture lorsque nous nous rendons à la Haute École pour des rencontres périodiques avec ses profs.

Pourtant je découvre qu'il a de sérieuses difficultés rédactionnelles dans ses rapports écrits, pour résumer certaines démarches ou faire un compte-rendu précis.

Idem pour l'autocritique de son travail de diplôme que je trouve un peu fouillis.

Sans parler de son orthographe fantaisiste. En même temps, je réalise que ma collègue et moi avons introduit un coq dans le poulailler. Son attitude devient de plus en plus narcissique, son habillement se transforme, ses poses deviennent théâtrales, ses paroles plus viriles, ses mimiques idem.

La tenue conventionnelle des débuts a fait place à des tee-shirts moulants et minimalistes à tel point que quelques bribes de discussion à ce sujet entre Sonia et David n'ont pas échappé à mes oreilles, « nos clientes voyons... on n'est pas à la plage... juste une petite adaptation », suggérait ma collègue. Lors de la pause, j'ai entendu David grommeler devant la jeune stagiaire, « à quoi sert ma musculation si je ne peux rien montrer? on n'est pas dans un couvent, hein? »

Il faut dire que mes collègues, aussi bien les anciennes — plusieurs pourraient être sa mère — que les jeunes, jettent sur ses biscoteaux des coups d'œil flatteurs, elles lui font même une véritable cour, ostensible voire indécente, on dirait que le jeune mâle a perturbé l'équilibre de la basse-cour, aboli les peurs et la censure. Aussitôt qu'il apparaît, les plumes frémissent, les crêtes s'électrisent, les roucoulements montent d'un cran. J'en suis parfois gênée.

Un jour au pique-nique de midi, une secrétaire et la responsable de l'Asie parlent de massages, devant David et moi, plaisantent sur les « vrais », reconnus par les assurances, et les pseudos, les coquins. L'une d'elles se met à raconter en long en large qu'elle a accepté lors d'une séance de « vrais » d'enlever sa petite culotte alors qu'en général elle n'apprécie pas du tout ça. Hum hum j'ai fait, en regardant David encore plus attentif qu'à l'ordinaire. J'aurais aimé dire en riant que mon travail d'évaluatrice ne serait pas facilité par ce genre de discussion, je n'ai pas osé.

Un autre jour, une collègue de mon âge, mère de trois enfants, parle à haute voix de la jolie et jeune remplaçante qui a rejoint son équipe depuis deux jours. Visiblement sous le charme, elle la qualifie de « bombe » et ajoute qu'elle plairait à coup sûr à notre David. Hum hum... décidément, je me sens mal à l'aise. Serais-je devenue une quinquagénaire coincée, pudibonde ?

Lors d'une pause hivernale, notre cher David a révélé incidemment qu'il adorait les petits pains au chocolat. Ses paroles ont été soigneusement enregistrées. C'est ainsi que quelques jours plus tard, pour entamer sa matinée frisquette, les deux dames du desk d'accueil se sont arrêtées à la boulangerie du coin.

Lors de l'offrande, leur mine d'ados énamourées a semé un léger trouble.

Bref après quelques mois, le coq a trouvé sa place, il est heureux, choyé et rien ne pourrait venir perturber cette situation idyllique. Surtout pas une remarque tant soit peu critique ou une petite réserve exprimée à l'aide d'une expression édulcorée de la part de ses coaches. Aïe, comment lui suggérer que ses travaux pourraient être améliorés, en rédigeant par exemple ses commentaires au présent, en supprimant certaines affirmations péremptaires, des détails inutiles, en vérifiant certaines infos, en indiquant ses sources, en citant des statistiques importantes, enfin en corrigeant l'orthographe ?

Il me rappelle la chanson de Manau :

*Lui qui ne sait rien de tout ça, continue sa provoc
Aimez-vous le son de ma voix qui caresse vos portes
Moi qui suis fier d'être le roi, mais après tout qu'importe
Entouré de poules de choix je me fais de la sorte*

Difficile de lui tendre un miroir fidèle alors que celui que lui proposent mes collègues est si flatteur ? Je suis devenue celle qui exige tout le temps alors que les autres pommadent généreusement. D'où sa nouvelle stratégie : égratigner mon image à chaque occasion. Si je lui demande de raccourcir une présentation et de préciser un déroulement de voyage de groupes, il évoque une situation antérieure au sujet de laquelle j'avais rédigé un programme de manière moins claire que la sienne, d'ailleurs lors de notre entretien avec un client pénible, il m'a trouvée assez démunie en argumentation, lui à ma place, aurait utilisé une autre stratégie capable de convaincre Monsieur X.

Autre attaque imparable: au fond, mes critiques visent les détails, je m'acharne sur son orthographe alors que plus personne actuellement n'y prête d'importance.

À la fin de son stage, je constate que le coq règne en maître dans notre poulailler.

Il se rengorge des moindres miettes de compliment, roule les mécaniques, bombe le torse en exhibant le logo d'AC/DC.

Je pensais avoir le dernier mot lors de l'évaluation finale. Raté. Ma surprise est totale quand la responsable de la Haute École, manifestement secouée par la même onde de choc que mes collègues, conclut l'ultime entretien: «sachez jeune homme que vous m'avez éblouie dès votre entrée en classe le premier jour. Ensuite vous avez su répondre brillamment à mes exigences notamment dans votre travail de diplôme et votre rapport de stage impeccablement rédigés.»

Et pan sur mon bec!



Si la photo est bonne

Si la photo est bonne

Chanson de Barbara, 1967

Jean-Fred Müller est mort hier matin. Je suis bouleversé, un gros choc, il y a à peine un mois que je l'avais interviewé. Notre seule rencontre. Et dire que ça m'embêtait de rencontrer le vieux photographe. Pourtant cette entrevue a chamboulé ma vie. Et à présent cette nouvelle me fout le moral en bas.

J'avais publié ce papier dans mon canard le lendemain de mon interview.

Jeudi 2 mars 2017, Gazette du Léman

«Alors qu'il fête son nonantième anniversaire, le photographe vaudois Jean-Fred Müller savoure un cadeau qu'il n'attendait plus: l'*Anneau Renard* qui récompense les personnalités artistiques les plus en vue du pays. Souvent comparé abusivement, selon les époques, à Marcel Imsand ou à Raymond Depardon, il est surtout l'inventeur de lui-même. L'occasion de le rencontrer dans son atelier, véritable grotte de Lascaux contemporaine. Sur les murs, des dizaines de portraits de femmes expriment quelque chose de tendre et d'intime. Comme si elles s'adressaient personnellement à celui qui les contemple. Des visages sublimés grâce à des clairs-obscurs, de légers contre-jour, des ambiances sensuelles. Jean-Fred Müller nous accueille autour d'une table basse sur laquelle reposent plusieurs appareils photo. Une extrême vivacité caractérise cet homme qui a vécu plusieurs vies. Malgré ses rides et quelques tics, il ressemble à son atelier et à son immeuble voué à une démolition prochaine. Tout un symbole. Le photographe n'élude pas ce sujet douloureux, tout juste adopte-t-il le ton de la résignation: on achève bien les chevaux, les chênes, les maisons. Interview.»

(...)

Franchement ça me cassait les pieds de faire ce papier. Mais comme je m'occupe de la locale, impossible de me défilier. Les nonante berges du bonhomme, moi je n'en avais rien à cirer. Je ne sais pas trop pourquoi, sûrement pas mal de préjugés de ma part, bref je traînais les pieds dans les escaliers de son vieil immeuble. Aucune envie de tirer les vers du nez à ce pépé autodidacte qui, à force de gratter, commençait à récolter un peu de considération de la part des autorités, des médias et, il faut bien le reconnaître, du public. Public populaire, pas vraiment connaisseur mais qui trouvait dans ses photos de la vie, de la simplicité et surtout de jolis portraits.

Moi j'étais plein de méfiance, je n'avais jamais apprécié ses photos, je dois avouer que je n'en connaissais pas beaucoup, alors c'était pas maintenant, sous prétexte qu'il avait reçu le prix culturel de l'année, que j'allais changer d'opinion.

Je le trouvais un peu plan-plan, conventionnel, mais bon, encore une fois, je ne savais pas grand-chose de lui.

Je sonne au deuxième, la porte est pleine de stigmates : peinture écaillée, griffures, autocollants décolorés. Il m'ouvre presque immédiatement. Il m'attendait derrière sa porte, j'avais cinq minutes de retard.

Des photos par dizaines collées au mur de son atelier. C'est ce que j'ai vu en premier, à part le capharnaüm. Impressionnant, j'admets, malgré mes préjugés. Je le regarde à la dérobee et je vois bien la fierté poindre dans sa pose et ses yeux fixés sur moi. Des yeux qui fouillent en moi, des petites caméras qui captent le moindre détail. Je me rends compte que c'est un oiseau de proie qui a passé toute sa vie à traquer les rongeurs, les petites bestioles. Les bestioles, ce sont nos visages, nos regards, nos corps, nos attitudes, nos expressions. Je pense à son parcours de combattant pour devenir photographe. Quelle lutte, quelle patience, quelle insistance avant d'obtenir une reconnaissance officielle. Le chasseur est enfin salué, mais il est vieux et faible, il marche avec une canne et ses mains tremblent.

Je suis surtout scotché par le sujet qui occupe la paroi principale de son atelier. La femme. Des dizaines de visages de femmes. Des visages superbes, fascinants. Jamais vu autant de femmes aussi attirantes. Que je contemple de plus en plus, intrigué.

C'est fou, il y a quelque chose de spécial dans tous ces visages et de commun. Quoi?

- Vous avez affiché combien de femmes sur ce mur-là?
- Là? pas loin de cent.
- Ça veut dire que vous les avez toutes connues, passé du temps avec...
- Bien sûr, mais j'en ai encore beaucoup d'autres dans mes tiroirs et mes cartons. Ici, c'est... un choix spécial.

Je suis plongé dans le regard profond d'une femme à la crinière sombre, sa bouche entrouverte brille de sensualité, ses pommettes sont deux dunes saillantes.

- Ah, mais celle-là, c'est... une chanteuse célèbre, euh... comment...
- Oui oui c'est Dalida, j'en ai fait quelques-unes d'elle, il y a bien longtemps.
- Et encore d'autres vedettes?
- Bien sûr, beaucoup, regardez là c'est Gina, ici Magali, ici Catherine, elle avait à peine vingt ans. Il y a des chanteuses, actrices, mannequins, journalistes, écrivaines, étudiantes, mais aussi des femmes de ménage, secrétaires, bourgeoises.
- Incroyable comme elles étaient belles toutes ces femmes! Elles ont toutes quelque chose de...

À ce moment-là Jean-Fred Müller s'est dirigé vers une petite table ronde, s'est assis lentement avec l'aide de sa canne dans un fauteuil en cuir défoncé et délabré. Il s'est tourné vers une commode repeinte en rouge vif, a tiré le tiroir du fond et sorti une bouteille d'alcool fort. L'étiquette à moitié déchirée m'a empêché d'identifier le contenu mais se tournant vers moi, le

vieillard s'est exclamé «c'est une prune artisanale de derrière les fagots ! c'est mon beau-frère qui la distille.»

Après quelques lapements de connaisseurs, nous continuons :

- En fait vous vous êtes contenté du visage, si on peut dire.
- Pas contenté, concentré sur le visage, pour révéler l'entier, pour saisir tout l'être. Je me suis aperçu petit à petit qu'un visage pouvait tout dire, le caractère, les qualités, les défauts, les points forts et les faibles. Le but de mon travail est devenu, comment dire, de capter l'essentiel d'un être dans un bref moment, de voler son âme comme prétendent certaines tribus indiennes.
- Bon, moi je serais bien incapable de voir tout ça dans un visage.
- D'accord d'accord, il faut apprendre à lire, ça ne se fait pas d'un coup, paf avec une baguette magique, il faut du temps et une méthode.
- Une méthode ?
- Certainement, à chacun la sienne, moi par exemple en faisant connaissance avec une inconnue, j'observe d'abord l'ensemble du corps, la démarche, la position assise, le port de tête, la place des mains, j'essaie de dégager une attitude générale, ouverte, généreuse, méfiante, peu sûre d'elle, autoritaire, etc. Ensuite j'examine les yeux, la chevelure, le nez, la bouche, je confirme ou non l'impression générale et je cherche d'autres signes. Dans les yeux on peut voir plein de choses, c'est le journal intime d'une personne, avec sa liste de tristesses, de malheurs, de joies, de déceptions. Pour la bouche c'est pareil.

C'est ce que je suis en train de faire pendant qu'il parle, j'examine son visage fripé, plein de creux, de taches, de petites cicatrices. Ses yeux sombres, mobiles qui captent furtivement mes moindres gestes, qui ont déjà mitraillé ma tête, mes yeux, mon nez, mes joues, ma bouche, mes mains. J'ai l'impression que mes mains

l'intéressent particulièrement puisqu'à de nombreuses reprises son regard a zoomé sur elles. Je me dis que c'est typique d'un observateur attentif qui a repéré immédiatement une particularité physique m'ayant déjà valu des remarques étonnées voire moqueuses. Mes grosses paluches ne passent pas inaperçues avec leurs pouces très spéciaux, aux ongles larges, aplatis et incurvés comme des spatules de ski carvées. Du rarement vu quoi !

Pendant sa dernière remarque, je hoche la tête en signe d'acquiescement, même si je trouve que c'est un peu exagéré. Fasciné par ce vieil homme qui manifeste une vivacité d'esprit hors du commun, malgré une pointe d'agacement qui me chatouille devant ses affirmations péremptoires. Je me lève brusquement et une nouvelle fois passe en revue la galerie de portraits féminins. J'essaie d'appliquer la méthode du maître, dégager un sentiment, une attitude générale. Et ça me saute aux yeux, ces visages sont transfigurés par une émotion, un mélange de ravissement et de mélancolie. Leurs yeux dégagent ce que leur bouche avoue, la sensualité, l'amour physique. J'ose lui dire le résultat de ma lecture.

- Pas bête ce que vous dites.
- Vous permettez que je sois un peu direct... un peu osé.
- Hmm... pourquoi pas ?
- Eh bien on dirait que la plupart de ces femmes, c'est comme si elles venaient de faire l'amour, leurs yeux suintent l'amour, il y a de jouissance dans l'air.
- Oh oh, ben jeune homme, c'est la première fois qu'on me dit ça, je dois le prendre pour un compliment ?
- Oui bien sûr, mais est-ce que je suis dans le vrai ?
- Vous savez je me méfie des journalistes, ils mettent de sacrés trucs dans leur canard.

- Ok je comprends, je vais pas raconter n'importe quoi, vous mettre dans l'embarras vous et votre famille, écoutez je ne publierai rien sans votre accord.
- Bien bien, eh bien confidentiellement, vous avez deviné mon secret.
- J'en suis baba, j'avoue, mais comment c'est possible, vous étiez marié, père de famille? votre femme n'avait pas de soupçons?
- Mmm pas vraiment, elle avait une grande confiance et avait mis sa vie au service de la mienne, elle croyait à mon art, mon talent, et puis nos relations sont devenues, comment dire... platoniques.

Mon portable vibre dans ma poche, zut, je l'extrais avec difficulté, la sonnerie fait sourire le vieillard. Je le boucle agacé.

- Ces engins, c'est fou, ça envahit la vie n'est-ce pas? C'est pire que la cigarette. De mon temps, chacun tripotait sa sèche pour se donner une contenance, à présent j'ai l'impression que c'est le téléphone qu'on tripote, d'un côté c'est drôle.

Le vieil homme remplit les verres à nouveau, quelques gouttes finissent sur son antique pantalon de velours marron. Il le tapote lestement, lève son verre en m'adressant un regard malicieux, même mystérieux. Moi je continue à le regarder comme un enfant planté devant Superman. Je ne sais plus comment continuer cette interview, plutôt cette conversation, j'en bafouille, il rit et ses petits yeux s'illuminent.

- C'est évident, j'avais un truc. Dutronc dirait « un piège à filles », vous pensez bien qu'un type ordinaire tel que moi, pas très beau et fauché, n'a pas pu séduire toutes ces femmes sublimes en leur racontant des salades et leur montrant des photos.
- Ouou... ais, alors comment?

- Ah, mon truc à moi, c'était la chambre noire. À chacune je disais : « on va faire deux photos très rapidement, une de trois quarts ici à côté de la cheminée et une légèrement en contre-jour vers la fenêtre, ensuite je développe, on regarde et on en discute avant d'en refaire une série. »
- Et alors ?
- Je prenais mes deux photos noir blanc vite fait bien fait, très pro, je les faisais poser, en jouant sur un clair-obscur assez simple, qui donnait deux photos valorisantes, j'étais sûr de mon coup, à chaque fois ça marchait.
- Bon, ça n'explique pas la suite.
- Attendez, il ne faut jamais être pressé dans ces affaires-là. Après on passait dans la chambre noire pour développer. Vous avez sûrement déjà mis les pieds dans une chambre noire. C'est un univers magique, on ne voit pas grand-chose, on y va à tâtons, on s'effleure, on se touche, se rentre dedans des fois, il y a une grande intimité qui se crée immédiatement, une sensualité qui augmente, un rapprochement inévitable et quand vous trempez les feuilles dans le bain, que vous agitez votre papier pour faire surgir un portrait, il se passe à chaque fois un petit choc. Lorsque les cheveux surgissent dans l'eau, les yeux, le nez, la bouche et tout le visage qui se construit sous nos yeux, il y a un instant féérique, on assiste à une naissance et vous le savez sûrement, chaque naissance provoque une grande émotion. Dans la salle d'accouchement des images, il y a deux humains très proches, comme des parents qui se rapprochent encore l'un de l'autre, j'en profite pour me serrer contre son corps, je me fais enveloppant, elle se blottit, s'abandonne, de plus en plus troublée et ravie de se découvrir en véritable œuvre d'art. Pendant ce temps, je commente sobrement les portraits, les valorise, leur trouve quelques défauts et promets une suite bien plus étonnante.

J'en suis baba et me surprends à regarder le vieux séducteur la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

Je ne peux m'empêcher de jeter à l'artiste des coups d'œil admiratifs. Incroyable, quel tempérament et surtout quel talent ! ça me fait penser à la chanson de Barbara :

*Si la photo est bonne
Qu'on m'amène ce jeune homme
Ce fils de rien, ce tout et pire
Cette crapule au doux sourire
Ce grand gars au cœur tendre
Qu'on n'a pas su comprendre*

J'en suis à mon troisième petit verre de prune et je sens une légère euphorie berceur mon cerveau déjà imbibé d'émotions. Je retourne aux photos du mur et je me dirige vers le fond que j'ai négligé jusqu'ici. Je dois reconnaître que ces femmes, certainement banales dans la réalité pour une grande partie, ont toutes quelque chose d'émouvant.

En voilà encore une qui me tape dans l'œil, une brune à la bouche et aux yeux gourmands avec un petit air sauvage. C'est incroyable ! je suis pris d'une sorte de malaise, je me fige, je pâlis, le vieil homme le remarque immédiatement puisqu'il me demande si je me sens mal.

- Un petit étourdissement, c'est rien... c'est déjà passé.
- Vous êtes sûr ? Venez vous asseoir un moment. Un dernier petit verre vous fera du bien.
- Non non je vous assure, merci ça ira, j'ai cru reconnaître quelqu'un, j'ai eu un léger choc.

Bien sûr le photographe a repéré la photo responsable de mon vertige. Il s'en approche, tend un doigt tremblant vers le portrait et me dit « c'est une belle photo, c'est elle qui vous a troublé? »

Je ne peux pas lui cacher la vérité et lui avoue qu'elle ressemble beaucoup à ma mère décédée à l'âge de vingt-neuf ans.

Le photographe me regarde intensément, respire avec peine, secoue la tête et finit par me demander le prénom de ma mère.

- Il suffit d'interroger la photo, j'ai inscrit chaque prénom et une date au verso.
- Elle s'appelait Yvonne.
- Yvonne, oui je me rappelle, j'ai connu une Yvonne, oui oui il y a bien longtemps, bon voyons ce que dit la photo... ça alors ! vous allez bientôt m'appeler papa.
- Pas de problème de ce côté-là, mon père se porte comme un charme, mais alors ce prénom au verso?
- Yvonne, avril 1973.
- Pas de doute, vous avez été l'amant de ma mère, bon dieu, ça fait drôle !
- Malheureusement j'ai peu de souvenirs, 1973 ça fait un bail, quarante ans.
- Exactement mon âge.
- Eh bien, heureusement que votre père est bien vivant.
- N'empêche on se croirait dans un roman de Paul Auster, je suis assez remué, j'avoue.

On s'est quittés après ce moment troublant. Un peu gênés tous les deux, on s'est secoué la main longtemps, chaleureusement.

Nos pouces se sont croisés, se sont serrés virilement. Impossible de ne pas voir qu'ils étaient identiques.



N'avoue jamais

N'avoue jamais

Chanson interprétée par Guy Mardel, 1965

Le verdict est tombé. Un dernier coup de gong. ACQUITTE.

Acquitté? Est-ce que j'ai bien entendu? Je suis complètement groggy. Lourd silence dans la salle. Et juste après, l'explosion. Cris, applaudissements, clameurs. J'ai la tête qui tourne. Sanglots dans les bras de mes avocats. Ruissellement sous mes bras et larmes plein les yeux. Je perçois les pleurs de joie de ma femme et de mes filles. Je dois m'accrocher à la rampe en bois pour ne pas tomber.

AC – QUIT – TÉ. Ce mot martèle mon crâne. Ça veut dire que ma réputation est restaurée, mon honneur retrouvé, ma figure de mari et de père sauvée. Palpitations violentes dans la poitrine. C'est fou, tellement inattendu, inespéré. Libre, je suis libre, lavé de toutes les accusations qui m'ont tourmenté pendant des mois.

Une main me serre la nuque, tellement fort qu'elle me fait mal, une autre, insistante, frappe mon épaule droite, ce sont mes avocats qui jubilent et me sortent de mon coma passager. Acquitté, ça signifie que le jury croit à mon innocence, je n'ai pas tué ma marraine malgré certains éléments qui m'accablent, c'était juste un accident, un terrible accident. Même l'oncle Paul était d'avis que l'escalier était un danger public, *ouna dèvala dondzera*¹. Une bouffée d'euphorie envahit mon cerveau. Acquitté, ma vie va reprendre un cours normal ou presque. Je ferme les yeux et savoure le tumulte enthousiaste, j'aimerais juste tempérer l'ardeur de mon clan, non non pas trop... pas trop de vacarme s'il vous plaît. Je suis au milieu du ring comme un boxeur sonné par les uppercuts et les directs de mon adversaire, le gong final retentit et, surprise, l'arbitre me donne la victoire aux points en levant mon bras droit.

La conclusion du président du tribunal a fait pencher la balance «pas de mobile, pas d'arme du crime.» Après une longue bataille d'experts acharnée, le jury a tranché «un doute suffisant». Formule magique, qui me tire de mon cauchemar en me libérant sur-le-champ après dix mois de préventive.

Je frissonne dans mon veston en flanelle malgré l'étuve du tribunal et le volcan qui brûle en moi.

À présent je suis sourd aux bousculades et aux acclamations, je ne pense plus qu'à cet après-midi de janvier, à l'odeur du feu de cheminée qui crépitait dans la vieille ferme familiale et que j'ai respirée avec avidité.

Les vacances de mon enfance se réveillent d'un coup, avec le remue-ménage des bovins, l'odeur du fumier, le gémissement des

1 Une descente dangereuse (patois fribourgeois)

roues de la brouette, les piailllements des gamins, les appels répétés de ma marraine depuis la fenêtre de la cuisine *medji medji*², les soirées autour de la table de la cuisine à piocher les photos de famille dans un carton à chaussures, les rigolades en découvrant l'oncle Paul affublé d'une perruque et d'un chapeau de carnaval.

J'en oublie où je suis en ce moment, je me laisse glisser dans le souvenir de cette fameuse après-midi, où j'ai éprouvé une joie enfantine à l'idée de revoir ma chère marraine, seule depuis l'accident de l'oncle Paul, son mari.

Un malaise cardiaque l'avait envoyé à l'hôpital pour deux mois. Brave oncle Paul, qui m'a toujours soutenu, cru en mon innocence, m'a écrit des lettres touchantes dans mon horrible prison. À chaque fois avec quelques mots en patois qu'il chérissait, imprégnés d'enfance et de tendresse, pour me dire sa sympathie: *ti lè dzoua j'inpyora une pitita pryèire a bon Diu por tè*³.

Qu'il doit être soulagé après cette libération ! C'est à lui que je dois mes balades inoubliables dans la nature, à lui également ma passion pour les bonsaïs, des merveilles de la nature, aimait-il à répéter. À propos, sa magnifique collection, qu'est-elle devenue ? J'ai bien peur de la retrouver en piteux état, pourtant je me réjouis de soigner les arbustes nains du convalescent. Il faudra me racheter une nouvelle paire de gants, les branches de ses pyracanthas ont des griffes aussi acérées que des ongles.

Ça me rappelle le bouquet de roses rouges, dans le magasin à deux pas de l'église St-Vincent qui explosait de parfums, mon hésitation, était-ce bien adapté ? La jolie vendeuse s'était exclamé :

2 Manger manger

3 Tous les jours je fais une petite prière au bon Dieu pour toi.

mée «ça serait le top pour votre amoureuse!» J'avais rougi et payé rapidement. Tout de même, ça se fête un tel anniversaire! surtout le demi-siècle de ma marraine.

Celle qui avait remplacé ma maman bien trop tôt disparue lors d'un accident de voiture avec papa, celle que j'aimais d'un amour sans doute immodéré, auprès de laquelle à dix ans je me précipitais, me réfugiant dans ses bras à la moindre contrariété, à quinze je tentais de prolonger les baisers de départ au collègue. Elle me rabrouait gentiment en se servant du patois hérité de la famille comme pour atténuer la sévérité de ses injonctions.

Des bruits dissonants me tirent de ma rêverie. Dans les couloirs du tribunal résonnent les mouvements de la foule excitée. Je réalise que je sors du bâtiment entouré d'un cordon sécuritaire formé de mes avocats et de quelques gendarmes. Qu'est-ce qui m'arrive? Je ne retourne pas dans ma cellule, je m'en vais loin d'ici, rejoindre les miens, dormir ce soir dans le lit conjugal. Ça va me faire drôle de serrer Béatrice dans mes draps, dans mes bras... il faudra se comporter de la meilleure des manières, je dois me préparer... la vie est un théâtre.

Des flashs crépitent, avec des bravos, des interpellations, des éclats de voix, de véritables coups de marteau sur les tempes. Vertige à nouveau. Un avocat m'entoure fermement les épaules de son bras, me guidant ainsi qu'un malvoyant à travers une jungle à la fois accueillante et terriblement dangereuse. Ma cravate neuve m'étrangle, j'essaie de la desserrer, sans succès, je suis bien trop nerveux. Je ressens le même trouble que devant la flaque de sang sur le carrelage, cet effrayant triangle rouge qui rampait tel un crocodile. La panique me brouillait l'esprit, me dictait des gestes hystériques. Il fallait impérativement arrêter

le monstre, l'effacer à coups de serpillière. Quelle folie ! c'était comme signer des aveux.

Automate affolé, je m'engouffre dans une grande voiture noire qui démarre aussitôt. À présent elle bondit sur l'autoroute, fonce à travers la pluie, franchit des ponts, des tunnels, saute des rivières, file le long des villages, des forêts et disparaît dans la brume. Au bout d'un moment, bercé par le ronronnement du moteur, je m'endors et sombre dans un rêve récurrent. J'ai dix ans, le cœur gros, est-ce un coup de cafard dû à une absence cruelle ? je cours à perdre haleine. Au loin j'aperçois ma marraine, me précipite haletant dans ses jambes. En grande conversation avec sa voisine, elle est incommodée par l'élan intempestif : « Jean-Pierre, arrête de me coller aux jupes, ne fais pas l'enfant ! »

Je me réveille sur l'épaule de Béatrice. J'ai l'impression d'être un fugitif atteignant son refuge. Avec un sentiment identique de bien-être qui m'avait enveloppé en entrant dans la ferme des Grangettes ce fameux après-midi de janvier « Coucou c'est moi, y'a quelqu'un ? » J'avais secoué mon manteau dans le vestibule, posé ma serviette de cuir remplie de copies d'élèves, enlevé mes élégantes bottines en évitant de souiller de neige sale le sol impeccable de l'entrée. Pour toute réponse, j'avais reçu une caresse chaude échappée de la cheminée du salon.

Maudite caresse, n'avait-elle pas créé une troublante intimité, attisé un fantasme d'adolescent rêvant de poitrine généreuse et accueillante ? Vous avez dit absence de mobile, vous n'y êtes pas Monsieur le Président, le mobile est tout simplement invouable.

La pluie tombe rageusement. Associée à une violente bise, elle secoue la voiture, l'oblige à ralentir sa course. Je me tasse dans

mon siège, m'abandonnant aux images obsédantes d'un duel devant une cheminée de salon : pulsion insistante, rejet humiliant, paroles cinglantes, gifles, lutte, griffures. Je me recroqueville dans mon abri, me prenant la tête dans les mains. Je revisionne l'instant précis où tout pouvait encore s'arrêter. Pas de drame, pas de sang, circulez s'il vous plaît, y'a rien à voir, à part quelques griffures au visage et des brûlures de honte dans la tête. Facile à dire... une idée tyrannique s'était imposée : empêcher à tout prix des révélations sur la part d'ombre du gentil neveu, du quadragénaire idéal, du prof de maths modèle, du père et mari irréprochable. Est-ce la peur panique de perdre mon image d'honorabilité qui m'a aveuglé pendant quelques secondes, m'a fait perdre tout contrôle ? En une fraction de seconde, j'ai entrevu ma femme, mes filles, mes amis, mes collègues, mes voisins, tout un cortège de visages effarés défilant devant moi, nu comme un ver, rouge de honte.

Un seul mot d'ordre :

*N'avoue jamais jamais jamais jamais n'avoue jamais que
tu l'ai-ai-ai-ai-mes...*

Le feu crépitait dans l'âtre, embaumant la ferme. Le bois de cheminée à portée de main. Dans un éclair aveuglant, je revois mes doigts tremblants déposant dans le foyer une bûche maculée de rouge. Dans la littérature policière, on parlerait de crime parfait. Agacé, je veux chasser cette idée de ma tête, mouche harcelante.

La voiture s'est arrêtée au milieu du violent orage. J'en descends à contrecœur, comme désincarcéré dans la précipitation. J'y serais volontiers resté encore un moment, enfermé dans ma cuirasse, mon confessionnal intime, à l'abri de la tempête et des tourments.



L'Italiano

L'Italiano

Chanson de Toto Cutugno, 1983

J'ouvre la porte, intimidée par la voix tonitruante qui a crié « entrez ! » Il y a deux mois j'ai reçu un téléphone d'une femme âgée, me priant d'aider son mari pour ses comptes lorsqu'elle aurait quitté ce monde. À présent c'est fait. Et me voilà dans un corridor obscur, je fais quelques pas et me trouve brusquement en face d'un homme ventru et bourru, qui roule les r et les mécaniques malgré son dos voûté et fatigué. Son haleine agressive m'oblige à garder mes distances. Il ressemble à un vieux parrain mafieux qui promène son regard sur ses petites gens, il ne peut pas s'empêcher de me complimenter sur mon physique, « ma quelle alloure pour oune assistante sociale ! ma quellé classe ! lé mari éh éh il en a dé la sance ! »

À part l'exaspération qui bout dans la tête, je suis frappée immédiatement par la ressemblance de ce récent veuf avec mon propre père. Qu'est-ce qui peut bien rapprocher cet inconnu vulgaire et antipathique de mon papa? Non, ce n'est pas sa taille ni son allure, ni ses vêtements ringards et tape-à-l'œil, mais quelque chose dans le visage, les yeux, le nez, la couleur de la peau. Bien sûr la même origine, l'Italie. Le tube de Toto Cutugno me traverse l'esprit, finalement ce sont des détails banals qui forgent une identité.

*Buongiorno Italia, gli spaghetti al dente
E un partigiano come Presidente
Con l'autoradio sempre nella mano destra
E un canarino sopra la finestra*

On pourrait même imaginer un lien de parenté, lorsqu'il me dit qu'il est originaire d'un petit village de Lombardie, tout comme mon père. Comme lui, il a fait le maçon et le peintre d'abord à La Chaux-de-Fonds avant de fonder une famille sur les bords du Léman. Mais ces liens ne me réjouissent pas du tout, non seulement le vieux Rital est fruste, mais il se révèle vantard, provocateur, bref berlusconien. Moi qui essaie d'arranger à l'aide d'images positives celle de mon père trop tôt disparu, partisan de justice sociale, travailleur acharné, militant syndicaliste, fier de moi et de ses petits-enfants, voilà que cette caricature ambulante vient démolir le château de cartes.

Elle fait ressortir le côté colérique de mon père, ses positions catégoriques sur la politique, la famille, la sexualité, sans parler de ses rapports avec les femmes.

Je n'oublierai jamais que c'est le jour de son enterrement que j'ai appris par ma mère qu'il avait un fils illégitime.

Mon travail exige de moi de soutenir les personnes qui ont besoin d'aide pour faire valoir leurs droits. D'abord les écouter patiemment, entendre leurs difficultés à se retrouver seules. Au fil des visites, je crois avoir accepté et apprivoisé ce vieux macho qui ne peut plus, depuis la mort de sa femme, cacher derrière son masque de Polichinelle sa sensibilité et sa fragilité. Je me sens déroutée lorsqu'il me raconte, fier comme un paon, qu'il a briqué ce matin ses vitres et lavé ses rideaux.

Il m'est presque sympathique lorsque je parviens à relativiser ses excès de langage et à plaisanter avec lui sur les difficultés de la vie.

Le plus terrible, il commence à l'avouer ouvertement malgré ses rodomontades, c'est se retrouver seul. Il se désole de ne trouver personne quand il ouvre la porte de l'appartement. Il se plaint de ne plus pouvoir faire de projets de sortie, de vacances, de partager un plat de fusilli à l'amatriciana, et il arrive quasiment à m'émouvoir, ce diable de bonhomme.

Jusqu'au jour où il m'annonce qu'il a mis des petites annonces dans le journal de la Migros. Il me lance à la figure qu'il cherche une « bonne femme ». Finis les doutes, la retenue, il sous-entend que ses capacités sexuelles sont incroyables pour son âge, idem d'ailleurs ses prouesses en auto. La preuve, il n'a jamais eu besoin de cours pour apprendre à conduire, en plus il a longtemps roulé sans permis ! Et patati et patata et il en rajoute une couche en se vantant que des tas de femmes lui couraient après quand il faisait le peintre en bâtiment dans leurs appartements.

Je pense, le pauvre, il n'a aucune chance de trouver ! ce vieux ventripotent, mal léché, sans le sou et maniaque. Je n'ai pas fini d'être étonnée, il prétend qu'il peut en dénicher des bien plus jeunes, ouh ça me met dans une rogne terrible.

Quelques mois plus tard, je suis estomaquée d'apprendre de sa bouche triomphante qu'il a trouvé une compagne, plus jeune, en plus propriétaire d'une maison et qui lui paie volontiers des repas et des vacances. Où est l'erreur, bon sang ?

Je dois constater que sa nouvelle conquête n'est pas une de ces paumées, seule au monde qui se cramponne à une bouée percée, au contraire elle est entourée d'enfants, de petits-enfants. Complètement baba, l'assistante sociale !

Visite suivante. Il est dans son lit, blessé à un bras et une jambe, sur son visage des éraflures et des marques jaunes et noires. Un certain suspense flotte. Que s'est-il donc passé ? Tel un grand seigneur étendu sur sa couche, il m'explique sur un ton désinvolte qu'il est tombé d'un arbre en cueillant des poires dans le verger de son amie, « maa z'est les rrisques dou métier », me lance-t-il rigolard.

Une minute plus tard, il se lance sans transition dans les souvenirs de son enfance. J'écoute interloquée ce vieillard qui raconte, les larmes aux yeux, le fascisme de ses douze ans. Impossible d'oublier les exécutions sommaires des hommes de sa Lombardie natale. Il retrouve ses yeux d'enfant stupéfait pour dire le choc provoqué par la violence, la barbarie. Je lis le désarroi scotché depuis plus de septante ans sur le cœur du petit Italien. Comment peut-on survivre à l'indicible ? Quelle carapace faut-il se construire pour paraître un homme ordinaire ?

De nouveau, je pense à mon père déporté en Allemagne dans un camp de travail. Quelle souffrance, quelle peur a-t-il dû enfouir en lui ? Jamais il n'en parlait, paralysé à l'évocation de cette période. J'aurais tellement aimé être un soutien, une « assistante », l'aider à se libérer d'images obsédantes, trouver les mots pour ça. Mais aussi combler les lacunes qui me culpabilisent aujourd'hui. Pourquoi toutes ces questions qui me viennent à l'esprit maintenant, pourquoi ne les ai-je pas posées de son vivant ?

Cela fait plusieurs années que je me rends presque chaque mois chez mon vieux Rital. La dernière fois, trois mois s'étaient écoulés depuis ma dernière visite. Il y avait eu du nouveau, mais cette fois chez moi. Deux mois d'arrêt maladie. Ma remplaçante m'avait tenue au courant au sujet d'une alerte cardiaque qui l'avait bien secoué un mois plus tôt. Je téléphone pour reprendre contact, personne chez lui, j'appelle chez son amie. Au bout de la sixième sonnerie, une voix de femme répond, « oui oui il va bien, il est là, juste une minute. » Il y a un petit moment de flottement, puis j'entends distinctement la voix à la fois lointaine et retentissante de mon fidèle client : « Ah, c'est la gonzzesse ? Zé croyais qu'elle était encore malade. »

Offusquée, la « gonzzesse » raccroche sèchement, en regrettant déjà de ne pas lui avoir lancé dans l'appareil « la gonzzesse ne s'en sort pas trop mal, son cancer est provisoirement enrayé. »



Farewell

Farewell

Chanson de Bob Dylan, 1963

Ce matin, exceptionnellement je me suis accordé une pause de dix heures, un patient s'étant décommandé au dernier moment. J'ai ouvert mon canard quotidien, enfourné un croissant de chez Tanner, fabuleux, que Christiane ma secrétaire a eu la gentillesse de m'apporter avec un expresso. Moi qui ne regarde jamais la rubrique nécrologique — j'ouvre d'habitude *24 heures* au hasard — je suis tombé pile sur une annonce mortuaire qui m'a empêché de terminer mon délicieux croissant. C'est dire le choc.

J'ai relu trois fois. Mon vieux pote Stéphane décédé à l'âge de cinquante-trois ans. Coup de poing dans l'estomac. Aucun doute, il s'est suicidé... « a choisi de nous quitter. » Je n'arrivais pas à y croire, on s'était retrouvé il y a une dizaine d'années après plus de vingt ans de silence. Tombés dans les bras l'un de l'autre, on avait ressuscité nos années gymnase, émus et heureux d'évoquer, tels deux gamins devant un carton de photos, nos images anciennes. Et de partager les nouvelles.

Pas de doute, il était différent. Nous, à dix-sept ans, on était tous sapé pareil, aucune recherche ni raffinement, chemise à carreaux, pantalon informe, pull pendouillant. Lui avait le détail qui faisait tilt. Foulard genre artiste, veste en cuir sortie d'un film de Godard, jeans moulant délavé, mocassins bleus. Un jour il est arrivé au gymnase avec les lunettes de soleil de Mastroianni dans *La Dolce Vita* et un costard de velours rouille sans col ni boutons. On n'avait jamais vu ça. À côté de lui, on paraissait ploucs. Le voir déambuler dans la rue était déjà un spectacle, comment qualifier sa démarche ? nonchalante et aristocratique. Cerise sur le gâteau, une sacrée belle gueule ! Coupe de cheveux savamment négligée, mâchoires carrées, air ténébreux, taciturne, s'exprimant lentement dans un lexique de cinéma avec plein de silences intelligents.

Bref il nous impressionnait.

Il était aussi différent parce qu'il avait débarqué deux ans avant la matu dans notre classe latin-grec de trente-deux ados.

Un étranger en somme, parachuté d'un canton voisin, qui n'avait ni l'accent du coin, ni des parents dans les parages, ni de réputation sparadrap dès les premières années d'école. Le premier

semestre, il l'a passé à l'internat, ce qui a renforcé sa singularité malgré ou à cause des contraintes spartiates qui y régnaient. Ensuite à partir de dix-huit ans, comme il en avait le droit, il s'est trouvé une chambre en ville chez un couple âgé qui cherchait juste à arrondir ses fins de mois et qui lui a fichu une paix royale. «Une génisse dans un pâturage au printemps», voilà comment Stéphane se décrivait. C'est dire que pendant sa dernière année de gymnase, la fréquentation des bistrots et des cinés a dévoré son budget et en même temps compromis sa matu. Ce qui le différençait encore davantage de nous autres, bouclés à la maison par des parents bileux. Orphelin de père, il était régulièrement invité à manger chez l'un ou l'autre d'entre nous, fiers de passer pour ses copains. Tous fils bien nés, de père avocat, médecin, prof, fonctionnaire. Et lui? Quand on essayait de savoir, il déviait en corner, restait vague. Il laissait courir ou lançait lui-même des bruits sur un père dans l'industrie horlogère, mécène de peintres, mort dans un accident, de voiture ou d'avion. Enfin il avait le chic pour laisser fleurir entre ses deux fossettes un sourire ironique qui nous imposait le silence.

Comme il avait la tête du frangin de James Dean et que personne n'était sur son dos, il a commencé à se montrer avec des filles qui n'avaient pas l'air de lycéennes. Nous autres puceaux boutonneux, tourmentés la nuit par des rêves érotiques, le soupçonnions d'être initié depuis un bout de temps à la chose qui nous obsédait.

Un samedi soir au Cintra, notre bar à bières favori, il m'a fait signe de la main et un clin d'œil. Flatté, je me suis assis à sa table en compagnie d'une superbe blonde à qui je donnais au moins vingt-deux ans. Présentation, conversation, décontraction, rigolade, j'ai passé en leur compagnie un moment

inoubliable. Stéphane s'est montré pétillant, généreux, insistant pour payer les consommations, alors que je l'avais surpris la veille devant le kiosque à côté du gymnase en train d'acheter trois Gauloises bleues au détail. Mais comment dire, je me sentais, autant que la jolie blonde d'ailleurs, sous le charme d'un magicien, d'un séducteur accompli et en même temps je ressentais un trouble indéfinissable, une impression de comédie, comme si mon copain avait mis un masque de la commedia dell'arte et récitait un rôle.

Nous nous sommes liés d'amitié petit à petit, logique, on partageait les mêmes goûts pour le cinéma, en particulier pour la Nouvelle Vague, pour les livres et la musique avec une passion commune pour Bob Dylan. On aimait en parler autour d'une bière. C'est lui qui m'a fait découvrir le jazz, en particulier Miles Davis. De mon côté je lui refilais des bouquins que j'empruntais discrètement à mon frangin, des livres carrément à l'index dans mon milieu, Christiane Rochefort, Sagan, Gary, Vian et quelques autres. Quelques jours plus tard, il avait tout lu et me les rendait avec le regard brûlant de l'initié.

Lorsqu'au détour d'une conversation, j'essayais de lui tirer les vers du nez sur sa famille, il se dérobait, trouvait une astuce pour éviter de répondre à mes questions. Un jour il a sorti de sa serviette avec beaucoup de précautions deux photos qu'il m'a montrées comme s'il s'agissait d'une actrice de film X, c'est la cousine d'Amérique, elle nous donne des nouvelles et nous montre sa nouvelle bagnole. Regarde-moi ça, la classe, non?

On voyait sur la première photo une gigantesque Cadillac bleue sur laquelle s'appuyait une femme dans la cinquantaine en foulard et robe rose étincelante de nylon, l'autre montrait un grand

building typiquement new-yorkais avec pelouse ripolinée et portail infranchissable. Mon copain avait du mal à cacher sa fierté, laissant entendre que l'argent coulait à flots dans cette famille-là et que bientôt il ferait un saut là-bas. Il me confiait que la fameuse cousine de sa maman était partie à dix-huit ans en Amérique. « La vie était rude dans les années trente, les parents désemparés laissaient partir leurs enfants, les siens avaient dû vendre leur unique vache pour payer sa traversée. » Moi bien sûr j'étais ébloui par ces anecdotes inhabituelles, moi modeste fils de prof et de secrétaire, à la vie si raisonnable et conventionnelle.

Je ne pouvais tout de même pas garder pour moi tout seul ce capital d'informations prestigieuses. Par voie de conséquence, l'aura de notre singulier camarade ne faisait que grandir. Aussitôt que Stéphane apparaissait, il semblait flotter autour de lui un nuage de charme et de mystère.

D'ailleurs les profs, qui en général n'aiment pas trop ce qui dépasse, ont commencé à être chiffonnés par ce garçon spécial que des cancans auréolaient de toutes sortes d'attributs : désinvolture dans le travail, propension à la fête, succès auprès de la gent féminine, érudition dans le domaine artistique.

Souvent appelé au tableau noir, notre Stéphane, à se faire cuisiner par des cuistots qui ne parvenaient pas à camoufler leur malin plaisir. Il était la cible en particulier de notre prof de physique, une peau de vache, qui cherchait à le ridiculiser devant la classe. Lui, avec un flegme déroutant, retournait les rires à son avantage.

Un lendemain de carnaval traditionnellement célébré par un congé étudiantin arrosé, il est appelé au tableau.

- Inutile de m’interroger Monsieur, je n'ai pas révisé.
- Ah, vous avez sacrifié l’étude au profit de la fête, je vois. Vous vous êtes adonné aux libations moutonnières avec vos camarades.
- Non Monsieur, vous n’y êtes pas du tout.
- Alors pourquoi?
- Loin de chez moi, seul, par un temps exécrable, j’ai été pris d’une grosse... crise de cafard.

Silence gêné dans la classe, quelques rires étouffés, prof coi, retour à sa place d’un Stéphane très digne.

Je me souviens aussi du concours de poésie qui avait lieu en avant-dernière année et qui bénéficiait d’un prestige certain. Pourtant en concurrence avec de solides candidats, il l’avait remporté haut la main et durant la cérémonie de remise des prix avait lu tel un dandy romantique son poème plein d’audace. Le public d’étudiants, de profs et de parents avait été troublé par son aura rimbaldienne, sa voix éloquente et si grave qu’elle en paraissait arrogante. Mes parents qui l’avaient plusieurs fois invité à manger à la table familiale et apprécié sa discrétion en étaient bouche bée. Déroutés devant la nouvelle facette de Stéphane qu’ils découvraient. Ils semblaient gênés de ne pas avoir perçu chez lui son côté poète. Si bien qu’ils l’ont félicité après la cérémonie, tels des enfants intimidés par une vedette de cinéma.

Après la matu, on s’est perdu de vue. Moi je suis resté dans ma ville natale et mon pote est retourné dans son canton. Qu’a-t-il entrepris? des études sûrement, comme moi, dans quel domaine? impossible de deviner. On le voyait bien sûr davantage littéraire que scientifique, qu’était-il devenu, prof, journaliste ou écrivain?

Vingt-deux ans plus tard, on s'est tombé dessus par le plus grand des hasards, en France voisine, dans un colloque professionnel. Nez à nez, pas trop changés ni l'un ni l'autre, on se tombe dans les bras.

- Sacré Stéphane, qu'est-ce que tu fiches là?
- Pas possible, Michel, dis donc t'as pas bougé, mon salaud!
Ben, je fiche sûrement la même chose que toi.

Un immense plaisir à retrouver mon vieux pote dans un colloque de médecine consacré à la maladie d'Alzheimer. Inutile de dire que sur les trois jours de conférences et discussions, on en a passé une grande partie à palabrer, à partager nos parcours, à dévoiler nos vies.

C'est à cette occasion que j'ai découvert un Stéphane toujours aussi séduisant, avec un côté rocker chic, blouson et bottes de cuir le démarquant immédiatement des uniformes des collègues. Mais ce qui m'a davantage étonné, c'est sa grande simplicité et sa gentillesse. Au cours de nos conversations il a soulevé le coin du voile qui m'intriguait, «maintenant je peux te le dire, je suis fils d'ouvrier d'usine.» J'en étais baba et lui ai dit mon étonnement, avec tous les bruits qui circulaient sur lui à l'époque, et puis son allure d'artiste, bref son profil de fils à papa.

«Pendant le gymnase, j'ai souffert d'un gros complexe. J'ai essayé de le camoufler par tous les moyens. En réalité j'avais honte de mes origines, de mon milieu, de mon père ouvrier d'usine et de ma mère ménagère. Mes parents se sont saignés pour que je fasse des études. Ils m'ont encouragé de leur mieux malgré la tiédeur que je leur témoignais. Une fois ma mère est venue me rendre visite, m'apporter du linge et voir ma petite piaule dans

les hauts de la ville. Je n'oublierai jamais notre déambulation côte à côte, un jeune freluquet vaniteux marchant à côté d'une brave campagnarde, un intello prétentieux gêné par l'allure et les vêtements de sa mère. À présent j'ai honte d'avoir eu honte.»

Il a tiré un paquet de cigarettes de la poche de son blouson, m'a lancé tu permets? avant d'en allumer une. «Toi t'as arrêté, on dirait» j'ai opiné en disant «j'en ai eu marre de cette saloperie et puis avec les gosses et le boulot, ça collait pas.» Il a répondu «moi j'y arrive pas, j'ai tout essayé, ma femme se tire des balles.» Il a continué ses confidences sur un ton que je ne lui connaissais pas, grave et nostalgique. Confidences entrecoupées d'une toux de gros fumeur.

«Après la mort de mon père, je recevais une maigre bourse et mon frangin plus âgé me refilait régulièrement un peu de fric et des fringues. Mais j'étais toujours fauché, surtout que les bières et les petites noubas me bottaient vachement. C'est grâce à quelques potes comme toi qui m'invitaient à manger que je suis arrivé à me nourrir tous les jours.

Pour me faire un peu de pèze, je trimais pendant les vacances. Sur des chantiers, j'ai sué, en portant des sacs de ciment qui m'ont cassé les reins, roulé des brouettes et creusé des tranchées à en avoir les mains pleines de cloques. Je rentrais à la maison crevé pour m'écrouler sur mon lit sans manger. J'ai pris conscience d'une chose en faisant ces petits boulots: j'avais la chance d'échapper à ce genre de vie grâce aux études. Ça m'a poussé à décrocher des diplômes pour sortir de cette galère. Pas toujours facile, j'étais seul, paumé au milieu de gosses de bourgeois aisés, choyés, bien nourris. Les profs le savaient et certains, au lieu de m'aider et de m'encourager, m'ont fait sentir que j'usurpais une

place. Pour faire bonne figure, je m'étais fabriqué un personnage un peu bohème. J'avais pigé qu'avec une veste à la Belmondo, des lunettes noires et un foulard blanc, je pouvais faire mon petit cinoche et avoir sur mes camarades une certaine influence. Et puis ma tronche m'a permis de jouer les héros romantiques. Seulement je me suis pris au jeu. Je ne sais pas si tu te rappelles, j'ai failli louper mon bac, j'avais pris goût à la fête, aux nanas, à la frime, aux succès faciles. Au dernier moment, j'ai vraiment dû me flanquer des coups de pied au cul, je n'avais d'ailleurs personne pour le faire, mon père était décédé quand j'avais seize ans, lui et ma mère avaient mis en moi tout leur espoir. J'ai commencé mes études de médecine par défi, les branches scientifiques ne m'ayant jamais passionné, j'ai dû cravacher ferme pour arriver au bout. La première année m'a littéralement écœuré, j'ai vécu une période difficile mais j'ai tenu bon, je voulais montrer qu'un fils d'ouvrier peut devenir toubib, et puis je ne pouvais pas décevoir ma mère qui avait tout fait pour que j'échappe à son sort.»

Nouvelle clope.

«Lorsque je suis devenu toubib et père de famille, j'ai retrouvé un peu de sérénité et développé mon sens politique. À partir de ce moment-là, j'ai pu assumer mes origines, les revendiquer même et finalement en être fier. Stéphane s'est tu, a souri mélancoliquement et a conclu, je vous ai masqué la réalité à vous mes copains, à moi aussi sûrement. Il m'a fallu du temps pour me montrer à poil.»

Me voilà à présent les yeux humides et le cœur chaviré. Il avait tombé le masque il y a une dizaine d'années, j'avais découvert un nouveau camarade, plus humain, plus vrai, qui avait perdu son petit rire et sa moue ironiques.

Pourquoi s'est-il donné la mort ? Maladie ? Ennuis ? Crise existentielle ? Aucun indice sérieux pour avancer une hypothèse. On s'était revu deux trois fois puis à nouveau perdu de vue, mais il était toujours bien présent, un poteau indicateur planté dans ma tête. Pourquoi étais-je touché à ce point par sa mort ? Peut-être que pour moi un type comme Stéph ne pouvait pas mourir.

Je me suis décidé le lendemain à téléphoner à sa veuve. Elle m'a appris qu'il se soignait d'un cancer des poumons depuis deux ans, que les derniers examens étaient rassurants, il semblait confiant. Quand je lui ai demandé comment il était parti, il y a eu un silence gêné au bout du fil.

« J'ose à peine le dire, c'était épouvantable. Quand je suis rentrée du travail lundi passé, la musique était assourdissante, Bob Dylan hurlait dans le salon. Je suis entrée étonnée, ça n'était pas dans ses habitudes d'écouter de la musique aussi fort. D'abord j'ai vu ses souliers tout crottés, je me suis dit qu'il aurait quand même pu les enlever pour éviter de salir, ensuite ses jambes toutes maigres dans son vieux jeans troué, et puis son corps allongé sur le canapé, tourné sur le côté. Après, j'ai reçu un choc en pleine figure. Un sac en plastique emprisonnait sa tête, un sac serré autour du cou par une lanière, gonflé telle une baudruche. Un masque terrifiant de film d'horreur. La buée m'empêchait de voir son visage. Juste ses yeux grands ouverts, yeux affolés. Et sa bouche de poisson suffocant.

J'ai crié, appelé, pleuré, incapable d'un seul geste pendant plusieurs secondes. Quand j'ai repris mes esprits, je tenais dans la main un couteau de cuisine que j'ai planté dans le plastique. Un ballon qui éclate. Je pensais avoir délivré Stéph de sa prison mais non, il m'a soufflé au visage son dernier soupir. »

J'ai entendu un sanglot étouffé, elle a repris difficilement son pénible récit.

«Son chanteur préféré continuait de chanter à tue-tête :

We'll meet another day, another time, it's not the leavin...

Il serrait dans la main droite un billet que j'ai eu du mal à lui arracher.

Pardonne-moi cet affreux départ en catastrophe. J'étais au bout et à bout. Comme le chante Dylan, le plus dur ce n'est pas de partir, c'est de te laisser derrière moi.

Marie je t'aime pour toujours.

Stéphane»

Après avoir quitté Marie au téléphone, j'ai cherché Bob Dylan parmi mes CD et j'ai écouté *Farewell* en pleurant.



Les feuilles mortes

Les feuilles mortes

Chanson de Prévert et Kosma, texte 1945, création Yves Montand

Mercredi 17 avril 2013

C'est la première fois dans ma vie que je vis un printemps pareil. D'accord je suis pas vieux, j'aurai trente ans dans deux mois et ma mémoire a enregistré dans mon enfance une saison unique avec beaucoup de sec et de mouillé. Sécheresses et saisons des pluies ont ponctué ma jeunesse. Cette année, travailler c'est presque un plaisir, ce ciel bleu, cette verdure luisante, cette température de vacances, j'adore ! Pourtant ce matin tout m'agace, un rien me tape sur les nerfs.

Déjà au réveil, sept heures, les infos, le type annonce qu'un attentat a eu lieu dans un marché en Irak, dix-neuf morts, des dizaines de blessés, bordel, ça me fout la rage. Ensuite on dit à la radio qu'un cargo de migrants a coulé au large de la Sicile : près de cinq cents morts. J'ai les larmes aux yeux et mal au cœur quand je me rends à pied au boulot. Je retrouve Marcel au hangar, ça va un peu mieux, c'est un vrai pote. On enfile nos bleus, les autres arrivent juste après et on part avec le Aebi. Le mercredi matin on a le parc complet à faire, vider les seize poubelles tonneaux, les dix poubelles requins, ensuite ratissage des déchets sur les pelouses, ramassage des branches mortes, nettoyage des allées et tonte du gazon.

Immédiatement je vois qu'une poubelle tonneau a été renversée avec tout son contenu, le couvercle est à côté, son fil d'acier arraché, ouh ça me rend dingue, je me dis que ceux qui ont fait ça sont vraiment de pauvres types. Juste plus loin des cannettes de bière et des emballages jonchent le sol à un mètre d'une poubelle. On passe à côté de trois vieilles sur un banc qui râlent sur les deux blacks couchés sur le gazon à vingt mètres de là, «on ferait bien de les mettre au boulot, ces fainéants.» Je bous en entendant ces carcasses déglinguées jacasser sur mes compatriotes. Heureusement des piailllements montent du côté de la garderie à la lisière du parc, des ribambelles de mioches se courent après sur la prairie. Ceux-là, au moins, me réchauffent le moral mais les crottes de chien qui salopent l'allée me le sabotent immédiatement.

Chaque matin, c'est la même chose, des déchets partout, le gazon ravagé par des grills sauvages à cinq ou six endroits, ça m'énerve trop, des jours je sais pas si je vais tenir le coup. Une pelouse si belle, luisante, dans ma vie passée je n'en ai vu qu'une qui lui ressemblait, celle du stade de foot de la ville la plus proche de mon bled, Lokomo. C'est la seule fois que j'ai assisté à un match de foot dans mon pays. Les spectateurs ruisselaient sous la chaleur et pour rafraîchir leurs mains, ils les frottaient dans l'herbe aussi douce qu'une peau de bébé.

Je me sens agressé, humilié, des fois j'ai envie de chialer. Pourtant il fait beau, les oiseaux piaillent, les gosses idem, on a tout ici pour être bien, pour vivre en paix et en harmonie mais il faut que quelques crétins gâchent la fête. Je comprends pas. Remarquez, je suis pas le seul, je connais pas mal de gens indignés. C'est un vrai mystère, comment se fait-il que des humains qui profitent du parc, qui s'y baladent, s'assoient sur les bancs,

apprécient un lieu gratuit et agréable, puissent être aussi indifférents à le garder propre et avoir autant de mépris pour les employés qui chaque jour nettoient les séquelles de leur j'm'en-foutisme? Dans mon pays, le Cameroun, s'il y avait autant de poubelles à disposition, je suis sûr que les gens respecteraient les espaces communs bien mieux qu'ici. Mais bon en Afrique, c'est rare les poubelles et cher.

Mon copain Marcel me dit que je vois trop en noir, il me charrie en me disant «Anastase, tu deviens plus suisse qu'un Suisse, tu prends les choses trop à cœur, tu devrais t'en foutre!» J'y arrive pas. En plus c'est souvent les étrangers qui sont accusés de flanquer la merde. J'ai entendu des gens dire «c'est pas dans leur culture ou bien si la Suisse est moins propre, c'est à cause des étrangers.» Tu parles, j'ai vu il n'y a pas longtemps deux petits gars d'ici s'acharner sur un panneau jaune de signalisation en métal et le démolir à coups de pied et de poing. Le vandalisme, pour moi ça commence par les déchets, tu te trouves à un mètre d'une poubelle, tu bois ton coca, et tu jettes la bouteille vide à côté. C'est une insulte pour le travailleur mais aussi pour les promeneurs, voilà ce que je pense.

D'ailleurs j'appréhende le début de juillet. Chaque année c'est pareil, les promotions des gymnasiens donnent lieu à des massacres de pelouses et de plages.

Des bouteilles cassées par dizaines, des cannettes dispersées partout, des papiers et des emballages, des braises de foyer, sans parler des mégots. Pourtant il s'agit de jeunes éduqués, instruits, en fait l'élite de la société. Là aussi, il faudra qu'on m'explique. Ce sont les futurs avocats, médecins, hommes d'affaires, enseignants. Est-ce que c'est l'alcool qui leur fait perdre tout bon sens?

Est-ce que c'est l'esprit moutonnier qui les empêche de respecter les lieux publics? Quand on jette un coup d'œil sur leur jardin familial, on voit bien que leur pelouse privée est nickel.

Voilà, j'ai fini mon sermon et je suis en train d'attaquer les feuilles avec ce fichu machin, un aspirateur à l'envers qui nous évite de manier le râteau. Mais bon, avec un casque sur les oreilles, on supporte la modernité.

Pause de midi

- Non non, je déconne pas Marcel, c'est vrai.
- Arrête de me faire marcher Anastase, tu délirés mon pote.
- Je t'assure, viens un peu plus loin, je suis tout nerveux, j'ai du mal à le croire, je vais te montrer, t'es mon vieux pote, on est d'accord? regarde-moi ça! c'est quoi à ton avis?
- Ben un vieux portefeuille pourri.
- Ouais bien pourri, ok, assez grand, rouge, sale, pas trop épais. Je l'ouvre et abracadabra, qu'est-ce que tu vois entre mes doigts?
- Bonne mère, pas possible! des billets de mille, oh oh oh j'y crois pas, mais y en a combien? des chiées, putain de ...
- On va les compter, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... huit mille balles, tu te rends compte!
- Mais bordel où t'as trouvé ça?
- Je te raconte. Je faisais les feuilles avec la souffleuse, tranquillos, j'avais allumé une tige. J'étais en train de former un boudin en forme de crocodile, quoi j'étais parti en Afrique, un petit délire quoi. À un moment je découvre sous un tas de feuilles un truc rouge qui m'intrigue, je me dis c'est un emballage en plastoc quoi, je déblaie et je vois que c'est une sorte de pochettes, un portefeuille, je me penche, le tâte, rien de spécial, il est plat, je crois qu'il est vide, je l'ouvre et là j'ai le

vertige, je vois des billets tout neufs, des billets de mille balles suisses comme jamais j'en ai vu, je les sors, c'est carrément une liasse qui vient, ça me panique, immédiatement je pense à ma famille, elle pourrait construire une immense baraque avec ça et vivre à l'aise deux trois ans, mais en même temps j'ai les jambes qui tremblent, ça me fout la trouille tout ce fric.

Voilà où j'en suis. Marcel m'a encouragé à réaliser mon rêve, envoyer la plus grande partie de cet argent aux miens. Ils seraient fous de joie, me célébreraient tel un héros, pourraient faire tellement de choses avec une fortune pareille. Une vraie baraque, de la bouffe et des fringues, tout quoi.

Dire que j'ai payé il y a quatre ans à un passeur la somme astronomique de mille euros. Toute ma famille a économisé pour que je réussisse à passer.

Jeudi 18 avril

Rien de spécial à signaler sinon ma boule au ventre, mon excitation et ma difficulté à dormir. Qu'est-ce que je dois faire ? Marcel me dit de tout garder et de fermer ma gueule. Seulement j'ai pas pu la fermer, j'étais tellement excité que dans ma dernière lettre à ma famille j'ai fait allusion à un paquet de fric providentiel.

Vendredi 19 avril

Il fait toujours un temps à s'étendre sur la prairie et à rêvasser. Mais toujours un fond d'inquiétude. Allez mon vieux, pas le temps de gamberger, aujourd'hui c'est nettoyage des bassins, réparation du chemin qui mène à la place de jeux, ripolinage de la place, ramassage et compostage des branches de la semaine, bref le boulot ne manque pas, mais chouette, c'est bientôt le week-end.

Pendant la pause, notre chef, monsieur Monney, nous en a dit une qui nous a mis ko debout. On parlait des petits vandales qui ignorent les poubelles et même les démolissent. Il nous a raconté que dans certaines villes, les autorités avaient carrément supprimé toutes les poubelles dans les parcs. Résultat? ... Grosse surprise! Moins de déchets, moins de détritrus, moins de cochonneries... On était tous sonnés. Comment c'est possible? Il nous a expliqué que les gens semblaient se responsabiliser davantage. Que sans poubelle, il était plus difficile de jeter ostensiblement ses déchets par terre, n'importe où, alors qu'une poubelle les attire, quitte à les flanquer juste à côté.

Vraiment, c'est à désespérer des humains...

Vendredi soir

L'horreur, quelle journée mes aïeux, quel cauchemar! Je suis anéanti, vidé, amer, triste à pleurer. Je suis furieux contre ces salauds de flics, mais ce qui m'embête, c'est la rage que j'ai contre moi. Quel idiot que je suis! Fallait fermer ma grande gueule, pas compliqué, ça ne peut être que Marcel, il a pas pu tenir sa langue.

Au milieu de la matinée, la police est arrivée et rapidement m'a embarqué sous les yeux de mes collègues. Sans brutalité d'accord, mais si j'avais tué quelqu'un, c'était pareil. Entouré de deux flics, un troisième au volant, ils sont partis sur les chapeaux de roue.

Des passants, bouche bée, ont jeté des regards à l'Africain comme à un vendeur de boulettes.

Arrivés au commissariat, interrogatoire en règle d'un inspecteur, avec dans la voix et l'attitude une incrédulité humiliante.

- On est en train de démanteler un réseau important de trafiquants de drogue, et on soupçonne que l'argent que vous prétendez avoir trouvé appartient à un des chefs. Qui nous dit que vous n'êtes pas de la bande?

J'ai eu beau protester, argumenter, palabrer, rien à faire, deux flics se sont succédé pour me cuisiner la fin de la journée et une bonne partie de la soirée. J'étais à bout, fatigué mais surtout en colère. À un moment donné, vers 21 h, un des types, le plus grand, rouquin et antipathique, est parti se chercher une bière et j'ai juste eu le temps d'apercevoir mon chef avec Marcel dans le corridor. J'ai essayé d'imaginer différents scénarios mais tout s'embrouillait dans ma tête. Je doutais de tout, même de mes soupçons à propos de mon pote Marcel, je me suis même dit que ce n'était pas possible qu'il m'ait balancé aux flics et que j'étais salaud d'avoir pu imaginer ça. Ils m'ont gardé une demi-heure de plus. Le patron du commissariat est entré dans le bureau et il s'est adressé au rouquin en disant «c'est bon, il est libre et à moi vous pouvez rentrer chez vous, mais l'argent que vous avez trouvé, va falloir le rendre à son propriétaire.»

Il m'a expliqué qu'ils allaient faire des recherches et que si au bout d'un an, ils ne trouvaient pas, l'argent m'appartiendrait. Mais présentement je devais leur confier la petite fortune. J'avais jusqu'à lundi pour le faire.

J'ai couru à la maison, bu un berlingot de jus d'orange d'une traite et très anxieux, téléphoné à Marcel. Il était furax lui aussi, m'a dit rien comprendre et m'a proposé de se voir au bistrot du Tilleul de notre quartier.

On s'est retrouvé devant une bière. Il m'a juré qu'il avait rien dit

à personne. Il avait l'air tellement sincère que je l'ai cru. Mais alors qui ? On a réfléchi et soudain Marcel m'a dit « viens on va au parc contrôler un truc. » Sur place, à l'endroit de ma trousse, Marcel a levé la tête et m'a montré du doigt une caméra de surveillance planquée dans un lampadaire.

« Voilà le cafteur, il m'a dit et on a rigolé un bon coup en direction de l'objectif. »

22 avril

La mort dans l'âme, je me suis rendu chez les flics leur confier le magot. Ils m'ont fait signer toutes sortes de papier mais j'ai eu l'impression que c'était pour la forme, que j'avais aucune chance de récupérer le pèze.

14 mai

Pas de nouvelles de la police. Je pense que si elle a pas trouvé en trois semaines, ça se présente bien pour moi. J'ai reçu deux lettres d'Abidjan, une de ma mère et une autre de mon frère cadet. Tout le monde me bénit, me traite de sauveur, de Jésus. Ils me parlent de leurs rêves, une maison pour ma mère, une bougna pour mon frère, une chamboul de couture pour ma sœur, des iPad pour les mounas et une télé pour l'oncle Ambroise. J'ai l'impression d'avoir créé un tsunami dans ma famille. Tout ça me fait peur. Je me reproche d'avoir parlé, j'ai toujours été trop bavard.

20 juin

Toujours rien. Je fantasme comme un fou sur cette fortune qui dort chez les flics. Je me dis que jamais ils me le donneront, ce fric, même s'ils trouvent pas le proprio. Ils se le mettront dans leurs poches ni vu ni connu, c'est pas un pauvre Africain qui pourra les en empêcher.

10 juillet

Je rêve de plus en plus souvent qu'on me vole le porte-monnaie rouge ou bien que je me bagarre contre tout le monde, ma famille, les flics, les autorités. Mes nuits sont agitées, je me sens pas bien.

22 juillet

Il fait toujours un temps formidable, mais c'est le sale temps sur mon moral. Je me fais beaucoup de mouron, toute cette histoire me tracasse. J'ai entendu à la télévision une chanson qui m'a ému, elle parlait à mon âme.

Elle s'appelle « Les feuilles mortes » et bien sûr elle m'a fait chialer.

*Les feuilles mortes se ramassent à la pelle
Les souvenirs et les regrets aussi
Et le vent du nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli*

15 août

J'y tiens plus. Ce fric me ronge. Je rumine la journée entière. Heureusement le boulot manque pas. Des fêtards ont ravagé le parc la nuit passée. J'en peux plus d'attendre.

20 août

Marcel mon pote, qui me soutenait et me remontait le moral, a quitté le service pour entrer aux TL. Les bus lausannois, c'est super pour lui, il a bien bossé, réussi les examens et les entretiens. Mais pour moi, c'est la cata.

12 septembre

Je suis en train de craquer, c'est insupportable. J'ai fait une gaffe énorme en parlant à ma famille d'un possible envoi de fafiots

économisés. Quel mboutoukou! j'ai fabriqué des fantasmes dans les caboches et ça envahit mes rêves, plutôt mes cauchemars. J'aurais mieux fait de m'attacher la bouche.

18 septembre

Mes parents me harcèlent en me disant que je pense qu'à moi. Mes frères et sœurs me traitent de tous les noms d'oiseaux, mes oncles et mes tantes ricanent en prétendant que je me suis blanchi la peau et le cœur. Ils attendent tous que je les cadeaute. Bref mes nuits sont un calvaire. Il y a une semaine, j'ai dû aller chez le toubib, j'arrivais plus à dormir et je commençais à avoir des hallucinations. Il m'a prescrit des tranquillisants. J'espère retrouver sommeil et sérénité.

20 septembre

J'ai encore reçu un mot de mon frère qui me dit les espoirs et l'impatience de la famille. Je me sens déchiré par toutes leurs espérances.

25 septembre

Les remèdes ont peu d'effets. J'ai de plus en plus de mal à dormir et quand j'y arrive, je fais des cauchemars épouvantables. La nuit passée, j'ai vu mon village dans la savane, les enfants jouaient au foot avec des boîtes de conserve, les poules picoraient, les mamas préparaient les patates douces et le manioc. Et moi j'étais au centre de la place, j'avais une telle poussière sur mes sandales que je ne voyais plus mes orteils. Tout le village m'entourait et j'étais assommé par leurs questions, leurs reproches, leurs larmes. Quand je me suis réveillé, j'étais trempé de fièvre.

28 septembre

Mon chef est venu palabrer avec moi au moment où je vidais

les poubelles tonneaux. Il m'a dit que depuis quelque temps, il voyait bien que quelque chose tournait pas rond. Mes larmes étaient sur le point de s'échapper de mes paupières. Je lui ai avoué une mauvaise passe, des soucis de famille et de permis, sans lui dire la vérité. Il a été aimable et humain, m'a proposé de l'aide.

1^{er} octobre

J'ai craqué selon leurs termes. Je me sentais un youyou perdu au milieu de l'Océan, ballotté par les vagues gigantesques. Le pire, c'étaient des esquifs que je croisais, chargés de frères, en train de couler et qui me suppliaient de les sauver.

Il y a trois jours, j'ai été hospitalisé à Cery. Mon chef voyait bien que j'étais à la rue depuis pas mal de temps. D'ailleurs j'ai fait une connerie avec le Aeby, j'ai reculé dans une benne et bousillé l'arrière. Ils me soignent pour burn-out, c'est une sorte de dépression d'après les toubibs qui s'occupent de moi. Je suis soulagé d'être entouré par des êtres humains prévenants et gentils. Mais je sais pas si je dois leur raconter entièrement l'histoire. J'ai peur tout le temps et je pense à ma famille, tout le temps, qui compte sur moi et qui pense que je l'ai oubliée.

2 octobre

Une poubelle tigre m'a attaqué cette nuit. Avec l'aide d'une souffleuse à feuilles. Elles se sont entendues pour m'enfermer dans un conteneur GMT 240 L. Je suis prisonnier, coincé dans sa gueule répugnante. C'est tout noir, j'étouffe. Je suis foutu. Au secours, au secours !

J'ai senti une douleur dans le bras, la morsure du tigre ? J'ai crié et ouvert les yeux. Un infirmier, tout près de mon lit, tenait une seringue dans la main.



Le rapt

Le rapt

Chanson de Jean-Jacques Goldman, 1981

Rien à faire, je ne vois que du noir, seulement du noir. Ils ont serré le foulard comme des malades. Des cahots me soulèvent le cœur depuis un quart d'heure. Ah, les vaches ! ils m'ont fait boire, nausée à chaque nid-de-poule, sûrement un chemin forestier, des branches fouettent la carrosserie. Un violent virage m'envoie valdinguer dans la portière. Je suis ballotté dans tous les sens, une vraie une balle de ping-pong, les mains attachées dans le dos. Je commence à me sentir vraiment mal. Je déteste ce genre de mise en scène. Ils m'ont cueilli à la sortie de la banque, pas même le temps d'enlever ma cravate. C'est du Carlos tout craché ! Et cette odeur de benzine, quelle horreur, ça achève de me retourner l'estomac.

Une image surgit dans mon esprit : celle de prisonniers dans leurs cellules. Sûrement à cause de la pétition d'Amnesty que j'ai signée le mois dernier. Impossible de stopper le défilé des opposants à tous ces régimes douteux. Toujours le même scénario : arrestation brutale en pleine nuit, coups, trous à rats, torture. Le flot des visages suppliciés n'en finit pas de remplir ma cervelle. Faut vraiment envoyer un peu de fric.

Frissons dans le dos. Moi, je suis du genre trouillard et je ne m'oppose à aucun régime, je vis dans un pays démocratique, ce genre de choses n'arrive jamais ici, quoique... dernièrement la police du canton a commis quelques jolies bavures. Mais bon, arrête mon vieux, c'est pas sérieux, tout ça, c'est de la farce, une énorme farce.

Ça ressemble au tube de Jean-Jacques Goldman que Marie-Od écoute en boucle :

*C'est un attentat, un acte de désespoir
C'est un rêve en réalité, mais pour un soir
C'est votre beauté glacée, votre indifférence
Pourtant si proche, votre inaccessible absence*

Ouf! on s'arrête. Roulement de graviers sous les pneus. On me fait descendre. Souffle court, cœur chaviré. Je zigzague sur le sol caillouteux, j'évite la chute de justesse. On me rattrape, guide mes pas. Des rumeurs proches.

On me détache les mains. Je les agite devant moi, pour chasser les fourmis provoquées par le cordon. Aussi par peur de m'étaler. J'aimerais m'accrocher à une paroi, à quelqu'un. Tiens, à Marie-Odile qui tout à coup me manque terriblement, que peut-elle bien faire en ce moment? Moi j'ai l'air d'un pantin qui secoue ses bras dans le vide. Sortes de gloussements étouffés derrière moi.

Ah! une lueur à travers le tissu. Une flamme qui vacille. Des mains dirigent mon corps d'aveugle, trois pas en avant, quatre à droite. La lumière est plus forte, les brouhahas plus proches. Stop. J'entends le souffle de la nuit et le mien qui s'emballe.

Et autour de moi une meute qui murmure, les arbres qui mugissent, la forêt qui tremble. Moi aussi. J'avale péniblement ma salive, j'ai un haut-le-cœur violent.

Les mains de tout à l'heure me poussent plus loin, encore une dizaine de mètres, je traîne les pieds dans l'herbe haute et humide. Ils m'enlèvent la chemise. Qu'est-ce qu'ils manigancent ? Je me sens prisonnier des Peaux-Rouges. Comme dans la forêt de mes douze ans. Presque nu, seul, attaché au totem d'une tribu excitée qui tourne autour d'un grand feu. Des flammes chassées par le vent me lèchent les jambes et le visage, des cris me percent les tympans, des rires m'agressent. J'imagine des tomahawks tournoyer dans le noir, des poitrines peinturlurées danser devant le poteau de torture.

Des bras m'agrippent de chaque côté, me dirigent en avant et me poussent à grimper des marches de bois, en rondins. Je patine, chancelle, quelqu'un m'empêche de m'étaler de tout mon long, je monte les échelons, quatre, cinq, six, ma chaussure droite glisse et loupe la suivante, ah, les salauds ! Je m'écrase le nez sur la grosse échelle, on me remet sur pied, pilote mes pas, sept, huit, neuf, dix, j'arrive au sommet d'une pyramide. On m'attrape par la ceinture, y boucle un mousqueton dans un clic, une voix éclate « attention c'est parti », je me sens poussé dans le dos et hop je suis précipité dans le vide. Je panique, pris de vertige, fouetté par le vent, je glisse dans un trou noir, suspendu à un câble qui tintinnabule idiotement. Fichue glissade qui me laisse juste le temps de penser à ma dernière chemise blanche et mon pantalon achetés trois jours plus tôt chez PKZ, misère, dans quel état je vais les retrouver ?

Je suis stoppé brutalement par une espèce de trampoline qui me renvoie au moins trois mètres en arrière. On dirait que les ténèbres ricanent.

Enfin on me relève. Deux mains m'enlèvent le bandeau. Éblouissement. Des torches jaillissent et des dizaines d'yeux aussi brillants que des poignards lancent des éclairs. Étourdissement. Je devine peu à peu certains visages et la clairière du bois de Moncoeur. Essoufflé, ruisselant de sueur, je distingue un type qui s'avance. Avec un éclat de rire qui me fige. Titubant, il s'approche en brandissant quelque chose au bout de son bras. Une corde de pendu, qui se balance dans la pénombre. Oh, c'est ce satané Carlos qui se marre comme un fou. Plus loin, j'aperçois Yvan, Jean-Paul, Seb, Max, toute l'équipe, avec des têtes euphoriques. Et des cadeaux plein les bras.

À mon tour de rire à gorge déployée.

Une clameur gigantesque retentit « VIVE le futur marié ! »



Boomerang

Boomerang

Chanson de Serge Gainsbourg, 1975

Lundi 10 février, je rentre de ma balade matinale avec Baguerra, arrive sur le seuil de notre appartement, la tête encore dans la forêt. Je remercie notre chienne, par ce temps pluvieux et frisquet, je n'aurais pas mis le nez dehors. En me baissant pour enlever sur le paillason mes baskets crottées, j'ai droit à deux coups de langue bien mouillée de notre labrador. Je sors les clés de ma poche de veste quand j'entends la sonnerie de mon téléphone oublié sur mon bureau. J'hésite, encore un démarcheur pour une assurance ou une chiromancienne qui m'offre une consultation gratuite? J'y songe, c'est peut-être le vétérinaire chez qui j'ai rendez-vous le lendemain pour une petite intervention chirurgicale... bon sang, j'allais l'oublier. Je fonce, pieds nus, attrape mon portable posé sur la pile de mon dernier livre, publié il y a juste deux mois. Un roman inspiré de la vie tumultueuse de mon frère mort en Afrique à l'âge de trente-six ans.

Un coup d'œil sur l'écran, numéro inconnu, je décroche, c'est sûrement le véto à propos de l'opération de Baguerra...

Une voix de femme, juvénile, cordiale, un peu émue.

- Je suis bien chez Antoine Rodin?
- Oui c'est moi.
- Excusez-moi, je suis...

Au même moment, un bruit, camion dans la rue ou aboiement d'un chien, m'empêche de comprendre le nom décliné. Au bout du fil, on me rassure, « mon nom ne vous dira rien... je suis Nathalie, «la» Nathalie de votre roman, du chapitre deux... en réalité Myriam, la fille de votre frère. J'ai dévoré votre livre d'un coup, j'ai beaucoup aimé et je me suis complètement retrouvée. Vous avez visé juste en ce qui concerne ma mère, mes relations avec elle, c'est stupéfiant. »

Je suis souflé, sonné, les jambes flageolantes, je cherche une chaise pour m'asseoir, je pense au dernier chapitre de mon roman où j'ai imaginé ce genre de dialogue téléphonique. C'est fou, est-ce que je rêve ?

La conversation se poursuit, baignée de tension et d'émotion. Elle m'apprend que bien sûr sa mère lui avait parlé de sa liaison avec Jean-Marc, mon frère, qu'elle a toujours considéré comme son père biologique. Malgré la peinture désastreuse de ce père absent. Elle ajoute qu'elle a deux fils, qu'elle est divorcée, que ce sont ses fils, surtout l'aîné Victor, qui l'ont poussée à me téléphoner, qu'elle n'osait pas, mais ils l'ont tellement encouragée... Elle parle à toute vitesse, déclenche une avalanche d'infos que j'ai du mal à assimiler, sa voix tremble, elle m'avoue qu'elle n'a plus de rapport avec sa mère, qu'elle se pose plein de questions, comme ses fils d'ailleurs, à propos de son père, de la vérité et de la part de fiction dans mon livre.

J'ai la tête qui tourne, réalisant que ma soudaine nouvelle famille a une soif impérieuse de réponses à ses nombreuses interrogations. L'oncle que je deviens doit assumer son rôle, pas seulement dans la fiction.

On fixe un rendez-vous chez elle, le samedi 29 février en début d'après-midi, à La Cour-du-Mont, petite ville à la campagne, à soixante-quatre kilomètres.

Les jours défilent sans grand-chose à signaler sinon que ça bouillonne sous mon crâne. Je n'arrête pas de penser à ce coup de fil. Et à la formule rabâchée «la réalité dépasse la fiction». Envisager un personnage de roman jaillissant dans la vie quotidienne de son auteur, c'est culotté! En l'occurrence, je connaissais l'existence du personnage mais pas le personnage lui-même, je n'ignorais rien de l'époque, ni de la région de sa naissance puisque j'avais connu sa mère, même eu avec elle une brève liaison. C'est même moi qui l'avais présentée à mon frère, quelle connerie! Il avait profité de mon absence de deux semaines à Rome pour me la piquer, ce satané dragueur. Je l'avais enguirlandé, pour la forme, content d'être débarrassé de cette nana frivole et superficielle qui affichait volontiers son tableau de chasse et se vantait d'être stérile.

J'avais imaginé dans mon livre sans trop de difficulté cet enfant non voulu, non reconnu, puisqu'à cette période je partageais l'appartement du frangin qui m'aidait financièrement pendant mes études. Je m'étais même glissé dans la peau de Myriam adolescente lorsque j'avais inventé son journal intime. Et la voilà qui tombe du ciel dans mon existence, après plusieurs décennies, un coup de foudre dans un ciel bleu.

C'est un magnifique samedi ensoleillé. Je m'engage avec ma Twingo sur l'autoroute presque déserte — tous en montagne ou en balade familiale? La nature se réveille, éclate de gaieté et de vigueur, les champs parsemés de plaques de neige lancent des clins d'œil éblouissants. Je me dis, ce n'est pas possible, je rêve,

on est un 29 février et je m'apprête à rencontrer une protagoniste importante de mon roman. Ça n'existe que dans les films, les séries, la littérature...

J'ai mis mon unique chemise blanche et mon veston bleu clair, ça fait plus sérieux que mes jeans et tee-shirt habituels. Pendant tout le trajet, j'essaie d'imaginer cette femme d'une quarantaine d'années qui m'attend avec ses fils. Physiquement comment est-elle? Si j'en juge par ses parents, elle doit être grande, jolie, mince, cheveux châtons, énergique. En réalité, j'ai beaucoup de mal à dessiner son visage et son allure. Et son état d'esprit? Est-ce que la rancune va dominer ses sentiments? Est-ce qu'elle va juger mon inaction, me trouver complice du fuyard, celui qui a nié et fui sa paternité avec ses responsabilités? Est-ce que je n'ai pas fait preuve de lâcheté? Je réalise en avalant les kilomètres que je ne suis pas tranquille à propos de cette affaire, que la culpabilité, jusque-là absente de mon esprit, commence à s'y glisser subrepticement comme un serpent venimeux.

J'allume la radio. Pour essayer de dissiper le trac qui monte. Gainsbourg déboule dans la voiture avec une chanson que je connais vaguement. Les paroles me semblent un peu hermétiques mais le refrain est percutant, obsédant et semble coller à ma situation.

*Je sens des bings et des bangs
Agiter mon cœur blessé*

Non, je n'ai pas le cœur blessé, pourtant j'éprouve des bings et des bangs en m'apprêtant à rencontrer le personnage de mon roman. Je réalise qu'en réveillant cette histoire ancienne, elle me revient en pleine figure après des décennies.

L'amour comme un boomerang
Me revient des jours passés

Il est onze heures pile quand j'arrive devant un immeuble jaune, de taille moyenne en bordure de la bourgade, mon plan à la main. Je suis déjà trempé sous les bras mais je n'ose pas me débarrasser de mon beau veston, je sonne à la porte, je tiens dans la main droite un bouquet de pivoines comme un fiancé effarouché, le cœur chahuté.

Une grande femme timide m'accueillie, mince presque maigre, me fait entrer avec un sourire d'une grande douceur. Tout de suite je retrouve dans son visage des traits de la famille Rodin, la dégaine, les yeux, le nez, les cheveux. Je suis profondément troublé. Elle me remercie pour le bouquet, le hume et s'exclame « ce sont mes fleurs préférées, comment vous savez ? »

Elle me présente ses deux fistons, qui se tortillent un peu, en retrait. Victor vingt-deux ans, sur le point d'obtenir son master et Louis, vingt ans, étudiant, qui se cherche encore, « presque décidé » à faire histoire et histoire de l'art. Je trouve dans le visage des jeunes gars une évidente ressemblance familiale. Ils me font penser à deux chiots curieux, sur leurs gardes. On s'assied dans la cuisine, plusieurs plateaux sont prêts sur une petite table adjacente. La mère de famille me demande si je désire boire quelque chose, « volontiers un peu d'eau », les visages sont crispés, moi je sue à grosses gouttes, j'enlève enfin mon veston. Myriam se lance, un peu embarrassée au bout de sa chaise, elle raconte qu'elle a découvert mon livre dans sa petite librairie habituelle grâce à une affichette des éditions Encre bleue. Intriguée par le nom de l'auteur qu'elle connaissait par sa mère, elle a lu le résumé et en a conclu qu'il y avait certainement un rap-

port avec son fameux père, « le salaud » selon la désignation habituelle. Elle a commandé le livre, l'a lu d'une traite, comme ses fils, chamboulée de s'y trouver et captivée par le récit. Elle a bien sûr consulté Google, est tombée sur l'émission de Daniel Marzan qui m'interviewait, l'a enregistrée, écoutée plusieurs fois, intriguée par les révélations de l'auteur qui répondait partiellement à certaines de ses questions. Elle avait lu aussi quelques articles à propos de *Fleurs de cannabis*, répète qu'elle l'a beaucoup aimé, malgré la découverte de la trajectoire provocante du personnage principal, son fantôme de père. Elle ajoute s'être tout à fait reconnue dans le journal intime de l'ado, même si elle n'a jamais écrit ce genre de texte, « d'ailleurs jamais je ne l'aurais écrit comme ça, mais ce qu'il y a d'incroyable, c'est que vous êtes en plein dans le mille, je ne comprends pas comment c'est possible, c'est étrange de se découvrir dans un roman, dans une fiction où le vrai se mélange avec l'invention, un roman qui dévoile crûment mes relations avec ma mère et son portrait sans concession. Et aussi mes liens si forts avec ma grand-mère. »

Entre deux sujets, je suis encouragé à me servir dans les petits plats alignés sur la table basse. Victor me sert un verre de rouge. Je suis un moineau qui picore, pas le cœur à déguster toutes ces entrées délicieuses, ces antipasti appétissants. Trop remué par cette rencontre.

À présent les deux chiots, intimidés lors de mon entrée sur leur territoire, ont le visage et le corps cabrés dans ma direction. Questions mordantes. La plus incisive, c'est celle de la réalité. Qu'est-ce qui est vrai ? Pluie de questions à propos des deux frangins. Quelle est la part d'invention du livre ? Est-ce que Jean-Marc est vraiment mort en Afrique ? dans un accident de voiture tel que décrit ? est-ce que j'ai été l'enterrer sur place ? est-ce que

j'ai attrapé réellement la malaria? est-ce que mon frère a fait de la prison parce qu'il refusait de payer la pension alimentaire? est-ce que la justice l'a encore poursuivi après son incarcération? est-ce qu'il a passé beaucoup de temps en Afrique?

J'essaie de leur expliquer que beaucoup d'événements du livre se sont réellement passés mais que, comme dans tout récit, l'auteur brode, invente, crée, essaie de trouver la voix d'un personnage, qui sonne juste, le détail qui semble cohérent, l'incident qui s'intègre à la narration.

Malgré mes explications, le cadet revient à la charge, intrigué par Annie, la dernière compagne de Jean-Marc. A-t-elle vraiment fait de la taule pour trafic de drogue en essayant de rentrer du Ghana en Suisse? combien de temps? est-ce que j'ai réellement rencontré son père? était-il aussi crétin qu'il apparaît dans l'avant-dernier chapitre?

Je lui réponds que j'avais en effet rencontré le père d'Annie à une reprise seulement et brièvement, trois semaines après le décès de Jean-Marc. Au buffet de la gare de Lausanne d'où il repartait rapidement pour Paris. Il attendait de moi que je lui fournisse des documents comme un faire-part officiel de la mort de mon frère, la photocopie du permis d'inhumation, celle du rapport d'autopsie. Ce que j'ai fait volontiers, ça lui permettait de prouver la mort du compagnon de sa fille et de monter un scénario accablant pour mon frère. Ça ne me dérangeait pas s'il pouvait faire sortir Annie plus rapidement de son infâme prison d'Abengourou, mais notre entrevue s'est mal passée, lui ne manifestant aucune compassion, tendu et pressé, en plus horriblement moralisateur. À ce moment-là, j'étais à peine sorti de l'hôpital, encore secoué par la perte de Jean-Marc et par ma malaria at-

trapée pendant mon sinistre séjour au Ghana. On s'est énervé tous les deux, le père m'accusant ouvertement d'être complice de mon frère, le diable en personne, coupable à ses yeux de tous les maux, moi prétendant qu'Annie était adulte et responsable, solidaire de mon frère et parfaitement en accord avec lui.

J'explique à Myriam et ses fils que dans le livre j'ai essayé de traduire à travers les lettres reconstituées d'Annie le type de rapports que nous avons eus le père d'Annie et moi et la représentation qu'il avait de mon frère. En caricaturant forcément. Mais je pense n'être pas loin de la vérité, le personnage m'étant apparu antipathique, borné, autoritaire, mais qui ferait tout pour sa fille, même des actions illégales, malgré une longue absence de dialogue et de compréhension. Finalement capable de mettre sur son nez des lunettes déformantes pour masquer la vérité.

Victor m'interroge à propos de l'époque de mai 68, qui imprègne le roman. Comment lui répondre? Il me faudrait des heures pour évoquer ces années-là. Je lui confesse que pour moi, à vingt ans, ça a été un chamboulement important comme pour beaucoup de mes contemporains, une époque furieuse et joyeuse. Une remise en question de l'autorité dans tous les domaines, famille, politique, religion, armée, sexualité, école.

Je leur rappelle qu'à peu près en même temps, déferle des États-Unis un mouvement libertaire inédit, le tsunami hippie qui prône le travail minimum, la liberté sexuelle, la fumette, les expériences de toutes sortes dans tous les domaines artistiques et existentiels.

«J'ai passé plus d'une année à voyager à travers le continent nord-américain. Ce qui m'a le plus marqué personnellement, ce

sont les manifestations contre la guerre du Vietnam, j'ai participé à plusieurs d'entre elles. Je me souviens surtout d'une véritable émeute à San Francisco, une bataille rangée où tout brûlait dans les rues, les poubelles, les motos et les voitures de police, c'était effrayant, en même temps fascinant de voir les manifestants si déterminés et courageux. »

- Mais ça devait être dangereux d'être au milieu de ce chaos ? s'étonne Victor.
- C'est vrai, j'étais un peu inconscient, très excité, je faisais des photos et je pensais ne pas risquer grand-chose jusqu'au moment où j'ai failli recevoir sur le crâne une longue matraque qu'un policier à cheval faisait tournoyer.

Mon auditoire est rivé à mes lèvres.

La sueur continue à faire du toboggan entre mes omoplates et sous mes aisselles. Je suis bombardé de questions. J'essaie de satisfaire leur curiosité du mieux possible. Au bout d'un moment, je me sens un peu assommé, je leur fais comprendre que moi aussi j'ai quelques demandes à propos de Myriam, son parcours, son enfance, sa famille, comment elle a eu des infos sur son père, son identité, sa mort.

J'apprends qu'elle a eu une petite enfance difficile, bébé prématuré, confiée à un orphelinat durant plusieurs années, ensuite à ses grands-parents. Elle évoque la recherche en paternité compliquée à cause du nombre élevé de partenaires, révèle l'existence d'une demi-sœur une année après sa naissance que sa génitrice attribue au même père, ce qui illustre à ses yeux sa personnalité tournée vers l'apparence, le mensonge, la mythomanie. Elle me confie, les lèvres tremblantes, que sa maman a collectionné les

amants et a préféré les soins de beauté et la chirurgie esthétique à l'affection de ses filles. Que sa sœur, au parcours douloureux, cherche toujours son père, sa mère refusant obstinément de révéler son identité. Qu'elle, au moins, sait qui c'est, ainsi qu'une partie de son parcours, notamment grâce à mon livre. Elle ajoute que la mort de son père, c'est par sa mère qu'elle l'a apprise, « tu sauras, ton père est mort. D'un cancer, je crois. » Myriam avoue qu'à ce moment-là elle a partagé sa joie vicieuse en pensant que ce salaud avait souffert en mourant. Cette information me trouble. Dans mon roman, j'avais imaginé une annonce moins cruelle, en écrivant que Myriam, à treize ans, découvre elle-même dans un journal le faire part de son décès causé par un accident de voiture.

Elle raconte aussi sa rencontre à dix-sept ans du père de ses fils, explique qu'elle a pris le contrepied de sa mère en mettant l'accent sur leur éducation, en assurant une présence quasi constante, en maintenant un dialogue ouvert et permanent. Elle ajoute qu'elle a divorcé rapidement de ce mari absent et volage, matérialiste et proche de l'UDC, un parti qu'elle déteste, de droite nationaliste.

Je suis impressionné par cette jeune femme solide, intelligente et cultivée, qui travaille dans la comptabilité et qui affiche des idées progressistes, débarrassée, semble-t-il comme ses fils, de certains principes caducs en matière de religion, d'armée, de politique, d'éducation.

Les heures ont filé. Il est 16 h, j'annonce que je devrai impérativement m'en aller une demi-heure plus tard car j'ai promis de faire un saut chez mon petit neveu Romain qui fête ses quatre ans, « c'est un véritable événement, né un 29 février, c'est son premier vrai anniversaire. Vous pensez, je ne peux pas louper ça. »

Mais avant de partir, je sors de ma sacoche des photos de Jean-Marc, photos que j'ai détachées de mes albums et extirpées de quelques cartons à chaussures. J'en fais défiler une série dans un suspense digne d'un thriller. Pour Myriam, c'est un choc de voir son père pour la première fois. Portraits d'enfance, d'adolescence, de famille, sœurs et frangins ados, vacances en montagne, à la mer. Myriam semble bouleversée par ce cortège.

- Jolie famille, on voit que vous vous entendiez bien, vous étiez cinq enfants? questionne Victor.
- C'est vrai, on était proche les uns des autres, mais c'était quand même les garçons contre les filles en cas de bagarre.

Je fais encore circuler quelques vieux souvenirs des deux frangins, cheveux longs et accoutrements folkloriques, allures de hippies, match de foot et parties de pêche...

Comme j'ai pris mon Mac portable, je montre des photos plus récentes de ma famille, ma femme avec notre chienne, notre fils et notre fille enceinte.

- Je suis bientôt grand-père, vous savez.
- Vous devez vous réjouir, j'imagine, intervient Myriam, c'est très important un grand-père, j'en sais quelque chose, je vous vois bien dans ce rôle en tout cas.
- Là c'est Noël au chalet en famille au complet avec les amis de nos enfants, ici on est au Canada avec ma femme et là en Égypte à Assouan.

Victor s'enthousiasme, je vais sûrement y aller l'année prochaine sur le nouveau chantier de Saqqarah, ça serait extraordinaire!

- Ah, tu fais des études d'archéologie?
- Oui, je vais obtenir mon master dans cinq mois. D'ailleurs j'ai le sentiment de faire mon job en ce moment.
- Euh... comment?
- On est en train de fouiller l'histoire de maman.

Tout le monde sourit en approuvant, sauf Myriam.

En saisissant une photo de groupe, Louis m'interroge :

- Là c'est vous, avec votre frère?
- Oui c'est moi à vingt ans, mes premières vacances en Grèce. L'époque des cheveux longs et de la fumette...
- Oh c'est drôle, on dirait maman tout craché.

La remarque de Louis semble ébranler sa mère, de plus en plus mal à l'aise.

- C'est vrai, dit Victor en désignant une autre photo, regardez celle-là, c'est pareil, le même look que ma mère.

À ce moment-là, Myriam devient toute pâle, l'image tremble dans ses mains.

- Maman, ça ne va pas? T'es toute blanche, s'inquiète Victor.
- Je... je... viens de comprendre... quelque chose de... fou... oui de complètement fou.

Un silence embarrassant nous cloue tous les quatre sur nos chaises. Que brisent tout à coup les sanglots de Myriam.

- Je viens de comprendre... que... qu'en réalité... mon père...



Le cinéma

Le cinéma

Chanson de Claude Nougaro, 1962

Comment conduire sa vie quand on s'appelle Robert Lenoir ?
Dès la naissance, tout semble écrit, vous n'êtes pas maître de la locomotive. Pourquoi ? Parce qu'une infinitude de petits mouvements vous dirige sur une voie que vous n'avez pas choisie. À commencer par votre prénom et votre nom.

C'est clair et net, Stella était mon chef de gare. Avec elle, je me sentais sur les bons rails. En plus avec le vent dans le dos. Depuis sa disparition, j'ai essayé de garder le contact. C'est pour ça que je lui parle tout le temps, tant pis si on me prend pour un dingue, je lui dis tout ce qui se passe dans ma tête, nos voix ronronnent comme des petits moteurs. Malheureusement les machines ont parfois des défaillances.

Ces conversations intimes me donnent le sentiment d'exister, car après le départ de Stella, vous comprenez monsieur, je me suis senti dérailler et partir dans le décor. Je lui confie les choses les plus secrètes : tu le savais Stella, ma pente, c'est les femmes, j'ai toujours eu beaucoup d'attirance pour elles. Trop, paraît-il. C'est pour ça que j'ai des ennuis. Rendez-vous compte, il y a quelque temps, les flics m'ont embarqué et ils ont eu des mots très humiliants. Il y en a même un qui a lancé à ses collègues en ricanant « finalement on l'a chopé, notre Velcro ah ah ah. »

C'est sûr que si tu avais été là Stella, rien de tout cela ne serait arrivé.

Vous aussi, vous le savez bien monsieur, je ne l'ai d'ailleurs jamais caché, je les aime vraiment les femmes, et jamais je ne leur ferais de mal. J'ai des coups de foudre à répétition. En fait j'ai toujours été un grand sentimental, tout m'émeut chez une femme, son allure, sa peau, sa chevelure, son parfum, et surtout sa nuque. Et Stella était bien placée pour le savoir, même que parfois ça la faisait tiquer, mes coups d'œil appuyés vers une nuque élégante. Alors avec l'âge et surtout la solitude, la machine s'est dérégulée et a échappé à la surveillance de ma bonne étoile. Ma sensibilité s'enflamme tel un morceau d'étoupe à la moindre étincelle. Mais enfin, monsieur, vous qui me connaissez à présent, vous voyez bien que je ne suis pas DSK tout de même. Moi je n'ai jamais agressé une femme.

Seulement les flics ne font pas la différence. Ah, Stella, toi mon aiguilleur de vie, pourquoi as-tu quitté ton poste ?

Vous pensez vous aussi que j'avais des prédispositions. Déjà tout petit, j'aimais toucher, paraît-il, la peau de ma maman, ses

joues, ses bras. Elle m'a révélé que bébé j'adorais téter ses seins que je caressais en buvant goulûment leur nectar. C'est bien possible que mon prénom ait un rapport avec cette attirance. J'aimais aussi les filles de ma classe, en particulier ma voisine d'école de première année, Juliette, visage d'ange et bras potelés, Je collais ma jambe contre la sienne, elle ne disait rien, ne bougeait pas, semblait consentante à l'abri des regards mais je n'osais pas regarder ses yeux pour vérifier.

En troisième, j'ai essayé d'aller plus loin avec Sylvaine, je rapprochais d'abord ma jambe contre la sienne, ensuite ma main effleurait sa cuisse comme par accident, puis restait le plus nonchalamment possible sur le bord de sa chaise en contact avec sa fesse. Mais un matin pendant la leçon de dessin, patatras, elle s'est tournée vers moi avec de grands yeux étonnés et m'a chuchoté « mais qu'est-ce que tu fabriques Roby ? » C'est comme si ma main avait été posée sur une plaque bouillante, je l'ai retirée à toute vitesse.

Moi qui suis passablement trouillard, vous vous en êtes sûrement aperçu, j'ai été vacciné pour un bon bout de temps jusqu'à ce que je trouve une nouvelle astuce encore plus intéressante. Je devais avoir dix ans quand, avec mes petites voisines, on a commencé à jouer à la cachette. En face de notre petite maison habitait un riche industriel avec sa famille, composée de trois filles à peu près de mon âge. J'adorais jouer dans leur propriété. C'était comme guigner des séquences de film à travers un trou de serrure. Deux bouledogues jouaient sur la pelouse aussi brillante qu'un terrain de golf. Ils me faisaient un peu peur avec leur gueule baveuse, écrasée par un rouleau à pâte; ils m'impressionnaient surtout parce qu'ils étaient une preuve de richesse, de même que la piscine, échappée du magazine que j'avais feuilleté chez le dentiste.

Les plantes exotiques dévalaient les talus et me faisaient penser à celles de l'île de Robinson Crusoé que j'étais justement en train de lire avec une sorte d'euphorie. Les arbustes portaient des noms magiques de pays lointains : picrasmas d'Asie, chênes de Kabylie, eucalyptus bleutés, variegata du Japon. Et quand par chance je pouvais jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'immense maison, j'étais ébloui par la décoration. Il y avait de quoi être baba devant une impressionnante série de cascades : lustres avec dorure et cristal tombant des hauts plafonds, immenses tableaux de scènes de chasse dévalant les murs, tapis colorés dégringolant les escaliers, lourdes tentures auréolant les baies vitrées. De plus, la porte du garage entrouverte me permettait de découvrir, sidéré, trois voitures américaines rangées côte à côte, les baignoires de papa comme disaient les filles.

C'est à cette époque-là que j'ai pris conscience de l'existence d'un autre monde, à deux pas de chez moi, un monde où les fins de mois n'étaient pas angoissantes, où foisonnaient des objets inaccessibles sur lesquels régnait une dame spéciale, une « Madame » qui donnait sur un ton désagréable des ordres à la bonne et au jardinier. Bien différente de ma gentille maman, humble ménagère besogneuse.

Parallèlement j'ai découvert l'odeur des riches. Il émanait des gens et des pièces de la maison une odeur particulière. Difficile à définir, un peu douceâtre et poussiéreuse, un mélange d'encaustique et de parfum pour WC. Elle ne me plaisait pas particulièrement mais elle sentait le confort et le luxe, ce qui la distinguait en tout cas de l'odeur des petites gens. Je me souviens de la salle de bain entrevue fugitivement, un vrai choc en découvrant sur des étagères et des tables basses des dizaines de flacons de parfums, tubes de pommade, déodorants, pots de

crème, shampoings de toutes sortes, savons de toutes les couleurs et de toutes formes.

Il flottait quelque chose de troublant, de quasi érotique dans ces lieux transfigurés. Comble de l'émoi, j'avais aperçu fugitivement un drôle de meuble dans la salle de bain dont j'ignorais tout, jusqu'au nom, une sorte de petite baignoire destinée au lavage d'un endroit intime féminin. Il suggérait des rituels liés à la sexualité qui me faisaient rougir. Était-ce la peur d'être surpris, la honte de me repaître de visions interdites qui augmentaient mon excitation débordante de culpabilité ? Décuplée par le cortège de soutiens-gorge suspendus à la salle de bain, d'affriolantes dentelles colorées et de balconnets vertigineux que mon imagination remplissait de la chair rose de Mme N. Moi, Robert Lenoir, j'appartenais au monde qui n'a qu'un seul tube dentifrice, tube que ma mère décalottait d'un coup de ciseau pour qu'on y plonge nos brosses afin de racler les ultimes traînées blanches collées aux parois.

Un monde où un slip de dame ou un soutien-gorge, de couleur et de facture strictes, étaient pudiquement dissimulés sur l'éten-dage entre les draps et les linges de cuisine. Un monde avec une unique boîte de crème Nivea, un savon de Marseille, une odeur banale dans notre étroite salle de bain, dénuée de toute connotation sexuelle.

Je faisais partie du monde des petits qui reçoit des ordres d'en haut. J'en avais honte. Mon père non. Ouvrier, père de famille nombreuse, il était fier de sa condition et habile à arrondir les fins de mois. Homme à tout faire, lorsqu'il rentrait de son usine, il acceptait avec empressement les petits travaux d'entretien que lui proposait son voisin vétérinaire ou le patron d'en

face : préparation du bois de cheminée, réparation d'outils divers, ponçage et peinture de barrière. Moi, je l'aurais volontiers sautée la barrière en quittant frères et sœurs pour rejoindre les bouledogues, les fuchsias, les Chevrolet Impalas, les tapis persans, les savons roses et surtout les trois filles.

C'est la première fois que je confie ces détails intimes à quelqu'un. Non, ce n'est pas pour chercher des excuses, je me sens en confiance et puis ça explique mes petites manies qui remontent, je pense, à l'enfance.

À dix ans, à l'époque du jeu de cache-cache avec mes voisines, je profitais pleinement du jardin et surtout de la cabane. Idéale pour s'y cacher. Ce que je faisais le plus souvent possible en y entraînant Rachel, l'aînée. Dans le noir total, je faisais semblant d'avoir peur du « chercheur » et de l'obscurité pour la serrer très fort contre moi. Le petit bout de chair entre mes jambes s'enflamrait comme un morceau de bois. Une fièvre euphorique faisait trembler tout mon corps. L'odeur de ses cheveux m'enivrait, la peau de son visage était si douce que ma bouche osait à peine l'effleurer. Hélas, ça n'a pas marché bien longtemps, apparemment le jeu n'amusait que moi, mais c'est depuis ce temps-là que j'ai pour le noir une véritable vénération.

Là encore, monsieur, vous allez dire que j'étais prédestiné avec un nom de famille tel que le mien. Prédestiné ou prédisposé ? Je ne sais pas, en tout cas j'ai le sentiment de n'avoir pas choisi ma route.

Avec Stella, j'avais un garde-fou, mais depuis son absence, ma vie ressemble à un caillou qui roule le long d'un sentier, il ne fait que suivre la pente.

En ce qui concerne mon goût pour l'obscurité, il s'est renforcé avec le cinéma. Je vous l'ai déjà dit monsieur, mon père, jamais inactif et à l'affût de gains supplémentaires pour nourrir sa famille, avait un deuxième travail. Pendant le week-end, il faisait l'opérateur dans le cinéma du village. Comme je le harcelais de questions sur les films et le pressais de me permettre de l'accompagner, il m'a autorisé à le faire dès l'âge de douze ans à condition que je l'aide pour le rembobinage de la pellicule et l'expédition des colis à la poste.

Pour atteindre la cabine de projection, il fallait grimper au premier étage et ensuite descendre des escaliers très escarpés pour pénétrer dans une sorte de cage étroite. L'odeur de pellicule grillée et de charbons incandescents envahissait mes narines d'un coup, aussi violemment qu'un chiffon imbibé d'un parfum sauvage plaqué sur le visage. J'aimais cette atmosphère âcre et les éclairs violets que lançaient les crayons de charbon enflammé qui crépitaient en produisant la lumière du projecteur. C'était une forge magique, artistique. En voyant mon père s'agiter dans sa cabine, j'imaginai Vulcain créant à partir du feu des images fantasmagoriques sur la paroi d'une caverne.

C'est dans cet endroit que j'ai ajouté de nouveaux frissons à ma collection débutante. À cause de certaines images de film que je regardais fasciné à travers une petite lucarne, juché sur un escabeau. J'ai failli en tomber à treize ans lorsque j'ai découvert Ava Gardner en maillot de bain dans *La petite hutte*. Une secousse érotique. Ensuite Gina Lollobrigida a secrété des troubles encore plus violents en Esméralda, ses haillons laissant apparaître un bout d'épaule, une amorce de sein à travers un léger décolleté, deux mollets fermes et bronzés. Puis Brigitte Bardot a inoculé un désir brûlant dans le cœur du voyeur de quatorze ans accroché

à son judas. Le film s'appelait je crois *La femme et le pantin* mais je me fichais bien du scénario qui semblait indigent, je ne voyais que la crinière blonde, la poitrine et les fesses de BB, sa bouche sensuelle et boudeuse qui hantait mes rêves. Ont bientôt défilé sur l'écran les Sophia, Claudia, Monica, et les autres.

Au fil des années, Stella a dû se rendre compte que mon attirance pour elle avait quelque chose à voir avec les actrices italiennes.

Une épaule ou une jambe dénudée, un bout de soutien-gorge parvenaient à provoquer en moi des émotions palpitantes, mais il y avait autre chose qui participait à mon trouble. Au sommet des escaliers escarpés de la cabine se trouvaient les toilettes pour dames. En se penchant légèrement, on pouvait apercevoir un cortège de jambes féminines : lourdes, épaisses, banales, fines, souples, galbées, bronzées. Étrange visionnage de plans américains inversés, de la chaussure jusqu'à la taille, sans visage, un défilé de jambes anonymes, sans propriétaire, ce qui ajoutait du mystère à l'exhibition.

Je n'oublierai jamais le claquement des hauts talons sur le carrelage, j'en avais la chair de poule. Cerise sur le gâteau, une odeur de femmes balancée par le moindre courant d'air jusque dans la cabine de projection renforçait le caractère troublant du lieu. Enfin ce qui contribuait à rendre la forge de Vulcain encore plus perturbante, c'était le propre émoi du projectionniste. Je voyais bien que mon père, d'ordinaire moraliste et sévère, n'était pas insensible aux apparitions fugitives des spectatrices, pressées à l'aller par un urgent besoin, nonchalantes au retour en stationnement devant le miroir. C'était cet instant précis qu'il fallait capturer dans l'appareil photographique de nos prunelles. Ce qui nécessitait une attention

discrète et vigilante, spécialement pendant l'entracte où le bal des mollets battait son plein.

Pourtant le premier film qui a véritablement mis le feu à mes pantalons d'ado de quinze ans, c'est à Rome dans un cinéma de quartier que je l'ai visionné. J'avais été invité par un oncle, gérant d'un magasin de meubles, pour passer avec sa famille des vacances en Italie. On logeait dans un hôtel du centre-ville, mes deux petites cousines dans une chambre, mon cousin et moi, les grands, dans celle d'à côté. Un soir qu'on s'ennuyait ferme, après avoir dit bonne nuit comme de braves garçons, nous nous étions discrètement éclipsés par le grand escalier pour nous retrouver dans la nuit romaine terriblement intimidante.

Campagnards paumés, puceaux effarouchés, on ose quelques pas dans la grande ville étrangère, effrayés aux passages piétons, les hordes de voitures rugissantes fonçant sur nous malgré les feux rouges, ne s'arrêtant qu'au tout dernier moment. Après quelques flippers décevants dans une salle de jeux miteuse, on tombe sur un cinéma décati. L'affiche nous flashe immédiatement, *La jument verte* avec Bourvil d'après le roman de Marcel Aymé. Au même moment, en France et chez nous, il fait scandale et est interdit dans plusieurs villes. Dans d'autres, il est inaccessible aux moins de vingt et un ans.

On raconte même que dans certains cinémas, il passe toutes lumières allumées, pourquoi? nous, on n'en a aucune idée, mais tout cela aiguise notre appétit. Impressionnés par notre propre audace, nous découvrons une salle comme jamais on n'en a vu. Ça grouille de gens qui palabrent, se tripotent dans les loges, grignotent des tranches de pizza odorantes, fument des cigarettes, à tel point que la lumière du projecteur trace difficilement

son chemin à travers l'épais écran de fumée. Le film, parlé dans une langue qui nous échappe, déclenche des rires sonores suivis de longs silences frémissants. Ce film choquant fait sourire aujourd'hui bien sûr. N'empêche qu'à l'époque monsieur, la vue d'un plafond qui tremble et suggère qu'à l'étage supérieur un couple fait l'amour avec frénésie, suffisait à provoquer chez les spectateurs un ébranlement que l'obscurité voilait pudiquement (plus tard j'ai compris pourquoi certaines salles restaient allumées pendant la projection).

À partir de seize ans, je suis devenu cinéophile. La nouvelle vague m'enchantait, Godard, Truffaut, Rohmer, tous ces artistes d'avant-garde me titillaient. Bergman me déroutait mais donnait au blanc-bec intello que j'étais matière à élucubrer à propos des *Fraises sauvages*. En essayant de me rendre intéressant avec quelques phrases apprises dans des revues de cinéma, au jargon alambiqué et au ton correspondant. Le cinéma américain avec *La Fureur de vivre* et autres *West Side Story* a été responsable de l'achat de mon premier blouson, il m'a également incité à rouler les mécaniques en mastiquant du chewing-gum. Mais ma timidité me poussait à me cacher sous terre plutôt que de rougir en plein jour devant une fille de mon âge. C'est dans mon lit, « sur l'écran noir de mes nuits blanches » que je me faisais du cinéma, à l'image de Nougaro qui chante ses fantasmes.

*D'abord un gros plan sur tes hanches
Puis un travelling-panorama
Sur ta poitrine grand format
Voilà comment mon film commence
Souriant je m'avance vers toi
Un mètre quatre-vingt, des biceps plein les manches
Je crève l'écran de mes nuits blanches*

*Où je me fais du cinéma
Te voilà déjà dans mes bras
Le lit arrive en avalanche*

En fait, lorsque j'allais voir un film dans un vrai cinéma, j'attendais que les lumières s'estompent et m'arrangeais pour me glisser dans l'obscurité à côté d'une silhouette féminine, de préférence jeune et jolie. Que voit-on dans une salle plongée dans le noir ? Une forme, un profil, un geste. Cependant le noir sublime tout, il embellit un coude, un bras, une hanche. L'ombre, à partir d'une épaule, invite à la caresse, le crépuscule transforme une nuque en mystère, la pénombre métamorphose une poitrine en glacier sublime. Je retrouvais la cabane du jardin.

Ma libido rayonnait dans les ténèbres ; un simple frôlement allumait mes sens et mon imagination. Et permettait à ma conscience de maintenir secrets des aveux de confessionnal. Lorsque le film lui-même mettait le feu aux poudres, le péché n'en était que plus savoureux.

Ce jour de juin 1966, la salle était bondée et les lumières latérales venaient de s'éteindre. Il ne restait que trois faibles loupiotes, juste le temps de repérer dans les derniers rangs une ou deux places libres sur le côté. Coup de chance, je me suis assis à côté d'une fine silhouette à la longue crinière frisée qui avait jailli une demi-seconde dans le faisceau du projecteur. Magnifique, mon fantasme pouvait tranquillement s'installer. À la fin du générique, mon coude avait effleuré trois fois celui de ma voisine. Des frissons zébraient mon corps et j'étais si échauffé que j'avais raté bien cinq minutes de pellicule. Pas de réaction chez l'amatrice de Lelouch qui me donnait l'impression de ne pas perdre une miette de poésie sentimentale.

Si bien que j'ai carrément collé mon bras au sien. Les nuages de Normandie dansaient sur l'écran, la Mustang blanche filait sur la plage.

Mon bras aimanté ne faisait plus qu'un avec celui de ma voisine et mes doigts étaient des soldats obéissants partis à l'assaut des siens. J'ai fermé les yeux sous l'audace et raté un bout de flashback sirupeux. Toujours pas de réaction de l'inconnue, mais dans mon pantalon, c'était l'effervescence.

J'ai retrouvé la vue au moment où Trintignant commençait un long baiser avec sa partenaire sur un chabadabada interminable. Une idée grandiose m'a traversé la tête et si elle m'aimait, comme Anouk Aimé son Jean-Louis? et si mon corps, malgré sa banalité apparente, était doué d'un pouvoir irrésistible? s'il était capable de provoquer en elle une pareille pâmoison par son charme magique?

À ce moment-là, j'ai senti une main qui se refermait, une griffe sur mon poignet. Ma respiration s'est bloquée, je suffoquais à moitié, j'avais les jambes qui tremblaient. Juste après, un petit cri étouffé et un visage crispé s'est tourné vers moi implorant mon pardon « Excusez-moi, j'suis désolée, c'est tellement émouvant. »

Inutile de dire que toute la féerie sensuelle s'est envolée d'un coup et à la fin de la séance, chacun s'en est allé rapidement la queue entre les jambes si j'ose dire.

Quelque temps plus tard, pendant *Les Amours d'une blonde* de Milos Forman, nouvel essai. Ma voisine a le visage de Monica Vitti que j'ai juste le temps d'admirer avant l'extinction des feux. Mon bras droit est impatient, maladroit, il cherche avec insistance son coude. Au bout d'une minute, la voilà qui se lève brusquement,

me bousculant. Elle va s'asseoir plus loin. Aïe aïe aïe, c'est raté.

Et puis mai 68 a déboulé en chien sauvage renversant tout sur son passage. Mes tentations dans le noir ont été balayées par les slogans politiques. Les flirts petits-bourgeois ont été bannis de ma programmation. Je me suis mis à fréquenter les cinémas d'art et d'essai qui m'inspiraient réflexions profondes et masturbation intellectuelle. Les arrière-salles de groupuscules ont noyé mes désirs sensuels dans la fumée des Gauloises sans filtres, les happenings poétiques avec des intervenants dénudés ont étouffé mes poussées érotiques.

Enfin un beau soir d'été, à vingt-six ans, j'ai rencontré Stella. Elle était derrière son guichet à vendre les tickets.

Longue file d'attente sur le trottoir, la foule se bousculait pour voir *Love story* et lorsque je suis enfin arrivé à la caisse, elle m'a fait un grand sourire en me disant pas de chance monsieur, c'est complet. Je n'ai pas réalisé tout de suite, tellement concentré sur son gentil sourire, ses fossettes enfantines, ses mains bronzées. C'était Ursula Andress émergeant de la mer dans *Le docteur NO*. Ses yeux bleus m'ont fait penser à une plage du sud de l'Italie, sa bouche en train de suçoter un bonbon invitait à lui voler un baiser. J'ai bredouillé euh... vous me faites marcher. Elle m'a répondu en riant et en secouant ses boucles noires, désolée c'est la vérité, une véritable ruée, pour un film finalement assez nunuche. Je me demande encore comment j'ai eu le culot de dire «ah, si c'est comme ça, je me passerai du navet, à la place, je vous invite à manger une glace sur la terrasse du Corso.»

Et bien monsieur, sachez que notre film à nous, notre *Love story* a duré presque trente ans, sans entractes, ni rupture de pellicule.

Des plans fixes paisibles, des séquences douces et colorées qui ont domestiqué mes pulsions dans le noir. La fusion de deux charbons incandescents a éclairé notre long métrage dont la bande sonore était ponctuée de joyeux cris d'enfants. Finis la solitude dans l'obscurité, la carence de caresses, le refuge dans les fantasmes. Avec Stella, tout avait changé. Nos corps s'étaient compris, nos esprits s'étaient entendus. J'avais trouvé mon chemin.

«Mais la vie sépare ceux qui s'aiment, tout doucement sans faire de bruit», pourquoi as-tu quitté le plateau, Stella, ma star bien-aimée? C'est à cause de l'odieuse sorcière qui s'est glissée entre nous sur la pointe des pieds, nous a fait son sourire mielleux et t'a offert une belle pomme empoisonnée.

Naïfs, on avait fait confiance à la vie et à la bonté du monde. On pensait être invincibles, sûrs que notre amour nous protégerait. Et quand le mal a envahi ton corps, nous avons réalisé que nos croyances étaient un conte de fées.

Désespéré, je me suis réfugié chez les poètes et j'ai pleuré avec Gérard de Nerval en qui j'ai trouvé un frère. Bien longtemps avant la mort de Stella, il avait écrit son fameux poème qui nous était à coup sûr destiné: «*Ma seule étoile est morte...*»

Plus possible de m'enfermer dans une union conventionnelle. Ma vie était peuplée d'une multitude de femmes que mon travail me fournissait en rations quotidiennes. Puisque je suis devenu critique de cinéma. J'ai visionné des dizaines, des centaines de films. Sans joie. Ni tentation dans le noir. Juste pour vivre. C'était mon boulot, où je me suis fait un nom, comme vous le savez. J'ai gravi les marches de l'échelle sociale en même temps que celles des escaliers des festivals.

J'étais fier de mon ascension. Je côtoyais les vedettes, les metteurs en scène, les VIP, mais au fond de moi j'étais un survivant, dépossédé de mon étoile unique qui s'était éclipsée pour toujours. Sans Stella, mon boulot est devenu peu à peu une corvée.

Dans les nouveautés qui déferlaient sur les écrans, je ne voyais plus que navets consternants, happy end dégoulinants, comiques troupiers, dialogues franchouillards, brutalités tarentinaises, niaiseries vampirisées. J'ai commencé à éreinter les films. Je suis devenu un critique connu mais terriblement craint.

Plus de complaisance, de tiédeur, de neutralité, de copinage. Plus de formules langue de bois, genres « long métrage difficile mais intéressant », « scénario complexe et subtil, un peu hermétique », « violence exacerbée mais rarement gratuite ».

Bref une vraie peau de vache détestée par le milieu tout entier. Moi, ça me faisait bander ce petit pouvoir. Je comprenais pourquoi des hommes puissants développent un appétit sexuel démesuré et comment certains d'entre eux deviennent des prédateurs. Moi je sentais renaître en moi une sève tarie depuis la mort de Stella. Mais que faire quand on est timoré et quasi impuissant ? mais qu'on a toujours des érections dans sa tête ?

Quand les policiers me sont tombés dessus dans le bus, j'ai été choqué. Par leur extrême violence. J'ai cru un instant que j'étais devenu un dangereux terroriste. Sans parler de l'humiliation. Surpris aussi, parce que, j'en étais sûr, la femme que je suivais discrètement ignorait ma présence. Elle avait eu sur moi l'effet d'un aimant : crinière de henné, croupe d'Ava Gardner, épaules de dunes au couchant, bref une sublime créature vêtue d'un débardeur noir et d'un jeans moulant. J'avais cru lui rendre hommage

en évitant d'empiéter sur sa zone d'intimité, consacrée tout entière à la musique de son iPhone.

Dans un premier temps j'ai tout nié. Comment le célèbre critique de cinéma Robert Lenoir aurait-il pu manquer de respect à une dame de grande vertu ? Cependant les nombreux témoignages, photos et vidéos que les flics ont exhibés sous mes yeux m'ont plongé dans le doute et le désarroi.

J'ai bien dû reconnaître quelques moments d'égarement.

Stella, il faut me pardonner, nous savions tous deux depuis longtemps que j'étais un voyeur incorrigible mais le regard que j'avais pour le corps féminin n'était ni grossier ni agressif. Comment le qualifier ? Je dirais tendre, caressant. Ensuite c'est vrai, j'ai exploité l'obscurité des salles de cinéma pour frôler. C'était délicat, sensuel et inoffensif. Mais depuis que tu es partie, par le truchement des documents de la police, j'ai fini par admettre que j'étais devenu un « frotteur ».

Pendant des semaines, je ne m'étais pas contenté de dévorer des yeux des formes féminines mais je m'étais faufilé dans des bus remplis à craquer afin d'effleurer une croupe et me saouler d'un parfum de patchouli.

Ça m'avait repris, docteur. La cabane du jardinier, la pénombre du ciné, tout recommençait. J'avais récidivé, cette fois en plein jour. La première fois ça s'était passé dans le bus qui me conduit chez moi, la ligne 7. C'était un jour d'été ensoleillé, Stella me manquait terriblement, je suis sorti de ma tanière à contrecœur pour me rendre au centre-ville. Tout au long du parcours, ébahi, j'ai vu des dizaines de femmes quasi nues grimper dans le bus.

Et dans les rues idem. Elles se déplaçaient aériennes, en minijupe et sandalettes, souriantes et sexy. À chaque arrêt, un flot d'images m'enivrait : rondeurs enrobées dans des mousselines vaporeuses, jambes libres et frivoles, bouches auréolées de fantaisie, yeux remplis de feux d'artifice. Le petit garçon qui sommeillait en moi s'est réveillé d'un coup devant la vitrine d'une affriolante pâtisserie.

Ensuite pendant mes longs trajets aux heures de pointe, j'ai multiplié les tentatives. Avec méthode, patience et habileté, paraît-il. Pas question de se trahir, de brusquer, de faire du mal. D'abord repérer une silhouette attractive, s'approcher à pas de loup, se glisser entre les voyageurs vers un dos envahi de cascades capillaires, se rouler discrètement au talus d'une hanche, obtenir juste un frisson et si possible le sentiment d'une connivence passive, voire d'un consentement généreux.

La mode étant aux écouteurs collés aux oreilles, j'étais poussé vers de splendides passagères sourdes, plongées dans leur bain musical.

De préférence celles qui balançaient sensuellement leurs fesses au rythme de la musique. Elles frôlaient elles-mêmes mon corps électrisé.

La dame en débardeur noir débordant de pamplemousses épanouis a retiré la plainte qu'elle avait déposée dans un premier temps, encouragée par les flics. C'est, paraît-il, une grande amatrice de films américains et une fidèle lectrice de mes chroniques dans le supplément culturel du dimanche. En plus, elle n'avait rien remarqué. Elle a passé l'éponge.

Mais ça n'a pas manqué, mon journal m'a viré du jour au lendemain. Je ressasse, je ressasse, je sais bien.

J'ai même eu droit à quelques lignes dans la rubrique des faits divers. Avec mes initiales. Rendez-vous compte, j'étais un frotteur, un harceleur, un monstre. J'ai craqué. J'ai balancé à la figure de mon rédac chef des noms d'oiseaux et aussi, ne riez pas s'il vous plaît, mon *Petit Robert*.

Vous avez raison docteur, finalement j'ai de la veine d'avoir échoué, après toutes ces tracasseries, à la clinique la Métairie. L'expert qui croit à ma non-dangereux a proposé une cure de désintoxication. Il avait visé juste, je me sens de mieux en mieux. Et je dois vous faire une révélation importante qui le démontre clairement.

Depuis plusieurs jours docteur, je vous raconte mon biopic et vous me considérez d'une oreille attentive. J'essaie avec vous de comprendre ma trajectoire de caillou. Vous m'encouragez en me disant que nous sommes sur la bonne voie. Je vous fais penser, dites-vous, au personnage d'un film de Truffaut, *L'homme qui aimait les femmes* que j'ai vu au moins trois fois et vous insinuez que j'ai de la chance d'être ici, bien à l'abri, car le héros, tellement occupé à suivre une femme, meurt sous les roues d'une voiture qui déboile dans la nuit.

Vous ajoutez qu'il prononce une phrase qui pourrait sortir de ma propre bouche « les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie. »

Ici il est vrai, aucune voiture ne risque de me renverser, mais ici ce sont les tentations qui surgissent d'un peu partout. Elles

perturbent ma vue et ma voie. Les couloirs sont mal éclairés et on y croise surtout des silhouettes féminines. Et puis la cafétéria moins sombre abrite une clientèle qui murmure à longueur de journée et se prête aux rapprochements. Sans parler du parc environnant qui est plein de bosquets ombragés. D'ailleurs on m'a surpris il y a deux semaines à suivre d'un peu trop près une jolie infirmière pendant sa pause du soir.

Mais voilà docteur, je ne peux pas vous cacher plus longtemps la grande nouvelle que je garde pour moi depuis plusieurs jours, vous aurez peut-être du mal à me croire, mais je pense que je suis sorti d'affaire pour de bon. J'ai le sentiment que j'ai retrouvé mon chemin. Je me sens à nouveau sur les bons rails, avec garde-fou et panneaux de signalisation.

Ça s'est passé vendredi dernier pendant la séance du cinéclub de la clinique, il y avait *Certains l'aiment chaud*, un vieux classique que je connais par cœur, ce qui m'a permis de faire une approche particulièrement délicate du bras de ma voisine. Eh bien docteur, cette fois ça a enfin marché. À mon côté, Jacqueline s'est laissé faire. C'est une pensionnaire merveilleuse. Vous la connaissez docteur. Menue, discrète, avec une nuque adorable, elle trimballe toujours un cabas rempli de lettres et de cartes postales, même au cinéma, c'est d'un drôle. Jacqueline, je l'avais repérée juste avant la séance et je me suis arrangé pour être à côté d'elle avant le début du film. J'ai poursuivi ma stratégie de séduction en lui caressant le bras, et à la fin, ma main est descendue vers son genou. Elle l'a gardée tranquillement et quand la lumière s'est allumée à la fin de la séance, avant de regagner nos chambres, elle m'a souri.

Dites docteur, n'est-ce pas que je suis en train de découvrir ma nouvelle étoile ?



Oh quelle nuit!

Oh quelle nuit !

Chanson interprétée par Sacha Distel, 1959

Ma tête tourne tourne... Sous mes pieds, les pavés ondulent et les platanes qui bordent la route ressemblent aux montres molles de Dali. Je suis embarqué sur un carrousel fou, les chevaux ont pris le mors aux dents. Je titube et dans mon estomac, une tornade menace de tout faire déborder.

Oh oh, tout beaux tout beaux ! arrêtez ce manège !

J'ai dit à mes potes «çaaa iira... çaa... iira», je me suis même vanté «ma bagnole connaît le chemin»... Je réalise que j'ai surestimé mes capacités et mon sens de l'orientation.

Bon sang, j'ai picolé.

*J'ai bu d'un trait deux fines à l'eau et trois whiskys
Et puis après, quelques portos avec Johnny
Derrière son bar, j'le voyais tout petit
Oh ! quelle nuit*

Et en sortant du « Jour et Nuit », je me retrouve paumé dans ce quartier pourtant familier, même si quelques années de boboïsation l'ont pas mal transformé...

Je m'arrête pour respirer un bon coup et essayer de reprendre mes esprits, m'appuie sur un muret qui longe un jardin public dont j'ai oublié le nom... Complètement saoul, le mec ! quel tantage, mes aïeux, impossible de calmer le bateau. Mes yeux essaient de s'accrocher aux lampadaires jaunâtres, raté ! ils se mettent à zigzaguer comme de gros papillons. Oh là là, jamais connu pareil tournis. C'est la première fois de ma vie que je tiens une telle cuite.

*Je me souviens d'avoir dansé le cha cha cha
Avec une fille qui ressemblait à Dalida
Tout en pleurant j'ai confié ma vie
Oh ! quelle nuit*

D'accord d'accord je ne tiens pas l'alcool... mais promis juré, désormais plus une goutte. Parce que... parce que... l'euphorie qui m'envahit n'a pas besoin d'alcool, mon cœur chavire, j'aimerais crier que c'est le plus beau jour de ma vie, partager ma joie avec la terre entière.

Un monstre surgit dans le noir, fracasse le silence et m'aveugle de ses yeux jaunes puissants comme les projecteurs du stade de la Pontaise. Le bolide de sport ralentit à ma hauteur, vitres baissées, me lance des insultes avant de filer dans un rugissement. Ah, les connards !

Je fais quelques pas, le sol se dérobe, je chancelle. Oh oh oh, mon pied glisse sur la chaussée mouillée, je me tords la cheville,

meeerde je crois qu'elle est foulée. Je râle dans la nuit, quel idiot, j'ai mal à la guibole et clopine devant un immeuble en réfection. Dix pas plus loin, je crois reconnaître le palais de Rumine...

Soulagement, c'est à la Riponne que tu l'as parquée mon vieux, cette bonne vieille Riponne tant décriée pour sa laideur, son vide architectural, moi cette nuit, je la chéris cette place soi-disant ratée. Mais où tu l'as fourrée ta bagnole, bordel? Il y a au moins cinq étages et pas moyen de me rappeler lequel. Je m'approche d'une caisse en traînant la patte, je fouille dans mes poches pour trouver mon billet de parking. Impossible. Je plonge mes mains dans toutes mes poches avec fébrilité. Quel crétin je suis! Comment faire pour rejoindre mon plumard qui me manque terriblement? Je tiens à peine debout et comble de malchance, il recommence à pleuvoir.

À ce moment, paf, le ciel me tombe sur la tête et les épaules, je me sens crevé, vidé, démoralisé, je m'assieds un moment sur le muret du parking et au bout d'une minute, je ne peux plus retenir mes larmes. J'ai dans la tête une confiture de sentiments, Jean qui rit, Jean qui pleure, c'est la fête au ramoneur... Je suis tellement ému, je repense aux moments difficiles qui viennent de s'écouler. Ces dernières nuits angoissantes, ces pleurs, ces disputes aussi. L'équipe a failli craquer. Mais elle a tenu bon, n'a rien lâché. Quel sentiment de délivrance! Surtout après ce dernier round, terrible, dramatique! Les mots se télescopent dans ma tête: urgence... ambulance... urgence... ambulance... Comme un boxeur groggy par les coups et la fatigue, je lève les bras au ciel en poussant un rugissement, finalement on a remporté le combat.

Ma tête tangué de droite à gauche, je l'appuie contre un pilier de béton et je me sens glisser dans le sommeil. Cette fois mon

vieux, t'es ko. Je me laisse emporter sur un toboggan moelleux, entraîné dans le ventre d'une baleine, aspiré dans une spirale aux parois de chair. En somme Jonas à l'envers, je retourne chez ma mère. Elle m'accueille avec son sourire de marshmallow et ses bras de nounours. Une vague de nostalgie m'envahit avec des images de ma petite enfance et une musique berce ma tête chamboulée «u-ne chanson dou-ce que me chan-tait ma ma-man...».

Un effluve alcoolisé me donne la nausée, je me réveille frissonnant. Le macadam étincelle de gouttes de pluie, mon beau costume neuf idem. J'extrais mon téléphone d'une poche. L'écran indique deux heures du mat, bon sang, faut que tu bouges d'ici. Surtout que demain, c'est-à-dire aujourd'hui, t'as un sacré rendez-vous.

Ah, Sophie, si tu me voyais, tu m'engueulerais, tu me traiterais d'inconscient, d'ivrogne, d'ado attardé. Et t'aurais raison, ma chérie, je suis tellement fou de bonheur que je me suis laissé emporter par l'enthousiasme de mes potes. On a fêté à donf, on a trinqué à la victoire, je les kiffe vraiment mes copains, à chaque occasion, mauvaise ou bonne, ils disent toujours ok.

Je commence à me geler les fesses. Me lève péniblement, avance de quelques mètres en grognant, aïe ma guibole. Je me plante encore une fois devant l'automate, rien à faire mon pauvre vieux, comment sortir de cette embrouille, je refouille mes poches. «En réalité, tu te trompes Sophie à propos de mon côté ado, je l'ai perdu définitivement, je vais assurer, tu verras!»

Je tire un mouchoir de ma poche pour effacer ma mélancolie et miracle, le ticket de parking fait un looping au-dessus de mon

pantalon. Je m'entends chanter à tue-tête « Y'a d'la joie bonjour, bonjour les hirondelles... tout le jour, mon cœur bat, chavire et chancelle. »

Le problème, mon vieux... comment te rappeler l'étage? Inutile! cinq niveaux, une tronche en compote, je me prépare à errer un bon moment dans ce souterrain de béton. Explorons le premier niveau, j'ai beau actionner ma clé, aucun signal lumineux à l'horizon. Je prends l'ascenseur jusqu'au deuxième, c'est pareil. Au troisième, je fais quelques pas et ouf, nouveau miracle, ma petite Renault me lance des clins d'œil jaunes là au fond à gauche. Oh toi alors, gentille auto, va! Je m'installe en gémissant, me prends la tête dans les mains, respire profondément, eh bien mon pote, tu réalises vraiment ce qui t'arrive? et mes larmes recommencent à couler. Décidément j'ai la cuite sentimentale, je pense à mes parents qui ne sont plus de ce monde et qui seraient tellement heureux de partager mes émotions: dis maman, pourquoi tu n'es plus là pour distribuer la douceur de ton sourire? Je crois entendre sa tendre voix. Je revois son agonie à l'hôpital, son dernier souffle, je lui tiens la main et l'encourage à lâcher prise après son long combat, je sens le souffle de sa vie qui s'en va. À présent, je sens très fort le souffle de la vie qui s'en vient.

La voiture démarre, fenêtres grandes ouvertes, l'air frais atténue mon ébriété, mais pas mes sentiments, je crie dans le colimaçon qui résonne. J'appuie de toutes mes forces les mains sur le klaxon tuut tuut tuut tuut... yuppie, j'suis PAPA! tuut tuut tuut... hurra, j'suis PAPA!

*Un grand merci à Christina, ma femme, ma première lectrice,
à mes chers amis et lecteurs avisés:
Bernard Chappuis, Victor Wirthner,
Maya Vallotton, Bruno Mercier, Alain Maillard.*

*Toute ma reconnaissance à Daniel Musy
et au comité de lecture des Éditions SUR LE HAUT,
sans oublier Anaïs Lou, illustratrice et
Joanne Matthey, graphiste.*

Du même auteur

Un lit de crème aux épices, in *Une page et une spatule*,
Éditions Encre Fraîche, 2009

C'est moi qui ai tué Marcello, in *Petites histoires policières*,
Éditions Zoé, 2010

Carnet à palabres, roman,
Éditions G d'Encre, 2011 (prix Gasser 2010)

Le point de vue de la sardine, recueil de nouvelles,
Éditions Encre Fraîche, 2016

L'homme et le cerf, in *Nature*,
L'Âge d'Homme, 2017

Un poney à la place du cœur, 1^{er} Prix de la nouvelle,
Le Scribe, 2022

Le lait des nuages, texte primé au concours de l'Unil,
CIEL, 2022

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburg, *L'illusion d'exister*, 2022
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- René Jacot, *Passion athlétisme*, 2023
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur*,
Charles De La Reussille, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine*,
Lucien et Alain Tissot, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage mis en page par
Joanne Matthey - codco.ch
La Chaux-de-Fonds
Illustré par Anaïs Lou - anaislouillustration.com

imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
juillet 2023

ISBN 978-2-9701600-8-3



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

JUKEBOX

L'auteur aimerait bien que la vie soit un jukebox. On y glisserait une pièce et on choisirait sa chanson préférée, son rythme, sa voix ou sa voie... Parce que dans la réalité, malheureusement ce n'est pas aussi simple... il a quelques doutes sur notre liberté de choisir...

Le présent jukebox contient dix-huit chansons qui évoquent des tranches de vie, parfois heureuses et savoureuses, parfois chaotiques et douloureuses. C'est un répertoire de voix de personnages, qui s'expriment à la première personne et qui nous ressemblent peu ou prou. D'ailleurs le recueil pourrait s'appeler *Frères humains*...



Naissance et enfance dans les Franches-Montagnes (JU). Études de Lettres. Nombreux voyages. Ex-prof et formateur. Actuellement grand-père actif (animateur, moniteur, éducateur, accompagnateur...). Depuis sa soi-disant « retraite », se consacre à l'écriture, du moins à temps partiel...



ISBN 978-2-9701600-8-3

